

# LECTURES.CULTURES



**ACTUALITÉ**  
**POINTCULTURE**

rapport annuel de  
la saison 2016-2017

**p.8**



# PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site [www.bibliotheques.be](http://www.bibliotheques.be) (rubrique Publications),  
sur le site [www.centresculturels.cfwb.be](http://www.centresculturels.cfwb.be) (rubrique Bibliothèques),  
sur le site [www.culture.be](http://www.culture.be) (rubrique Publications)  
et sur le site [www.litteraturedejeunesse.be](http://www.litteraturedejeunesse.be)

## CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.  
*Une partition symphonique, des actions partagées*, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

## BIBLIOTHÈQUES :

### Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
- Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

### Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

#### GRATUIT !

#### Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

### Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

#### Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

#### Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

#### Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

#### Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

#### Littérature de Jeunesse

##### (Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Sur la route*, 2017, 5,00 €.

## INFOS :

Service général de l'Action territoriale  
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles  
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : [annie.kusic@cfwb.be](mailto:annie.kusic@cfwb.be)

# BIBLIOTHÈQUES, POINTCULTURE, CENTRES CULTURELS : AU CŒUR DU CORPS SOCIAL

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Comme à chaque rentrée, *Lectures.Cultures* propose un numéro centré sur les bilans. On y lira beaucoup de chiffres, on y passera en revue les avancées, les déceptions, les innovations administratives et celles des opérateurs, on y détaillera des avis de commissions et des communiqués plus ou moins optimistes. Bref, c'est une vision saisissante de ce qui a fait l'actualité de nos secteurs qui nous est offerte.

Les bilans de la Commission des centres culturels et du Conseil des bibliothèques publiques ont été présentés conjointement le 26 juin dernier, à la Cité Miroir. Christine Mahy, secrétaire générale du Réseau wallon de lutte contre la pauvreté, avait accepté de tirer les conclusions de cette rencontre. Après avoir rappelé que 25 % des Wallons et 33 % des Bruxellois se trouvaient dans un état de précarité alarmant, elle est revenue sur le rôle social des bibliothèques et des centres culturels, affirmant que nous sommes tous concernés par cette question. Comment éviter que la culture reste dans sa bulle, que le souci pour les populations fragilisées ne soit qu'une manière de se donner bonne conscience, une sorte de passage obligé des grilles d'évaluation et des programmes annuels ? Au fond, le législateur nous prescrit de développer les pratiques de lecture et de permettre à chacun d'exercer ses droits culturels, et tant les bibliothèques que les centres culturels ont adapté leurs activités en conséquence, mais avec quel impact ? Le sens du travail, bien imparfait, que nous menons pour récolter des données, les chantiers d'évaluation des décrets, les observations patiemment consignées par les opérateurs contribuent à nous éclairer et permettent à nos secteurs de rebondir en se projetant dans l'avenir.

L'évolution que les statistiques mettent en lumière n'est pas seulement due aux changements de législation. C'est aussi parce que le monde se transformait que les décrets ont été modifiés. Les bibliothèques, et plus encore les PointCulture, ont vu leur nombre de prêts diminuer, alors même que le public attiré par des animations ou des activités sociales au sens large était en augmentation constante. De même, les centres culturels sont aujourd'hui perçus comme capables de mettre la population en mouvement autour des grands enjeux de société. La légitimité de ces institutions s'est déplacée vers leur capacité à créer du lien social, à outiller les citoyens dans leur aptitude à agir sur le monde qui les entoure ; elles deviennent petit à petit le pivot du vivre ensemble sur les territoires.

Il sera encore question de modernité des bibliothèques avec l'évocation de De Krook, « bibliothèque pour le XXI<sup>e</sup> siècle », construite à Gand et que l'on doit au célèbre bureau catalan RCR Architectes, prix Pritzker 2017. « Centre nerveux pour la culture », comme la définissait la VRT au moment de l'inauguration, la bibliothèque propose bien plus qu'un service de prêt de livres, c'est une formidable fenêtre ouverte sur le monde, un lieu d'apprentissage, de détente ; un lieu pour vivre simplement. On retrouve des préoccupations assez semblables dans l'article que Béatrice Minh consacre à la réunion du Réseau européen des centres culturels qui s'est tenue à Turnhout en avril. Sur le thème « Exploring Cultural Space », des professionnels venus de toute l'Europe ont échangé sur leurs pratiques dans un temps où la mise en réseau des habitants au niveau local a succédé à la conquête des publics. Ouverture au monde, toujours, dans le thème du congrès de l'Association des bibliothécaires de France : « À quoi servent les bibliothèques ? » On y a exploré les interactions entre les bibliothèques et leur environnement, leurs partenaires, leurs usagers. Avec, en filigrane, une question clé : « Quelle utilité humaine de la bibliothèque ? » Et c'est sans doute de cela que nous parlait Christine Mahy.

Bonne rentrée, bonne saison ! ●

– Le sens du travail, bien imparfait, que nous menons pour récolter des données, les chantiers d'évaluation des décrets, les observations patiemment consignées par les opérateurs contribuent à nous éclairer et permettent à nos secteurs de rebondir en se projetant dans l'avenir. –

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

**Éditeur responsable :**

Jean-François Füeg  
Directeur général adjoint  
Service général de l'Action territoriale - FWB  
44 Bd Léopold II  
B 1080 Bruxelles

**Rédactrice en chef :**

Florence Richter  
SGAT - FWB  
44 Bd Léopold II - bureau 1 A001  
B 1080 Bruxelles  
Tél. : +32 (0)2 413 22 36

**Secrétaire de rédaction :**

Paulette Temmerman  
Tél. : +32 (0)2 413 21 30  
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

**Comité de rédaction :**

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon,  
Jean-Michel Defawe, Marie-Angèle Dehaye,  
Françoise Dury, Jean-François Füeg,  
Hakim Larabi, Véronique Leroy,  
Sophie Levêque, Florence Richter, Paulette  
Temmerman, Alain Thomas, Liesbeth  
Vandersteene, Bernadette Vrancken.

**Chroniqueurs :**

Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine  
Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles,  
Diane Sophie Couteau, Roland De Bodt,  
Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Daniel  
Delbrassine, Philippe Delvosalle, Pascal Deru,  
Hugues Dorzée, Flavie Gauthier, Hervé Gérard,  
Pierre Hemptinne, Véronique Heurtematte,  
Benoît van Langenhove, Bernard Lobet,  
Philippe Maes, Maggy Rayet, Catherine  
Renson, Nathalie Trouveroy, Franz Van  
Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

**Recensions de livres et BD**

(sur le site [www.bibliotheques.be](http://www.bibliotheques.be),  
rubrique Publications) :

Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas  
Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe,  
Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Catherine  
De Poortere, Jean-François Füeg,  
Arnaud Knaepen, Benoît van Langenhove,  
Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre  
Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes,  
Bruno Merckx, Catherine Renson, Anne  
Richter, Marc Roesems, Nathalie Trouveroy,  
Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

**Relectrice (articles) :**

Émilie Hamoir

**Fabrication :**

Graphisme : Polygraph'  
Impression : Bietlot

**Abonnements & Ventes :**

Annie Kusic  
Tél. : +32 (0)4 232 40 17  
Mél : annie.kusic@cfwb.be  
Tarifs :  
- prix au numéro : 6,00 €  
- abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.



[WWW.BIBLIOTHEQUES.BE](http://WWW.BIBLIOTHEQUES.BE)  
[WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE](http://WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE)  
[WWW.CENTRESCULTELS.CFWB.BE](http://WWW.CENTRESCULTELS.CFWB.BE)  
[WWW.POINTCULTURE.BE](http://WWW.POINTCULTURE.BE)  
[WWW.CPM.CFWB.BE](http://WWW.CPM.CFWB.BE)

**Lectures.Cultures n°9 (Septembre-Octobre 2018)**

2<sup>e</sup> année (succède à la revue *Lectures*)  
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)  
ISSN 0251-7388

Photo de couverture : Exposition PointCulture, Thème Nature & Culture, L'exposition Plastique (Bruxelles) ©



8



14

## 03 ÉDITORIAL

**03 Bibliothèques, PointCulture, centres culturels : au cœur du corps social**  
par Jean-François Füeg

## 06 ACTUALITÉ

**06 Bilan 2017 de la Commission des centres culturels**

par Sophie Levêque et Célia Dehon

**08 PointCulture : rapport annuel de la saison 2016-2017**

par Tony de Vuyst

**12 Bilan 2017 du Conseil des bibliothèques publiques**

par Véronique Leroy

**14 Les développements culturels du territoire 2016**

par Diane Sophie Couteau

**16 Rapport d'activités 2017 de la Réserve centrale de Lobbes**

par Sylvie Vandamme

**18 L'APBFB en visite à la bibliothèque De Krook à Gand**

par Françoise Dury

**20 ENCC - Shortcut Europe 2018 : « Exploring cultural spaces »**

par Béatrice Minh

**22 Congrès ABF 2018 : « À quoi servent les bibliothèques ? »**

par Chantal Stanescu

**27 La question du genre en bibliothèque : atelier avec des étudiants de La Cambre**

par François Jégou et Véronique Leroy

**28 Recyclivre pour les « vieux » livres**  
par Johan Vandomber et Sylvie Vandamme

## 31 ICI & AILLEURS

**31 Un pour tous, tous pour un ! A propos des associations professionnelles**

par Hugues Dorzée

**35 Maastricht, culture postindustrielle**  
par Catherine Callico

## 39 MÉTIER

**39 Cécile Paul, formatrice et accompagnatrice de changement**

par Diane Sophie Couteau

# SOMMAIRE



28



35



81

## 41 NUMÉRIQUE

41 Mondorama se joue des frontières  
par Pierre Hemptinne

## 44 PORTRAIT

44 Renata Gorka scénographe,  
ou l'ancrage dans le réel  
par Flavie Gauthier

## 47 ACTION

47 Festival Millenium : du  
documentaire engagé à la pratique  
collaborative

par Catherine Callico

50 La Maison du livre de Saint-Gilles  
a vingt ans

par Flavie Gauthier

53 La nature filmée

par Benoit van Langenhove

## 56 AUVIO

### CD

56 Une fête musicale  
par Benoit van Langenhove

### DOCU

58 20 ans du festival  
« Regards sur le travail »  
par Philippe Delvosalle

## 61 LECTURE

### SOCIÉTÉ

61 Sommes-nous des animaux  
comme les autres ?

par Michel Bougard

65 Visages de la guerre

par Thomas Casavecchia

68 Etre né quelque part

par Catherine Renson

71 Revue *Nectart*  
sur les politiques culturelles  
par Roland de Bodt

### BD

72 Publier la bande dessinée  
par Franz Van Cauwenbergh

## 74 JEU

74 Ça vole dans tous les sens !  
par Pascal Deru

## 76 JEUNESSE

### ACTION

76 La crise, cette cerise sur le gâteau  
par Laurence Bertels

### ENFANT

79 S'émerveiller  
par Michel Defourny

### ADO

81 Lyra : nouvelle trilogie  
de Philip Pullman  
par Maggy Rayet

### PORTRAIT

84 Fanny Dreyer et Sarah Cheveau :  
l'aventure de *Cuistax*  
par Isabelle Decuyper

# BILAN 2017

## DE LA COMMISSION DES CENTRES CULTURELS

PAR SOPHIE LEVÉQUE

responsable de la Direction des Centres culturels,  
Service général de l'Action territoriale

### LE REDÉPLOIEMENT DU SECTEUR DANS LE NOUVEAU DÉCRET ENFIN AMORCÉ

Voté par le Parlement de la Communauté française en novembre 2013, le décret relatif aux centres culturels peinait jusqu'ici à entamer sa mise en œuvre. Le bilan de l'année 2017 (avant-dernière année de la période transitoire avec l'ancien décret), présenté le 26 juin dernier à la Cité Miroir avec celui de la Lecture publique, montre enfin l'amorce d'un redéploiement du secteur dans le nouveau dispositif. L'adoption d'une trajectoire budgétaire permettant l'application du décret était restée la pierre d'achoppement ; les trois dossiers pionniers déposés en 2014 et traduits par des reconnaissances au 1<sup>er</sup> janvier 2016 n'avaient pu être concrétisés par la signature de contrats-programmes, faute de pouvoir définir les engagements budgétaires de la Fédération.

C'est après un dialogue soutenu avec les représentants de la Commission des centres culturels (3C), des organisations fédératives, de l'administration et les opérateurs concernés par les décisions de reconnaissances au 1<sup>er</sup> janvier 2017 que la ministre Alda Greoli a présenté le 28 mars 2017 à Dison, à l'occasion du bilan de l'instance d'avis du secteur, la trajectoire budgétaire envisagée et appliquée aux premières reconnaissances. Cette trajectoire sera ensuite confirmée

par une circulaire ministérielle le 20 juillet : une trajectoire progressive et plafonnée qui ne permet pas un plein déploiement du dispositif décréteil (les extensions de territoire et coopérations ne sont finançables que dans le cadre d'une progression limitée à 20 % de la subvention des centres qui ont atteint le forfait de l'action culturelle générale), mais concrétise la transition de référentiel décréteil et assure à tout le moins le rattrapage de l'évolution des coûts (emploi, fonctionnement, programmation) pour un secteur dont les subventions étaient figées depuis 2009 (derniers contrats-programmes) et non indexées par la Fédération depuis 2011.

Les sept premiers contrats-programmes en application du D. 21-11-2013 ont dès lors été produits par l'administration sur le modèle type arrêté par la Ministre le 22 décembre 2016, puis soumis à la signature ministérielle avant de récolter celles des centres culturels et des collectivités locales associées, Provinces, COCOF et Communes.

Parallèlement à l'aboutissement des demandes de reconnaissances introduites en 2014 et 2015, l'instruction des 13 demandes introduites en 2016 s'est poursuivie et finalisée en 2017 ; celle des 39 demandes déposées entre juin et septembre 2017 s'amorçait avec la tenue des réunions de concertation sur le terrain.

### PREMIERS EFFETS SUR LE MAILLAGE TERRITORIAL

Au terme de l'année 2017 et de trois « trains » de demandes, 21 centres culturels sont reconnus en application du nouveau décret (dont trois avec une période probatoire). Deux nouvelles reconnaissances sont venues confirmer la levée du moratoire sur les nouvelles reconnaissances, intervenu en 2006, et agrandir le réseau des centres culturels agréés par la Fédération Wallonie-Bruxelles : le centre culturel de Pont-à-Celles et celui de Forest (le « Brass ») portent leur nombre à 117. En outre, le 11 avril 2017, la ministre Alda Greoli a pris des décisions de principe favorables à l'introduction de demandes de reconnaissances par le W:Halll (Woluwe-Saint-Pierre) et le centre culturel de Dour. Nivelles bénéficie déjà d'une telle décision tandis que les demandes de Herstal et de Visé sont attendues pour 2018.

Ces nouvelles reconnaissances, acquises ou potentielles, viennent renforcer le maillage territorial du réseau des centres culturels, au bénéfice des habitants des communes d'implantation de ces centres et de l'exercice de leurs droits culturels. Les extensions de territoire d'implantation, c'est-à-dire la reconnaissance de l'association de nouvelles communes aux projets d'action culturelle de centres précédemment reconnus sur un territoire plus réduit (le

plus souvent monocommunal) et à leur financement, contribuent également au développement de ce maillage.

Ainsi, au moment de l'entrée en vigueur du décret, en application du D. 28-7-1992, une commune était dotée de quatre centres culturels reconnus (Liège) ; on comptait 94 centres culturels locaux monocommunaux et cinq centres culturels locaux pluricommunaux ; et les 12 centres culturels régionaux étaient réputés couvrir le territoire de leur arrondissement administratif, mais, dans les faits, seules les communes porteuses des CCR étaient signataires des contrats-programmes, à l'exception de ceux de Marche-en-Famenne et Charleroi. La couverture théorique de l'ancien décret totalisait ainsi 131 communes assimilables à des collectivités publiques associées au sens du D. 21-11-2013.

Au 1<sup>er</sup> janvier 2018, avec la reconnaissance des deux nouveaux centres culturels et de cinq extensions de territoire, déduction faite des communes « affiliées » aux ex-centres culturels régionaux, la couverture passe à 140 des 272 communes de la Fédération, pour 3 251 766 habitants, soit 51,47 % de la population. La reconfiguration du dispositif s'accompagne donc d'une progression nette du taux de couverture, déjà observable à ses prémices actuelles.

Les coopérations entre centres culturels contribuent au resserrement de ce maillage. Seules deux coopérations, portées l'une par la Maison culturelle d'Ath (sept centres culturels), l'autre par le CCBW (12 centres culturels), sont reconnues et financées à ce jour. La limitation du financement de ce dispositif par la trajectoire budgétaire, tout comme celui des extensions de territoire, freinera malheureusement plus d'un porteur.

## LE DÉFI DE LA TRANSVERSALITÉ

Enfin, l'amorce de déploiement du D. 21-11-2013 commence à se traduire



*Teoutekitekwa, spectacle reconnu aux Tournées Art et Vie ©*

dans les différents dispositifs complémentaires à la reconnaissance de l'action culturelle générale : deux reconnaissances d'actions spécialisées en diffusion des arts de la scène sont aujourd'hui acquises (+ neuf demandes en cours d'instruction) ; deux reconnaissances d'actions culturelles spécialisées en cirque, une en musique, une en arts plastiques et une en diffusion cinématographique. Au terme d'une première application du décret, ces reconnaissances de volets spécifiques de l'action des centres culturels permettront la mise en réseau et une meilleure lisibilité de l'action de ceux-ci et de leurs particularités envers les usagers (artistes, public, partenaires).

À cet égard, ce que l'on a appelé le chantier de la transversalité de l'administration générale de la Culture reste un enjeu majeur. Le dialogue est soutenu entre les services concernés et la Direction des Centres culturels, ainsi qu'entre instances d'avis, afin d'assurer une prise en considération équitable des demandes des centres culturels par rapport aux opérateurs sectoriels, ainsi que la prise en compte de leurs spécificités. Il s'agit d'organiser le dialogue entre les différents dispositifs de manière à ce qu'ils se complètent

sans se recouvrir. Les demandes de contrats-programmes et de soutien à des projets pluriannuels déposées par neuf centres culturels dans le cadre du décret des arts de la scène ont cristallisé cette question en 2017, la Ministre ayant souhaité saisir tant les instances d'avis sectorielles que la 3C sur ces dossiers.

Le secteur des centres culturels bénéficiait en 2017 de subventions émanant des différents départements de l'AGC à hauteur de près de 3,3 millions d'euros, en sus des 17 212 370 euros de budget de fonctionnement propre. Ces financements étaient de natures différentes : 1,4 million d'interventions « Tournées Art et Vie » et « Théâtre à l'école » ; 1,18 million dans le cadre de reconnaissances dans les législations sectorielles (dont 806 357 € pour le Centre dramatique du théâtre de Namur ; et 378 328 € pour les CEC portés par des centres culturels), 640 000 € dans le cadre de conventions ou d'aides récurrentes et 65 200 € d'aides à des projets ponctuels. La reconversion éventuelle de ces soutiens dans le cadre du décret relatif aux centres culturels reste, à l'heure actuelle, une question d'opportunité que tranchera la jurisprudence. ●

# POINTCULTURE :

## RAPPORT ANNUEL

### DE LA SAISON 2016-2017

PAR TONY de VUYST  
directeur général des PointCulture

PointCulture achevait avec cette saison son contrat-programme 2012-2017 ; rappelons que l'association ne travaille pas en année civile, mais bien de juillet à fin juin.



Thème Nature & Culture, L'exposition Plastique (Bruxelles) ©

**P**remière constatation : cet exercice confirma tout l'intérêt en termes de communication et d'adhésion des publics à la formule d'une seule thématique saisonnière, suffisamment large pour être déclinée en trois moments phares.

Le choix du thème fut défini à la lumière de la veille culturelle pratiquée par PointCulture, visant à prévoir une thématique susceptible d'intéresser de nombreux partenaires potentiels, et fit également l'objet d'une large consultation interne. Ce fut le thème Nature/Culture qui fut retenu.

Ce dernier se déclina en trois grandes phases : « Une histoire du regard porté sur la nature » (d'octobre à décembre 2016), « la crise environnementale et les ravages de l'anthropocène » (de janvier à mars 2017) et « réinventer les modèles » (d'avril à juin 2017). Expositions, conférences, concerts, spectacles divers, rencontres et publications émaillèrent la saison, avec des moments très forts comme l'opération Maskbook, qui constitua un bel exemple d'une stratégie associant contenu et promotion de l'image de l'association. Rappelons que Maskbook est un projet international parti de France au moment de la COP21. Il s'agissait d'inciter les citoyen-nes à réaliser un masque antipollution personnalisé au départ de matériaux naturels recyclés et à se prendre en photo masqué en guise de protestation contre l'inertie des politiques à l'égard du changement climatique. Ces photos ont été publiées sur une carte du monde consultable sur Internet. Près de 500 citoyens répondirent présents.



Thème Nature & Culture, L'exposition photo ©

Dans le même registre, l'exposition *La cité végétale*, consacrée aux projets de ville écologique de Luc Schuiten, a connu un grand succès et bénéficia d'un tirage en petit nombre d'une gravure qui fut proposée au public à un prix démocratique et qui s'enleva comme des petits pains !

Avec près de 700 événements organisés au cours de la saison, 300 partenaires et un nombre de visiteurs en hausse – 16 111 très exactement, hors public emprunteur de médias – les objectifs à la fois en termes de fréquentation, de communication et de programmation furent pleinement réalisés.




**NOMBRE D'ÉVÉNEMENTS ORGANISÉS DANS LE RÉSEAU DES POINTCULTURE SAISON 2016-2017**

	Juillet 2016	Août 2016	Sep-tembre 2016	Octobre 2016	No-vembre 2016	Dé-cembre 2016	Janvier 2017	Février 2017	Mars 2017	Avril 2017	Mai 2017	Juin 2017	TOTAL
Conférences	0	0	3	10	11	7	6	6	12	10	9	3	77
Rencontres	3	8	8	16	15	2	8	10	15	16	12	5	118
Expositions	7	7	10	15	14	6	6	6	8	9	8	6	102
Projections	1	4	4	15	17	9	3	6	13	12	14	5	103
Concerts	3	2	5	13	8	6	3	7	14	13	13	4	91
Ateliers/Stages	3	5	11	18	16	7	11	18	20	17	21	16	163
Autres	0	0	0	0	0	0	2	8	6	8	6	6	36
<b>TOTAL</b>	<b>17</b>	<b>26</b>	<b>41</b>	<b>87</b>	<b>81</b>	<b>37</b>	<b>39</b>	<b>61</b>	<b>88</b>	<b>85</b>	<b>83</b>	<b>45</b>	<b>690</b>



Thème Nature & Culture, L'exposition Plastique (Bruxelles) ©

► Cette saison fut également l'occasion de réaliser une grande enquête auprès de notre public venant assister aux événements. Elle fut menée par une société spécialisée indépendante, Sonecom. La collecte des données s'est déroulée de février à septembre 2017 inclus et nous a permis de récolter plus de 1700 réponses. Nous tenions à vérifier les types de publics nous fréquentant et aussi à mesurer l'impact de nos différents canaux de communication.

Les conclusions de l'enquête nous indiquèrent entre autres que le public des événements organisés aux PointCulture fixes de la FWB était en majorité féminin et d'une moyenne d'âge de près de 41 ans. Mais aussi que les catégories sociales les moins instruites (sans diplôme de l'enseignement supérieur) sont fortement sous-représentées aux événements, par rapport à leur poids relatif dans la population de Belgique francophone.

En termes d'outils de communication, les canaux par lesquels les événements programmés se font le plus connaître sont les relations/dis-

cussions interpersonnelles (bouche-à-oreille), les réseaux sociaux, un passage sur place au PointCulture et certains sites Internet. Les publications sous format papier (affiches, agendas, flyers) n'arrivent qu'en toute fin de la liste, ce qui est interpellant. L'enquête indique également une certaine capitalisation du public : en effet, une part non négligeable des participants n'en est pas à sa première venue à un événement, ou à sa première visite au PointCulture. Par ailleurs, une majorité des personnes quittent l'événement en indiquant leur intérêt à revenir.

Enfin, cela fait toujours du bien de le dire, la satisfaction exprimée par le public sur les événements est extrêmement élevée (plus de 97 % des réponses). Leur qualité est unanimement appréciée.

Nous avons également posé une question relative au prêt de médias, qui indique qu'un quart des participants aux événements sont aussi emprunteurs de médias auprès de PointCulture.

Notons enfin que les participants à l'enquête n'ont pas manqué de formuler une série de critiques constructives sur des points particuliers (souvent liés aux questions de confort et d'organisation).

Tous ces éléments et les recommandations qui en découlent vont permettre à PointCulture d'améliorer son action vers les publics et vers ses partenaires culturels. Notamment en :

- menant une réflexion et d'éventuelles actions concernant l'actuelle très forte sous-représentation, au sein du public des événements, des franges de la population de la FWB les moins instruites et en s'interrogeant sur les canaux communicationnels, les programmes/contenus et les modalités d'accueil les plus susceptibles de mobiliser les jeunes de moins de 30 ans, pour renouveler le public. Dans ce sens, l'augmentation des partenariats associatifs centrés sur ces publics spécifiques constituera probablement un facteur et un atout central pour s'attaquer à cette problématique ;
- accentuant la visibilité et la notoriété générales des événements via la promotion et la communication ;
- systématisant un dispositif entretenant le lien avec tout participant à un événement, afin de pouvoir l'informer et l'inviter personnellement par la suite, en vue de le fidéliser ;
- optimisant les conditions d'organisation des événements, en se référant aux multiples suggestions librement émises via l'enquête.

On le voit, les chantiers ne manqueront pas, mais le rôle de PointCulture, dont la spécificité est de se positionner comme un opérateur d'appui, à la fois transversal et pluridisciplinaire, et comme intermédiaire entre l'offre culturelle en FWB, les publics, les professionnels de la culture et de l'éducation, sort ici renforcé. ●

## Faire parler les bibliothécaires...

### **Calenge par Bertrand, parcours de lecture dans le Carnet d'un bibliothécaire : du blog au book**

sous la direction scientifique de Jérôme Pouchol  
Collection « La Numérique » • juillet 2018  
Formats : PDF et EPUB • ISBN : 978-2-37546-023-8  
Disponible gratuitement

**Mots clés :** hommage, co-construction, cultures informationnelles, évolutions du métier de bibliothécaire, histoire des bibliothèques, littérature professionnelle, pratiques documentaires, productions de savoirs



## Faire parler l'image...

### **La bande dessinée, une intelligence subversive**

Pascal Robert  
Préface d'Emmanuel Souhier  
Collection **Papiers** • juillet 2018  
ISBN : 979-10-91281-95-9  
ISBN numérique (PDF) : 979-10-91281-96-6

**Mots clés :** anthropologie des images, art, bande dessinée, communication informationnelle, espaces graphiques, images, récits, sémiotique, Rodolphe Töpffer



## Faire parler des ouvrages...

### **Prescription culturelle : avatars et médiamorphoses**

sous la direction de Brigitte Chapelain et Sylvie Ducas  
Collection **Papiers** • septembre 2018  
ISBN : 979-10-91281-67-6  
ISBN numérique (PDF) : 979-10-91281-68-3

**Mots clés :** communication, consommation, économie de l'attention, histoire culturelle, médias, médiations, musées, pratiques culturelles, prescriptions, réseaux sociaux numériques



### **Pour commander des ouvrages :**

- **Bibliothécaires :** par l'intermédiaire d'un libraire, via **OpenEdition Books**
- **Libraires :** diffusion et distribution par **FMSH-diffusion (CID)**.  
e-mail : cid@msh-paris.fr
- **Particuliers :** par l'intermédiaire d'un libraire ou directement sur le site du **Comptoir des presses d'universités** : [www.lcdpu.fr/editeurs/enssib/](http://www.lcdpu.fr/editeurs/enssib/)

### **Presses de l'Enssib**

17-21 boulevard du 11 novembre 1918  
69623 Villeurbanne Cedex – France  
Tél. + 33 (0) 72 44 43 43  
contact : [presses@enssib.fr](mailto:presses@enssib.fr)



Plus d'informations sur :

[www.enssib.fr/catalogue-des-presses](http://www.enssib.fr/catalogue-des-presses)

# BILAN 2017

## DU CONSEIL DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

PAR VÉRONIQUE LEROY

directrice a.i.

ET DAMIEN LEFEUVRE

attaché,

Service de la Lecture publique,

Service général de l'Action territoriale

L'année 2017, dans la continuité de celle qui la précède, n'a pas été très réjouissante pour le secteur de la Lecture publique, même si quelques éléments encourageants sont à relever, tels que la reconnaissance de cinq bibliothèques et l'octroi d'une subvention complémentaire en vue de compenser le pour cent qui était retiré des subventions de fonctionnement depuis plusieurs années. Par contre, le travail réalisé sur la modification de la législation n'a pas permis de réelles avancées, le blocage des subventions de fonctionnement à leur palier de 2014 semble infini et le renouvellement des reconnaissances déjà obtenues a été reporté de deux nouvelles années.

**P**our toutes ces raisons, le Conseil s'est réuni moins souvent que prévu. Au total, six réunions plénières se sont déroulées durant l'année 2017 : les 8 février, 19 avril, 14 juin, 13 septembre, 18 octobre et 8 novembre.

### AVIS RENDUS PAR LE CONSEIL

Durant ces réunions, le Conseil a rendu cinq avis :

- L'avis n° 57 a été donné le 14 juin sur l'avant-projet de décret modifiant le décret du 10 avril 2003 relatif au fonctionnement des instances d'avis œuvrant dans le secteur culturel et l'arrêté du Gouvernement de la Communauté française du 23 juin 2006 instituant les missions, la composition et les aspects essentiels du fonctionnement d'instance d'avis : le CBP a pris acte de ce texte et a adhéré à la proposition de prolonger d'une année le mandat des membres des instances d'avis, ce qui permet la continuité du service et favorise le bon fonctionnement des instances d'avis.
- L'avis n° 58, du 14 juin, concernait la proposition de modifier le décret-programme du 14 décembre 2016 en vue de permettre la reconnaissance, dès 2017, de cinq bibliothèques dont la situation est particulièrement précaire, ce dont les membres du Conseil se sont réjouis. La situation précaire de ces bibliothèques venait du fait qu'elles avaient fait, en 2014 et 2015, des

efforts considérables pour être reconnues en 2015 ou en 2016, mais s'étaient, comme les autres, retrouvées bloquées dans ces reconnaissances. Or, contrairement aux autres opérateurs bloqués, ces bibliothèques n'étaient pas reconnues dans le cadre de l'ancienne législation et ne bénéficiaient donc, en attendant, d'aucune compensation financière.

- L'avis n° 59 rendu le 14 juin se rapportait au projet de modification de la législation proposé par un groupe de travail au sein duquel le Conseil des bibliothèques publiques était représenté : le Conseil a marqué son accord avec le contenu de ce projet et a souligné la logique participative et solidaire du secteur qui porte une proposition rationnelle et commune, rejetant ainsi les positions individualistes. Le Conseil a aussi rappelé que la mise en application du décret à l'ensemble des bibliothèques nécessitera un élargissement du budget, même avec les restrictions proposées.
- L'avis n° 60, du 18 octobre, portait sur l'avant-projet de décret modifiant le décret du 24 octobre 2008 déterminant les conditions du subventionnement de l'emploi dans les secteurs socioculturels de la Communauté française. Le Conseil des bibliothèques publiques a pris bonne note de la volonté de simplification et d'harmonisation entre les secteurs socioculturels du processus de subventionnement et de justification de l'emploi et a regretté que les possibilités d'un recours et

d'une audition en cas de désaccord sur les montants, sans blocage complet des subventions, ne soient pas prévues dans le texte.

- L'avis n° 61 a été donné le 8 novembre sur l'avant-projet de décret-programme portant diverses mesures relatives à la Culture, à l'Enfance, aux Infrastructures culturelles, à l'Enseignement supérieur et à la Recherche, à l'Audiovisuel, aux Bâtiments scolaires, à l'Enseignement obligatoire, aux Fonds budgétaires et à l'Enseignement de promotion sociale. À cette occasion, le Conseil n'a pu que constater le prolongement, pour la quatrième année consécutive, d'un grand nombre de mesures dégradant les conditions de travail dans le secteur de la Lecture publique. Il s'est cependant réjoui d'apercevoir la solution qui semblait en voie d'être trouvée pour permettre la reconnaissance des cinq bibliothèques précitées et du fait que la diminution de 1 % imposée aux subventions de fonctionnement depuis trois ans ne soit plus d'application en 2018. Il a également attiré l'attention de Madame la Ministre sur le cas des réseaux de lecture publique qui ont connu une augmentation du nombre d'habitants de leur territoire de compétence et n'ont pas pu bénéficier de l'adaptation corollaire des subventions « permanent » prévue par le décret. Il suggérait à Madame la Ministre d'attribuer à ces bibliothèques, en 2018, les subventions qui leur sont dues afin de rétablir l'équité entre tous les opérateurs.

Parallèlement à ces avis, le Conseil a été amené à examiner un dossier de demande de reconnaissance. Celui-ci a fait l'objet d'un avis positif en vue d'une reconnaissance en catégorie 1.

## DOSSIERS TRAITÉS

À la suite de la première évaluation du décret, Madame la Ministre a demandé au secteur, fin 2016, de lui rendre une



© Marie-Noëlle Boutin

proposition de modification de la législation tenant compte non seulement de l'évaluation du décret, mais aussi du fait qu'il est impossible au Gouvernement d'accorder à la Lecture publique les budgets permettant un déblocage total de la situation. Un groupe de travail a été formé dans ce cadre, auquel le Conseil des bibliothèques publiques était représenté par son président.

Le résultat du travail de ce groupe a été transmis à Madame la Ministre en mai (présentation orale) et en juin (document écrit) 2017. Les propositions faites concernaient notamment les heures d'ouverture, le Conseil de développement de la Lecture (deux éléments perçus, à l'occasion de l'évaluation de la législation, comme importants pour les opérateurs) ainsi que le subventionnement (étalement des reconnaissances en attente et des renouvellements bloqués ainsi que diminution des montants liés aux subventions de fonctionnement). Mais le travail ne s'est pas arrêté là : le groupe a également avancé sur un canevas léger (et non contraignant) à proposer aux opérateurs qui ne sont pas à l'aise avec le rapport général d'exécution ainsi que sur les questions suivantes, qui seront réglées par des circulaires ministérielles : le prix moyen du livre, les critères techniques relatifs aux catalogues collectifs, la question des catalogues collectifs parrainés ainsi que les formations valorisables.

Par ailleurs, il a aussi été question, lors des réunions du Conseil, du marché public du livre, du Plan Lecture, du prix unique du livre, de la transformation de la revue *Lectures en Lectures. Cultures*, de la participation équilibrée des femmes et des hommes au sein des organes consultatifs en Fédération Wallonie-Bruxelles et du plan d'action « Bouger les lignes ».

Le bilan général 2017 est à l'image de la situation du secteur de la Lecture publique. Le Conseil a vu son travail impacté par les difficultés budgétaires et la prolongation de la suspension des reconnaissances. Dans ce cadre, il n'a eu à examiner qu'un seul dossier. Au cours de cette année, le Conseil a toutefois été productif en avis rendus à Madame la Ministre. Il a également fait le point sur la situation actuelle et les solutions qui pourraient être envisagées, notamment dans le cadre du groupe de travail mis en place concernant la modification de la législation. Enfin, le Conseil a pu se réjouir de la reconnaissance de cinq bibliothèques en 2017 ; il a malheureusement dû regretter le fait que pour la quatrième année consécutive, un grand nombre de mesures négatives touchant le secteur de la Lecture publique soient prolongées. Loin d'être ponctuelles, elles ont un effet cumulatif qui amplifie la dégradation des conditions de travail du secteur. ●



# LES DÉVELOPPEMENTS CULTURELS DU TERRITOIRE 2016

## OU LA TRANSVERSALITÉ À L'ÉPREUVE DES AUTONOMIES

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU  
responsable Cellule transversale,  
Service général de l'Action territoriale

En 2017, le Service général de l'Action territoriale avait entrepris d'apporter une évolution à la publication annuelle du réseau de la Lecture publique, afin qu'elle se fasse peu à peu le reflet de l'ensemble du nouveau service général.

**E**n 2018, la publication s'offre une nouvelle appellation. Désormais, elle s'intitule *Les développements culturels du territoire* et se veut l'évocation de l'ensemble des services qui s'y côtoient. Une photographie annuelle encore imparfaite, il est vrai, les chiffres de la Lecture publique y sont toujours prépondérants, mais l'évolution est bien présente et se marque dans le quotidien des services qui s'autorisent des transversalités régulières.

2016 est une année particulière, elle permet au tout nouveau service de trouver sa place dans l'organigramme de l'administration générale de la culture. Petit flash-back, la nomination de Jean-François Füeg, directeur général adjoint, a permis au service de trouver un rythme de croisière en permettant à chaque direction d'évoluer en toute autonomie, tout en déployant des actions transversales. La nouvelle publication propose toujours un état complet du Service de la Lecture publique, mais aussi des approches et des ébauches chiffrées des services de l'action territoriale.

Autonomie et transversalité, voilà deux termes qui définissent le Service général de l'Action territoriale. Des synergies se tissent petit à petit : la nouvelle revue *Lectures.Cultures* que vous tenez entre vos mains en est à la fois une résultante et un outil fabuleux. Chaque direction y trouve de quoi nourrir sa profession dans un objectif de construction horizontale. La revue se veut le reflet de l'ensemble des opérateurs du Service général. Concrètement, chaque secteur y est représenté tant au niveau des articles que du comité de rédaction.

Autre outil au service de la coopération entre secteurs, le catalogue des formations. Initialement exclusivement destinées au Service de la Lecture publique, les formations se sont peu à peu imaginées en partenariat avec d'autres. En 2015, les premières formations de type transversal ont été proposées (vers des enseignants, des professionnels de la petite enfance, des animateurs de centres culturels). En 2016, les propositions se renforcent et sont plus nourries. Elles sont destinées à des partenaires potentiels afin de construire les projets dans un souci d'une plus grande cohérence. Ces formations seront les prémices de nombreuses autres qui égrèneront désormais le calendrier de la formation continue. Elles abordent des thèmes qui offrent une accroche transversale commune aux différents secteurs : l'éducation permanente, la communication au travail, la communication vers les médias, les animations créatives...

La bibliothèque 27 Septembre fait également partie du Service général de l'Action territoriale. Sa situation en 2016 est loin d'être simple. Autrefois reconnue comme bibliothèque pro-



© Marie-Noëlle Boutin

fessionnelle à destination des agents de la Fédération Wallonie-Bruxelles, il faut bien constater que ses missions initiales ne sont plus adaptées à la vie professionnelle actuelle. Plus aucun agent n'a besoin de ses services pour trouver un document législatif. Il était urgent de penser à son redéploiement vers d'autres objectifs, d'autres missions. 2016 sera une année de transition et de réflexion vers un tout nouvel avenir peuplé de nouveaux objectifs, et de nouveaux publics cibles se définissent. La bibliothèque proposera tout au long de l'année des animations, des expositions qui mêlent culture et éducation permanente. Elle s'intègre dans le réseau de prêt numérique Lirtuel, elle développe le prêt interbibliothèques. Et surtout, elle n'hésite pas à envisager des projets en collaboration avec les différents services de l'administration de la culture. Son ambition désormais est de se fondre peu à peu dans le moule d'une bibliothèque de référence et d'offrir une vitrine positive à la Fédération Wallonie-Bruxelles.

2016 résonne également avec la signature du contrat d'administration du ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Le Service général de l'Action territoriale se verra confier une douzaine de projets qu'il devra mener à terme :

- analyse de l'opportunité d'ouvrir



des résidences d'artistes et d'animateurs culturels au sein d'établissements scolaires ;

- développement de l'expression culturelle des publics fragilisés ;
- facilitation de l'ancrage territorial des politiques culturelles et de l'analyse de leur incidence par la mise en place d'un dispositif de coopération entre la Région wallonne, la COCOF (Commission communautaire française) et la Fédération Wallonie-Bruxelles ;
- organisation structurelle de la récolte de données objectives (systématisation et sécurisation/fiabilité de la collecte des données sectorielles, exploitation des leviers générateurs de données – rapports d'instances, obligations conventionnelles, veille, définition et relevé d'indicateurs pertinents) ;

- professionnalisation de l'analyse des données récoltées (production d'analyses statistiques fiables, consolidation des fonctions d'évaluation au sein de l'AGC, coordination renforcée avec l'OPC) ;
- traduction des informations en constats et recommandations porteurs d'évolution ;
- exploration d'un repositionnement de la bibliothèque 27 Septembre ;
- étude de l'opportunité de rassembler au sein du centre de prêt de matériel de Naninne des missions de prêt de matériel sportif et scolaire ;
- créer de la transversalité entre les différents services qui composent le SGAT ainsi qu'entre les opérateurs sur le terrain ;
- mettre en place un groupe de travail sur le développement culturel territorial ;
- assurer le maintien d'un lien structurel fort entre le Service général des Lettres et du Livre et le SGAT ;
- jeter les bases d'un opérateur d'appui pour les centres culturels. ●

#### INFOS :

La publication *Les développements culturels du territoire 2016* est disponible gratuitement en version papier (Tél. : 02/413 36 19) ou sur le site [www.bibliotheques.be](http://www.bibliotheques.be)

# RAPPORT D'ACTIVITÉS 2017

## DE LA RÉSERVE CENTRALE DE LOBBES

PAR SYLVIE VANDAMME

directrice de la Réserve centrale de Lobbes,  
Service de la Lecture publique

Toutes les photos : © Réserve centrale de Lobbes

En 2017, la Réserve centrale a continué à communiquer sur son travail et sur les outils mis en place avec ses partenaires. Néanmoins, suite à un manque de ressources et à des circonstances indépendantes de sa volonté, ses objectifs ont été freinés.

### LE PLAN DE DÉVELOPPEMENT 2014-2018 : COMMUNICATION ET POINT SUR L'ÉLAGAGE

#### - Promotion et améliorations des services de la Réserve centrale

Approchée par RecycLivre, la Réserve centrale réfléchit sur les possibilités de mettre en place un travail d'information et de formation autour de l'élagage, mettant notamment en avant ses valeurs solidaires et environnementales. Afin d'assurer la visibilité et la promotion du travail réalisé au sein de la Réserve centrale, la page Facebook de la Réserve centrale a été enrichie de nouvelles rubriques (« Les signets de

la Rc », « Le quotidien du Coq Rc »). Les rubriques de mise en valeur du fonds de la Réserve centrale (« Coup de cœur », « Kaléidoscope ») continuent à être postées régulièrement.

L'enquête sur l'élagage et le retrait en Fédération Wallonie-Bruxelles a été préparée en collaboration avec le Service général de l'Action territoriale. Elle sera lancée et analysée en 2018.

#### - Valorisation du travail des commissions périodiques

À la suite de la mise en place du site web Perioclic.be, un important travail de communication a été effectué (actualisation du logo ainsi que réalisation d'un visuel, de signets et d'affiches) et une présentation a été réalisée lors des réunions des locales et lors de la Foire du livre. Actuellement, Perioclic, qui est de mieux en mieux identifié par les usagers, permet de conserver et localiser les revues et devrait rendre possible à l'avenir, une fois un accord trouvé avec les sociétés de gestion des droits, l'envoi sur demande des usagers de copies numériques d'articles.

### NOS MISSIONS PRINCIPALES

#### - Donner une seconde vie aux livres retirés des bibliothèques publiques

En 2017, l'équipe a trié 12 796 livres retirés des collections des bibliothèques publiques à la suite d'un élagage. En outre, la Réserve centrale a effectué 15 dons de livres pour un total de 1454 livres. Les 153 639 livres présents dans





nos collections sont mis à disposition des lecteurs des bibliothèques de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Nous avons ainsi reçu 481 demandes de prêts interbibliothèques. Le nombre de demandes a augmenté de 23 % par rapport à 2016. Elles concernent surtout des ouvrages de fiction.

#### - Coordonner le plan de conservation partagée des périodiques

La Réserve centrale continue à coordonner la mise à jour de la conservation partagée des périodiques et les transferts physiques des revues afin de compléter les collections des bibliothèques de conservation. En 2018, la Commission de conservation partagée continuera les transferts des revues d'intérêt régional.

### DES DIFFICULTÉS

Les difficultés liées au manque de personnel et au manque de stockage sont toujours présentes. Fin 2017, par manque de solutions structurelles, il a été décidé de ne garder qu'un exemplaire des ouvrages reçus. De plus, il s'avère que certains axes du plan de développement ne pourront pas être réalisés avant fin 2018, malgré leur inscription dans le plan quinquennal. Il s'agit de la mise à jour de la brochure sur l'élagage, de la communication et de la formation des bibliothécaires et futurs bibliothécaires.

### DES PERSPECTIVES

En 2018, l'enquête sur l'élagage des monographies et des périodiques en Fédération Wallonie-Bruxelles sera analysée. La dernière enquête sur le sujet datant de 2011, elle permettra de faire le point sur cette problématique. En outre, le plan de développement de la lecture de la Réserve centrale se termine en 2018 et fera l'objet d'une évaluation approfondie. Au niveau de la conservation partagée des périodiques, trois axes seront privilégiés : la mise en place d'un accord avec les sociétés de gestion des droits, la participation des



locales au plan de conservation en collaboration avec les bibliothèques centrales et la communication sur l'outil Perioclic. Néanmoins, le travail réalisé à la Réserve centrale ne peut se faire dans de bonnes conditions si seuls six agents dont quatre agents à temps plein y sont affectés et si l'espace de stockage n'est pas augmenté.

### EN CONCLUSION

2017 fut une année contrastée. L'enthousiasme a souvent laissé la place à la frustration d'être bloqué par

manque de ressources, de moyens ou à cause d'événements imprévus. 2018 se veut une année de bilan et de prospective afin de rebondir face aux difficultés rencontrées. La mutualisation, la gestion coordonnée ou partagée restent des outils efficaces pour gérer les collections des bibliothèques. La créativité est peut-être de mise pour trouver les ressources et les soutiens nécessaires à la réalisation des missions de la Réserve centrale. ●



## L'APBFB EN VISITE À LA BIBLIOTHÈQUE DE KROOK À GAND

PAR FRANÇOISE DURY  
présidente de l'APBFB'

Toutes les photos : © Françoise Dury

### UN PEU D'HISTOIRE

De Waalse Krook (du mot ancien *kreuk* signifiant « pli »), tel était, depuis 1943, le nom de ce quartier de Gand, en référence au virage que dessine l'Escaut et aux péniches venues de Wallonie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles pour y apporter le charbon indispensable aux industries. En 2011, parking, salle de sport et immeuble d'appartements furent détruits et les gravats évacués par voie fluviale. Place nette était faite pour la réhabilitation de cette zone qui se poursuivra par la transformation de l'ancien cirque d'hiver et des bâtiments industriels. Après des fouilles archéologiques qui mirent au jour des restes de l'activité du Waalse Krook au Moyen Âge, les grands travaux commencèrent. De 2013 à 2017, les Gantois virent leur bibliothèque surgir peu à peu de la terre – voire de l'eau, puisque le quai-promenade correspond à l'étage -1 tandis que le -2 ne dispose pas de fenêtres. De Krook renaissait, sans le « Waalse », perdu dans la nouvelle toponymie...

### LE BÂTIMENT ET SES SIX PLATEAUX

L'œuvre est due à un trio d'architectes catalans, secondés par les Gantois Coussée & Goris.

Sur l'esplanade, la sculpture *Les Passants* représente un groupe de personnes aux profils sociologiques variés symbolisant l'ouverture du lieu.

Poutrelles d'acier, verre et béton brut constituent l'essentiel des matériaux de la bibliothèque. Ses six plateaux empilés de tailles diverses (17 500 m<sup>2</sup> en tout) lui donnent un profil typique : son immense porte-à-faux ressemble à une casquette de métal et de verre. Elle doit la couleur sombre de sa façade à des lamelles d'aluminium. Sa stabilité repose essentiellement sur trois énormes blocs de béton de la hauteur de l'édifice placés au centre du bâtiment et qui, sur le plan, forment une ligne brisée discontinue épousant le « pli ». À l'intérieur, le tapis plain – discrètement divisé en dalles remplaçables – est justifié par ses qualités acoustiques. Bâtiment du XXI<sup>e</sup> siècle, De Krook est chauffé par géothermie.

Les bureaux du personnel, vitrés, se répartissent sur les trois niveaux supérieurs. À l'exception du rez-de-chaussée, chaque étage compte au moins deux salles équipées pour les rencontres et les travaux de groupes, chacune baptisée du titre d'une œuvre célèbre de la littérature flamande.

Au rez-de-chaussée, agora, lieu de rencontre et de brassage des publics, on trouve les automates de prêt/retour, les casiers vestiaires, le comptoir d'inscription, les accès au catalogue, le fonds local gantois, la presse, l'espace d'exposition temporaire, des ordinateurs empruntables sur réservation... Les best-sellers et nouveautés y sont proposés pour une seule semaine de prêt non renouvelable, favorisant la rotation rapide. Des fauteuils confortables invitent à la lecture ou à la rêverie le long des grandes vitres donnant sur le quai. Une agréable cafétéria avec terrasse complète les services.

Le niveau +1 offre un choix de fictions pour adultes, BD, CD, DVD et partitions musicales. Un piano permet de petits concerts ; les auditeurs s'installent sur le vaste escalier doublé de gradins avec coussins.

Au niveau +2, celui des documentaires adultes, trois bureaux offrent des services personnalisés : conseil juridique (payant), aide informatique et orientation professionnelle.

Le niveau +3 est le royaume du silence : la lumineuse salle de lecture et d'étude avec ses 185 places assises ne désemplit guère. On trouve aussi à cet étage bon nombre de titres de presse. Enfin, le magasin et l'essentiel des bureaux du personnel (entre autres l'équipe de catalogueurs pour tout le réseau) sont



également situés à ce niveau. De Krook renferme 400 000 des 600 000 documents du réseau.

Le niveau -1 est réservé aux enfants : albums, BD, documentaires, romans, automates de prêt, photocopieurs, wifi, loquettes de lecture pour les grands, cousins pour les petits... Un espace important est réservé au garage à vélos et une entrée est possible à partir du quai.

Le niveau -2 (sans fenêtre) est celui des adolescents. Les livres y couvrent tout le long pan de mur, soit 19 étagères. À la demande des usagers, le reste du mobilier est mobile : consoles de jeux, tables et chaises, fauteuils constituant un espace de rencontre, de repos ou de visionnement de capsules vidéo... Un formateur informatique est attaché à cet espace.

### CARTE UNIQUE ET AUTOMATISATION

La bibliothèque a été inaugurée en mars 2017, tête de pont d'un réseau comptant 14 filiales auxquelles s'ajoutent un service mobile et un comptoir de prêt hebdomadaire à la prison. La gratuité est en vigueur, pour la carte unique (indispensable) et pour le prêt.

Les étagères ne dépassent pas 1 mètre 20 ; à l'exception des jolis présentoirs de nouveautés en plexi, elles sont grises dans toutes les sections, ce qui a fait regretter à certains le manque de couleurs, de gaieté, mais aussi de distinction entre niveaux. Des étiquettes aimantées sur les étagères rendent très souple la signalétique.

Certaines étagères, en sections adultes, sont dotées d'écrans qui, outre la recherche dans le catalogue (le SIGB est

Vubis), offrent à l'utilisateur qui introduit son profil des suggestions de lecture (souvent stéréotypées !) sur le mode « Ce qu'aiment lire les Gantois ». La RFID autonomise le lecteur pour les tâches d'entrée et sortie de documents, y compris le paiement des amendes de retard. Le groupe de visiteurs n'a pas manqué de constater que deux préposés sont considérés comme suffisant à la gestion d'un étage : orientation du lecteur et rangement des livres arrivés sur chariots en provenance de la machine qui trie par niveaux. L'automatisation ne semble donc pas avoir permis d'augmenter le personnel dédié à la médiation immédiate auprès du lecteur. Cependant, le foisonnement d'activités, dont rend compte *De Krookkrant* et sa version pour la jeunesse *Krookodillenkrant* ainsi que le site et les réseaux sociaux, requiert sans nul doute du personnel beaucoup de temps, d'énergie et de créativité.

À l'équipe permanente s'ajoutent près de 200 bénévoles qui œuvrent dans et hors les murs (accueil de groupes, aide à l'organisation d'activités, prêt à domicile, lectures à haute voix...).

### LES PARTENAIRES

L'université de Gand et l'IMEC sont les « habitants » privilégiés de la nouvelle structure. Sans être bibliothèque universitaire, De Krook offre des espaces à ces deux institutions, devenues *de facto* ses partenaires.

Les étudiants de l'université sont des usagers réguliers du lieu. En période de blocus, l'inscription est obligatoire à la salle de lecture du troisième étage tant est forte la demande ; un petit

règlement spécial a été édité pour les étudiants. La radiotélévision universitaire occupe un bureau vitré voisin de l'espace pour adolescents. Lors de notre visite, l'université présentait dans l'agora les travaux de fouilles de son département d'archéologie.

L'IMEC donne accès aux visiteurs de De Krook à un laboratoire où ils peuvent tester les derniers développements en matière d'audio et de visuels 3D. Quant aux start-ups innovantes, elles trouvent là, grâce à l'IMEC, un lieu de travail et un accompagnement sur mesure.

### PEU D'INFORMATIONS

On nous a murmuré que le projet de la bibliothèque avait coûté 70 millions d'euros, ce qui a suscité l'envie des membres de l'APBFB. Ceux-ci auraient aimé obtenir des informations plus précises, en particulier chiffrées, sur les mouvements des documents, le système de classement, les méthodes de travail spécifiques des bibliothécaires... Cela n'a pas été possible et ils en ont conçu une certaine frustration. En effet, après un an d'existence, De Krook suscite toujours la curiosité de groupes nombreux, au point que les bibliothécaires locaux ne peuvent assumer le rôle de guide. Cette fonction a été déléguée à une association dont les membres assurent des visites de la ville. Nos guides, compétentes, sympathiques, parfaites bilingues, s'efforçaient de nous montrer le maximum, mais n'étaient pas du métier... ●

#### Note

1/ Association des professionnels des bibliothèques francophones de Belgique, naguère APBD.

# ENCC - SHORTCUT EUROPE 2018 :

## « EXPLORING CULTURAL SPACES »

PAR BÉATRICE MINH

chargée de projets et de communication à La Concertation ASBL - Action culturelle bruxelloise

Depuis 1996, le Réseau européen des centres culturels (ENCC - European Network of Cultural Centres) organise les rencontres « Shortcut Europe » qui rassemblent experts, professionnels de la culture, artistes et amateurs autour de thématiques visant à promouvoir la culture en Europe.

L'année 2018 marque la 12<sup>e</sup> édition du programme, placée sous l'aura festive du 25<sup>e</sup> anniversaire de l'association, une occasion de se repencher sur l'évolution des centres et réseaux culturels durant ces dernières décennies et d'appréhender les changements et défis à venir. Abordant des thématiques toujours plus actuelles et soucieuses d'ancrer le développement culturel dans des préoccupations sociales, politiques, urbaines, etc., le programme Shortcut Europe a voulu, pour cette édition, explorer plus en détail la notion d'espace(s) culturel(s), ces intervalles insolites que les lieux culturels font jaillir par leur action culturelle et artistique et qui transforment leur environnement.

Une fois n'est pas coutume, la rencontre a lieu en Belgique, au centre culturel De Warande à Turnhout. De

Warande est une maison culturelle qui vise à proposer à chacun.e un espace d'expérimentation culturelle et artistique sensible aux évolutions sociétales. Avec six partenaires répartis sur l'ensemble de la Campine, l'équipe du centre culturel offre un foisonnement d'activités accessibles et de grande qualité, et reste particulièrement attentive aux visiteurs issus des milieux défavorisés et aux plus jeunes. De Warande a le souhait d'instaurer un climat ouvert et stimulant pour les artistes afin qu'ils se sentent encouragés dans leurs pratiques, mais aussi pour les visiteurs afin qu'ils soient toujours plus amenés à découvrir de nouveaux horizons culturels. En effet, un des moteurs du centre culturel est le suivant : chacun d'entre nous devrait être en mesure de trouver au moins un événement culturel par année qui l'intéresse dans la programmation proposée à De Warande. Ils n'ont de cesse de trouver les moyens d'y parvenir et, suite à l'organisation de Shortcut Europe 2018, des visiteurs supplémentaires ont sans aucun doute été conquis.

Si un tel accent est mis sur la présentation du centre culturel, c'est bien qu'il constitue un très bel exemple illustrant la thématique de cette conférence : véritable pôle culturel, De Warande met en avant, par ses missions, sa philosophie et sa programmation, un décloisonnement propice à la recherche et l'expérimentation artistique et culturelle, autant de bonnes pratiques inspirantes pour explorer et s'emparer de ces nouveaux espaces culturels.

La conférence s'ouvre donc à Turnhout le 25 avril dernier, en présence d'invités de la Commission européenne, de l'Agence exécutive Éducation, Audiovisuel et Culture, de la Ville de Turnhout et de la Région anversoise. La rencontre est l'occasion de présenter officiellement le manifeste *Culture for shared, smart innovative territo-*

*ries* (non traduit en français) de Piotr Michalowski, secrétaire d'ENCC. Une entrée en matière qui traduit bien le souci de promouvoir la culture comme levier de développement territorial via les communautés locales, dans le prolongement des réflexions qui ont émané d'un vaste chantier initié par l'ENCC quelques années plus tôt.

La journée du 26 avril est placée sous le questionnement suivant : quel lien entre les artistes et les centres culturels, et surtout quels rôles pour chacun dans la création d'espaces culturels pérennes ?

D'entrée de jeu, la conversation entre François Matarasso, artiste, producteur chercheur, écrivain, et Felix de Clerck, directeur de Kunstenpunt (Institut flamand pour les arts), permet de poser les bases d'une réflexion qui accompagnera les participants durant toute la rencontre, à savoir l'indissociabilité entre l'action culturelle et artistique et son contexte sociétal. Pour reprendre les mots des deux intervenants, Felix de Clerck affirme qu'en matière de développement culturel, l'enjeu ne se situe plus au niveau du financement, mais bien à celui de la démocratie et de la manière dont nous pouvons faire valoir nos opinions. Cela rejoint les propos de François Matarasso, qui insiste sur le fait qu'il nous faut à présent accepter que nous vivons dans un monde post-moderne et que les idées et valeurs sur lesquelles notre société repose encore aujourd'hui ne sont plus nécessairement en phase avec le monde actuel. Le débat qui suit avec Thomas Kempeneers (Centre culturel de Bastogne), Elke Van lent (Vereniging Vlaamse Cultuur- en gemeenschapscentra/Association des centres culturels et communautaires flamands) et Gudrun Heymans (Bureau Creative Europe pour la Flandre) permet de confronter les idées des participants sur le rôle politique des artistes et des structures culturelles, leurs res-



© European Network Of Cultural Centres

ponsabilités en tant que garants de la démocratie ainsi que les perspectives d'action et d'autocritique qui doivent être prises en considération lors de toute réflexion sur l'action culturelle.

La journée du 27 avril s'est dédiée à l'analyse des défis liés au développement de ces espaces culturels, à savoir comment les envisager et les faire évaluer de concert avec la société actuelle, comment se donner les moyens de répondre aux changements qui se présentent ?

La chercheuse hollandaise Marjo van Schaik expose les conclusions de sa thèse de doctorat, également publiée sous la forme d'un livre intitulé *Spaces of Culture* (non traduit en français), pour faire le lien entre les centres culturels en tant que lieux et le nouveau paradigme de la spatialité culturelle avec, en question de fond, cette interrogation difficile, mais nécessaire : doit-on continuer à construire de nouveaux espaces culturels ? À l'aide de plusieurs modèles théoriques, Marjo van Schaik conduit les participants dans les différentes possibilités qu'offrent les rapports culturels aujourd'hui. Des stratégies indépendantes et autonomes aux concepts interactifs de *hubs*, les lieux culturels ont à leur portée un

vaste espace d'expérimentation à explorer. Le mot de la fin est confié à Leen Laconte, directrice de oKo (overleg Kunstenorganisaties/Réseau d'organisations artistiques), pour rappeler aux participants l'enjeu d'établir des connexions qui ont du sens, surtout dans les processus de cocréation, si fragiles et pourtant si importants.

À ce titre, le projet MURS MURS – centre culturel mobile<sup>1</sup>, initiative itinérante socioculturelle et artistique développée en 2014-2016 par La Concertation ASBL sur la Région bruxelloise et rassemblant centres culturels bruxellois, artistes et partenaires associatifs locaux, fait figure de précurseur en la matière. Présenté au titre de bonne pratique lors de cette deuxième journée, MURS MURS est un projet participatif coconstruit, inscrit dans une démarche d'action culturelle fédérative *hors les murs* et qui se situe au cœur des pratiques de mise en réseau des centres culturels. En privilégiant l'expression, l'échange et l'expérimentation autour de la notion de vivre ensemble, le projet a voulu questionner les notions de frontières pour mieux relier les Bruxellois.es.

Autres projets mis à l'honneur lors de la conférence et également tournés vers l'exploration des liens sociaux à travers les pratiques socioculturelles et artistiques, Omnes – association socioartistique hébergée par De Warande visant à explorer les liens entre l'UE et les pays du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord – et DINAMO – association d'éducation pour adultes entièrement gérée par des bénévoles et issue de De Warande – ont complété le tableau des bonnes pratiques avec des exemples concrets d'actions sur le terrain.

Ce programme Shortcut Europe 2018 s'est avéré, comme à son habitude, immensément riche et fort actuel, permettant aux participants venus de toute l'Europe de faire l'expérience unique d'une découverte culturelle pensée avec soin et de rassembler autour de questions fondamentales les points de vue et les perspectives d'un secteur en pleine mutation. ●

—  
Note

1/ Pour plus de détails sur le projet: [www.centreculturelmobile.be](http://www.centreculturelmobile.be).

# « À QUOI SERVENT LES BIBLIOTHÈQUES ? »

## 64<sup>e</sup> CONGRÈS 2018 DE L'ABF

PAR CHANTAL STANESCU

bibliothécaire-dirigeante,  
Bibliothèque centrale  
pour la Région de Bruxelles-Capitale

Du 7 au 9 juin 2018, La Rochelle a accueilli les bibliothécaires français et étrangers pour mixer de « belles tranches de... » avec de « beaux morceaux de... », pimentés d'une « bonne rasade de... », comme le suggère l'affiche - très tonique - du congrès.

**A**vec cette question existentielle : l'ABF (Association des bibliothécaires de France) a-t-elle décidé de se faire peur, de s'angoïser pendant trois jours et d'offrir aux participants une sorte de thérapie collective dans la foulée ? Pas exactement ! Elle a opté pour le pragmatisme et a invité les intervenants à exposer leurs actions, leurs méthodes et leurs projets innovants. Un mot d'ordre, donc : restons positifs !

### UNE OUVERTURE « BILLE EN TÊTE »

Au-delà de la thématique du congrès, d'autres remous agitent nos collègues français, comme en témoigne le discours d'ouverture du président de l'ABF, Xavier Galaup. Il revient sur le rapport Orsenna<sup>1</sup>, annoncé lors du congrès 2017 par la ministre Françoise Nyssen.

Il se félicite de l'analyse de situation qui a couvert aussi bien les bibliothèques en milieu urbain que rural, ce qui est rare et pourtant pertinent, parce que cela permet d'entériner des modèles différents selon les contextes. Par contre, il déplore que ce rapport reste à un niveau très général sur les moyens - financiers et humains - qui seraient

accordés pour atteindre les objectifs assignés aux bibliothèques. D'ores et déjà, les huit millions d'euros promis paraissent insuffisants. Mais quels sont ces objectifs ? Ils s'articulent sur trois axes :

- ouvrir mieux, ouvrir plus ;
- renforcer le rôle des bibliothèques dans l'accès à toutes les pratiques culturelles ;
- faire plus contre les fractures de notre société.

Le premier objectif à lui seul pourrait sérieusement écorner le budget extraordinaire promis, estime Xavier Galaup ! Croire que, pour autant, l'ABF s'oppose aux conclusions et aux objectifs du rapport serait erroné. Elle en appelle à plus d'analyses de situation dans les différents dossiers ouverts. Et dans cette optique, la commission Advocacy de l'ABF, sous la houlette d'Anne Verneuil, copilote avec le ministère de la Culture une grande enquête sur les impacts sociaux et économiques des bibliothèques. La méthodologie de celle-ci vient d'être finalisée et elle sera lancée prochainement. Les résultats sont attendus pour le prochain congrès, si tout se déroule comme prévu.

Outre le rapport Orsenna, le président se devait d'évoquer un autre dossier très controversé : la loi sur les bibliothèques. Rappelons que la France n'a jamais édicté une telle loi, contrairement à la Belgique. Il s'agirait d'envisager cette éventualité afin de :

- clarifier les grandes missions évoquées dans le rapport Orsenna ;
- cerner l'étendue des missions éducatives, culturelles et sociales des bibliothèques ;
- donner un cadre juridique aux missions assignées aux bibliothèques.



Ce serait donc plus une loi qui encadre les bibliothèques qu'une loi qui assigne des normes et des contraintes – éventuellement assorties de sanctions, comme le craignent ses détracteurs qui y voient aussi un frein à l'évolution « naturelle » des bibliothèques. La polémique bat son plein et elle pourrait se prolonger encore un petit moment, parce qu'il semble bien que les uns et les autres soient à égalité numérique dans cette controverse !

On aurait pu attendre une réponse en direct de la ministre, mais elle était absente. Son représentant, Marc Le Bourhis, n'a évidemment pris aucune initiative dans ce contexte et nous a livré un discours certes encourageant, mais plutôt convenu en la circonstance.

La seconde partie de cette matinée inaugurale a été bien plus calme, avec la conférence de Jean-Michel Lucas. Il a été notamment directeur régional des affaires culturelles et conseiller au cabinet du ministre de la Culture Jack Lang, chercheur et maître de conférences à l'Université Rennes 2. Il s'illustre surtout dans la défense des droits culturels des personnes et dans la critique des politiques culturelles publiques<sup>2</sup>. Il plaide en faveur d'une politique culturelle à l'aune des individus, et non en termes de parts de marchés comme s'il s'agissait d'un contexte économique et de marketing. Il en appelle au respect, à la dignité des personnes dans leur individualité et leur culture propre, faisant de leur complémentarité une source de richesse, et à nous inscrire ainsi dans les recommandations de l'UNESCO. Il nous invite donc à ne pas considérer nos usagers comme des clients, mais comme des personnes, et à infléchir les politiques culturelles publiques dans ce sens. Un discours très proche de celui qui a présidé chez nous au décret des centres culturels, par nos partenaires du SGAT.

## LA BIBLIOTHÈQUE DANS LA CITÉ

Sous cet intitulé, deux sujets bien différents en apparence, mais qui se font

écho : la rénovation urbaine et la gratuité des services.

Comment la bibliothèque peut-elle devenir un outil de rénovation urbaine ? À Champigny-sur-Marne, nous explique Gaëtane Perrault, le projet de la nouvelle médiathèque a émergé des ateliers participatifs organisés par la municipalité dans le cadre d'une rénovation du centre urbain. En effet, la ville est amenée à se développer avec l'arrivée du Grand Paris Express en 2022. Aujourd'hui habitée par une population plutôt précarisée, elle se prépare à accueillir un supplément d'habitants d'une autre catégorie sociale, attirés par les facilités de transport de ce nouveau RER. Les citoyens ont été invités à élaborer une « frise d'actions » pour leur ville, qui va des commerces aux logements en passant par les infrastructures culturelles, dont fait partie la nouvelle médiathèque. Ce sont bien les élus de la mairie qui ont voulu cette méthodologie participative entamée en 2014 et qui aboutira à la construction des projets définis avec les citoyens.

Autre projet participatif, mais dans le cadre universitaire cette fois. Marie-Odile Illiano nous détaille le projet du Campus Condorcet – site d'Aubervilliers. Il doit rassembler dans un même complexe les 55 unités d'accueil et de services dispersées un peu partout dans les établissements (universités et grandes écoles) qui constituent ce pôle d'enseignement. Cette grande « bibliothèque » a décidé d'accueillir, en plus de la population universitaire, celle d'Aubervilliers. Elle réfléchit pour l'instant aux collections, services et animations qu'elle pourrait lui proposer.

Le chantier de la bibliothèque a commencé en mai 2018 et l'avenir nous dira si les intentions seront concrétisées comme prévu.

Avec la troisième intervention de cette session, nous allons aborder les bibliothèques publiques dans la ville d'une tout autre manière. Luigi Failla est architecte, ingénieur et docteur en architecture de l'Université Paris-Est et de l'Université de Palerme. Mais il est avant tout un chercheur intéressé par les

rapports entre l'architecture contemporaine et l'espace public. Passionné par les livres, il s'est penché sur ce cas particulier des bibliothèques publiques dans l'espace public, c'est-à-dire dans la ville. Son intervention est un résumé de son ouvrage *Du livre à la ville*<sup>3</sup>, lui-même tiré de son imposante thèse de doctorat sur le même sujet. Il catégorise les bibliothèques dans le temps en fonction de l'aménagement de leur(s) espace(s) intérieur(s). De la conception fonctionnaliste des années 1980-2000 avec ses espaces bien délimités en départements (ou sections) adultes/jeunesse, on passe au modèle à deux niveaux des années 2000-2010 qui se caractérise par l'introduction de la notion de troisième lieu et d'ouverture obligatoire sur l'extérieur (voir et être vu). Et on arrive au concept contemporain de l'espace non hiérarchisé, comme on peut le voir à la médiathèque Alexis de Tocqueville de Caen ou à celle d'Amsterdam. L'occupation et la déambulation dans ces nouvelles bibliothèques se font selon des trajectoires fondamentalement différentes de celles imposées dans les modèles antérieurs. La très riche intervention de Luigi Failla ne peut être résumée ici. Aussi je vous invite à lire son ouvrage devenu essentiel et incontournable, pour mieux comprendre la conception contemporaine des bibliothèques publiques et pour vous inspirer dans les projets de construction ou de rénovation de vos bâtiments. Si tout va bien, Luigi Failla devrait venir à Bruxelles dans les prochains mois pour nous présenter son ouvrage.

Comment une ville peut-elle inciter sa population à utiliser les services de ses bibliothèques ? La gratuité des services est-elle un facteur déterminant dans cette fréquentation ? Est-ce que le prix des services apparaît comme un gage de leur qualité aux yeux des usagers ?

Philippe Pauliat-Defaye, maire adjoint à la Culture de Limoges, expose la position de la ville sur la tarification appliquée dans son réseau (six établissements, 140 agents). En fait, la ville doit desservir l'agglomération alors que celle-ci ne participe pas au financement du réseau. Elle a donc décidé de la gra- ▶



© Chantal Stanesco

► tuité pour les habitants de la municipalité, tandis que ceux de l'agglomération doivent déboursier 25 € par an pour les services. Les animations ou les visites sont par contre gratuites pour tous les usagers. Cette position, adoptée en

2014 après un changement de majorité à la mairie, n'a que peu d'incidence sur les prêts d'ouvrages qui suivent une courbe décroissante constatée partout ailleurs. Par contre, le nombre de visiteurs/séjournants croît réguliè-

ment, avec pour résultat une nouvelle politique d'ouverture : on est passé de 38 h/semaine à 48 h/semaine à effectif constant. Un effort nécessaire, que les quelque 25000 € récoltés ne compensent pas vraiment, pour répondre à





l'évolution de la demande des citoyens. Sa collègue, Estelle Gentilleau, de la ville de Bordeaux, témoigne de la situation inverse : « C'est la médiation qui qualifie le service », pas son prix. La gratuité a été décidée en 2015 sans réti-

cence particulière. Par contre, la municipalité s'est interrogée sur l'extension des horaires d'ouverture et sur la création d'un portail pour l'agglomération dont elle a également la responsabilité. Elle met en avant le droit de la population d'avoir accès librement à un service public. La fréquentation des usagers n'a pas connu de hausse significative. La hausse du nombre d'inscrits témoigne d'une clarification des usages : par exemple, les membres d'une famille ou d'un groupe qui utilisaient la même carte se sont inscrits individuellement. Dans un avenir immédiat, c'est l'ouverture du dimanche qui va être testée dès septembre, et une évaluation du réseau devrait être réalisée pour envisager son évolution. Finalement, la décision d'opter pour la gratuité a été le déclencheur d'une réflexion bien plus large !

Laurence Anceaume, directrice de la médiathèque La Page, à Pont-Audemer, nous présente une troisième option : la contribution volontaire. Ce concept anglo-saxon, peu courant chez nous, est essentiellement pratiqué dans les musées, plus rarement dans les bibliothèques. Il a été adopté dans cette petite municipalité intégrée dans une grande intercommunale lorsque le débat à la mairie n'a pas pu aboutir à une décision univoque (gratuit/pas gratuit). Ici, c'est donc le citoyen qui décide et, globalement, ce sont les plus de 60 ans qui contribuent le plus, tandis que les moins de 30 ans ne contribuent pas du tout ! Au final, le total des sommes recueillies est assez dérisoire. Si l'on s'interroge sur le gain d'usagers ou non, c'est l'accueil qui fait la différence, conclut Laurence Anceaume.

La question de la gratuité est un problème vraiment très singulier. Elle donne lieu à des débats acharnés alors que, sur le terrain, appliquer la gratuité ou pas ne donnerait pas de résultats significativement différents ! C'est réellement une question de vision de la politique culturelle que les élus veulent mener.

Ce qui nous interpelle, dans ces interventions de nos collègues français, est le fait que la question de la gratuité débouche sur un débat plus vaste sur les services et les missions des bi-

bliothèques. Il contribue, au-delà de la question financière, à faire évoluer les uns et les autres : c'est peut-être là son plus grand mérite !

## LA FORMATION TOUT AU LONG DE LA VIE

Il s'agit ici de la formation des usagers et non des bibliothécaires. Que proposent nos collègues français en termes de formation ?

Aurélien Frimaudau, responsable de l'espace formation de la bibliothèque du Haillan (Bordeaux Métropole), présente son centre agréé « B2i adultes – Brevet informatique et internet ». Ce label est implanté un peu partout en France. Il permet d'obtenir un certificat de compétences reconnu au niveau national dont les dispositions sont régies par le ministère de l'Éducation nationale et qui s'intègre dans les dispositions européennes pour la valorisation des compétences acquises.

Il est principalement destiné aux demandeurs d'emploi, aux personnes en reconversion professionnelle ou en remise à niveau. Ce certificat de compétences garanti par le ministère peut être valorisé dans un curriculum vitae et auprès des employeurs potentiels. Pour cette première session, seuls sept candidats ont obtenu leur brevet. La bibliothèque a consenti un bel investissement pour remplir les obligations du label tant sur le plan logistique que du personnel. Elle travaille en collaboration étroite avec le Pôle emploi local, notamment sur la sélection des candidats. Par ailleurs, cet espace formation propose une série d'ateliers informatiques (musique, vidéos, etc.) pour le public général de tous les âges.

Le label a donné une autre dimension à l'espace formation, une valeur ajoutée à l'image que se font les partenaires de la bibliothèque, mais aussi le public, même s'il ne s'engage pas dans ce processus si particulier de la certification.

Dans un cadre très différent, Raphaël Casadesus, aujourd'hui en poste à la médiathèque La Canopée (Paris, Forum des Halles), revient sur son expérience des ateliers de conversa-

- tion à la Bpi. L'expérience a fait l'objet du documentaire franco-autrichien de Bernhard Braustein, *Atelier de conversation*, qui montre comment les réfugiés, les migrants, les allochtones perfectionnent leur pratique du français dans les bibliothèques publiques. Raphaël a vécu cette expérience à la Bpi : il ne s'agissait pas de donner des cours de français, mais bien d'encourager à pratiquer la langue de manière fluide et naturelle. Ces ateliers réunissaient des personnes très différentes dont beaucoup ne fréquentaient pas la bibliothèque et dont certains sont devenus des habitués. Une expérience humaine riche, mais aussi très délicate pour ceux qui s'y engagent.
- La troisième intervenante de cette session, Emmanuelle Floch-Galaud du département sciences du vivant et de la santé (Université de Bordeaux), nous a présenté la formation à distance en recherche bibliographique, veille informationnelle, bibliométrie, outils techniques de conservation des données... étalée sur une centaine d'heures. Ce programme est destiné aux professionnels de la santé qui ont besoin des outils du documentaliste pour se tenir au courant des évolutions permanentes de leurs disciplines. Il a connu une extension inattendue : les professionnels français en mission en Afrique ont diffusé leurs compétences, et leurs collègues africains ont alors demandé à bénéficier de ce programme de formation. Si, en soi, cet outil nous intéresse peu, il nous a cependant conduits à réfléchir sur les formations à distance dont nous pourrions bénéficier dans le cadre des heures de formation continue imposées par le décret. La question de la valorisation des MOOC reste ouverte. Quant à produire nous-mêmes un MOOC, cela paraît peu envisageable. Cette session était particulièrement intéressante à plus d'un titre. Nos bibliothèques s'inscrivent bien dans la formation tout au long de la vie (chez nous, on dirait « éducation permanente »), mais, pour autant, serions-nous prêts à aller aussi loin ? Cela demande une sérieuse réflexion !

## QUELQUES RÉFLEXIONS POUR CONCLURE

Assister à un congrès, c'est nécessairement faire des choix. Mais aujourd'hui, ils sont limités : dès votre inscription, il faut choisir les sessions et les ateliers, sans avoir nécessairement satisfaction par rapport à votre première sélection. Passé ce cap, il reste toujours un petit regret. Mais pas de problème, parce que l'ABF filme pratiquement toutes les sessions et elles sont assez rapidement disponibles sur son site. Plus besoin d'attendre la mise en ligne des textes des intervenants, quand ils veulent bien se prêter au jeu. En quelque sorte, on peut assister au congrès de loin.

Et l'ABF va encore plus loin, en consacrant le dossier de sa revue *Bibliothèque(s)* (n° 92/93, juin 2018) à la thématique du congrès, avec une publication bien avant ce dernier. Les articles sont écrits par d'autres contributeurs que les intervenants du congrès, à de rares exceptions près. Le débat s'en trouve élargi d'autant.

Dans ce même numéro, la rubrique « Focus » est consacrée à l'Afrique francophone. Sa lecture permet de faire le lien avec la présence d'une importante délégation de nos collègues africains à la session « World Café : autour de l'international ». Et notamment avec l'intervention de Dounko Sanou sur le réseau des « Amis des bibliothèques villageoises au Burkina Faso », qui précédait les cinq tables d'échanges de cette session – une formule sur laquelle je suis très réservée, puisqu'il s'agit de passer d'une table à l'autre sans avoir réellement noué un dialogue avec nos collègues venus de loin.

Enfin, il faut ajouter à ce panel d'informations l'omniprésence des réseaux sociaux. Dès l'ouverture, les commentaires fusent de toutes parts et les congressistes ne mâchent pas leurs mots... C'est souvent très drôle, mais aussi parfois un peu « brut de décoffrage » !

Assister à un congrès ne consiste pas seulement à passer quelques jours à La Rochelle – une ville bien agréable en l'occurrence – et à assister à quelques

conférences. Tout à coup, c'est une kyrielle de sujets qui vient à vous pendant et aussi après le congrès. C'est aussi l'occasion de faire de belles rencontres et d'avoir des échanges passionnants avec des collègues qui viennent d'un peu partout. Et pour ceux qui ont pour mission d'organiser des formations, de proposer des journées d'étude, d'alimenter la réflexion des collègues restés au pays, c'est une occasion unique de trouver des idées, de futurs intervenants ou vos prochains formateurs. Bien sûr, il est impossible de rendre compte de cet aspect-là, mais cela fait pourtant partie de l'ADN des congrès. L'année prochaine, nous avons rendez-vous à Paris : ce n'est pas si loin et ce sera certainement aussi riche qu'à La Rochelle. À vous de voir ! ●

### Notes

- 1/ <http://www.culture.gouv.fr/Espace-documentation/Rapports/Voyage-au-pays-des-bibliotheques.-Lire-aujourd-hui-lire-demain>
- 2/ Jean-Michel Lucas, *Les droits culturels : enjeux, débats, expérimentations*, Territorial Éditions, coll. « Dossier d'experts », n° 821, 2017. Infos : [http://www.territorial.fr/PAR\\_TPL\\_IDENTIFIANT/1491/TPL\\_CODE/TPL\\_OUVR\\_NUM\\_FICHE/PAG\\_TITLE/Les+droits+culturels+-+Enjeux%2C+d%E9bats%2C+exp%E9rimentations/1007-fiche-auteur.htm](http://www.territorial.fr/PAR_TPL_IDENTIFIANT/1491/TPL_CODE/TPL_OUVR_NUM_FICHE/PAG_TITLE/Les+droits+culturels+-+Enjeux%2C+d%E9bats%2C+exp%E9rimentations/1007-fiche-auteur.htm).
- 3/ Luigi Failla, *Du livre à la ville : la bibliothèque comme espace public*, MétisPresses, coll. « vuesDensemble Essais », 2017.

# LA QUESTION DU GENRE EN BIBLIOTHÈQUE :

## ATELIER AVEC DES ÉTUDIANTS DE LA CAMBRE

### PAR FRANÇOIS JÉGOU

professeur à l'ENSAV La Cambre, chargé du cours Écoconception et Développement durable et directeur du labo d'innovation Strategic Design Scenarios Bruxelles

### ET VÉRONIQUE LEROY

directrice a.i. du Service de la Lecture publique

Le 6 novembre 2017, le Service de la Lecture publique a été contacté par la Direction de l'Égalité des chances afin de lui proposer de participer, avec un groupe d'étudiants en première master Design industriel, Architecture d'intérieur et Textile de l'ENSAV La Cambre, à un projet lié à la question de l'intégration de la dimension du genre dans les politiques publiques, enjeu pertinent pour les deux directions de la FWB ainsi que pour les étudiants.

**U**ne telle proposition ne pouvait que recevoir une réponse favorable ! D'autant plus que le travail relatif à la modification de la législation sectorielle avait fait l'objet, en septembre, du « test genre » par lequel toute nouvelle politique publique doit maintenant passer avant d'être approuvée. Cet exercice *a priori* fort abstrait trouvait dans ce projet une concrétisation bienvenue.

En pratique, le projet d'application auquel étaient soumis les étudiants s'articulait en deux étapes :

- observation dans une bibliothèque, rencontre avec des agents bibliothécaires et quelques usagers de manière simple et légère, en leur posant des questions, en leur soumettant des « cartes-à-réactions » préalablement préparées en cours ;
- cocréation de scénarios par les étudiants et agents de la Fédération Wallonie-Bruxelles participant au projet pour stimuler l'innovation dans les bibliothèques publiques sous l'angle du genre et, le cas échéant, en tirant des enseignements pour le test genre.

Des visites ont été organisées à la bibliothèque des Chiroux (Liège), à la bibliothèque de Braine-l'Alleud et à la bibliothèque de la province de Namur. Les étudiants, qui étaient peu familiarisés avec le secteur de la Lecture publique, y ont fait le constat intéressant qu'« une bibliothèque, c'est un peu le seul service où les usagers [...] déambulent dans le stock ! ». Ils sont par ailleurs ressortis avec les éléments suivants : la classification thématique (et donc les rayons) reste très genrée ; il y a beaucoup plus de héros que d'héroïnes sur les couvertures des ouvrages de jeunesse (sans parler des chevaliers et des princesses) ; les statistiques de fréquentation sont relativement équilibrées en genre chez les plus jeunes, mais accusent un important déséquilibre en faveur des femmes au tournant de l'adolescence ; le personnel des bibliothèques est très fortement féminin ; il y a, dans les ouvrages proposés, une surreprésentation des hommes auteurs et il n'existe pas actuellement de formation ou de sensibilisation du personnel aux questions de genre.

Suite à cette immersion, les étudiants ont travaillé à la proposition de « scénarios créatifs autour des questions de

genre », allant du plus pratique au plus imaginaire. Ces projets, discutés et enrichis le 8 mai 2018 avec les membres du Service de la Lecture publique, se sont révélés séduisants, enthousiasmants, même ! Certains, parfaitement réalisables, méritent d'être creusés, tels que :

- l'élaboration d'une exposition « de l'absurde », présentant des livres et couvertures véhiculant des stéréotypes, à laquelle les usagers pourraient participer ;
- la mise en place de kits pédagogiques pour les enfants et adolescents ;
- l'intégration d'une formation « genre » dans le calendrier des formations proposé semestriellement aux opérateurs de Lecture publique ;
- l'aménagement partiel des locaux par l'accentuation dans certains rayons des stéréotypes via, par exemple, la couleur du mobilier et, par la même occasion, la réponse à ceux-ci par des affiches qui contredisent ces préjugés ;
- la valorisation des collections autrement via le principe de la bibliothèque inversée, où le livre devient cloison ou table, qui pourrait être appliqué dans une (partie de) section de la bibliothèque ;
- les débats lors d'apéros organisés à la bibliothèque ;
- l'usage plus poussé du numérique...

Fort de ces pistes d'actions et des échanges qui ont eu lieu avec les étudiants à ce sujet, le Service de la Lecture publique ne peut en rester là. Une réflexion va être lancée, en collaboration avec la Direction de l'Égalité des chances, afin de voir ce qui peut, à court, moyen et long termes, être mis en place dans le cadre de cette thématique qui reste cruciale. ●

RecycLivre ©



Réserve centrale ©



# RECYCLIVRE

## POUR LES « VIEUX » LIVRES

PAR JOHAN VANDOMBER

Recyclivre

ET SYLVIE VANDAMME

directrice de la Réserve centrale de Lobbes

À l'heure où les usages sont imprégnés du numérique, le livre fait de la résistance et s'impose encore comme un vecteur essentiel de la culture ! Le secteur du livre est toutefois confronté à certains défis, comme la baisse du lectorat et l'impact environnemental de l'industrie : notons que pour imprimer 120 livres, il faut sacrifier un arbre ! Mais qu'en est-il des « vieux » livres ? Entre économie des ressources et partage de la culture : des alternatives existent en Belgique francophone !

### LA RÉSERVE CENTRALE ?

La législation impose aux bibliothèques de proposer à leurs publics des collections adaptées et actuelles, cela implique des acquisitions et un tri régulier de leurs collections. Lors de cette pratique de tri appelée « élagage », les livres abîmés sont jetés. Néanmoins, d'autres destinations sont trouvées pour les livres qui méritent une seconde vie. C'est ainsi que les bibliothécaires donnent leurs livres, les vendent à petits prix ou encore les conservent au sein du Réseau public des bibliothèques, notamment grâce à la Réserve centrale.

Cette institution a été mise en place en 2005 par le Service de la Lecture publique, à la demande des bibliothécaires. Elle reçoit les anciens livres que ceux-ci souhaitent conserver et rendre accessibles pour les lecteurs via le prêt interbibliothèques. Un ou deux exemplaires sont gardés et les livres excédentaires sont donnés à des associations et à des centres de documentation qui en font la demande.



Recyclivre ©

La Réserve centrale reçoit 14 000 ouvrages par an. Elle n'a pas un objectif d'exhaustivité, mais elle agit plutôt comme un filet de sécurité, comme un réservoir commun aux bibliothèques de la Fédération Wallonie-Bruxelles. En outre, elle aide les bibliothécaires dans la gestion de leurs revues en coordonnant avec les opérateurs d'appui une conservation partagée signalée

sur [Periodic.be](http://Periodic.be). Enfin, elle sensibilise et informe les bibliothécaires sur les pratiques d'élagage en éditant des brochures et en réalisant des enquêtes.

En 2017, la Réserve centrale, c'est :

- une équipe de six agents ;
- 12 796 livres triés sur l'année et une seconde vie donnée à 70 % de ces livres ;
- 15 dons de livres effectués pour un total de 1 454 livres ;
- 153 639 livres à disposition des lecteurs des bibliothèques de la Belgique francophone ;
- 481 demandes de prêts interbibliothèques. Ce nombre a augmenté de 23 % par rapport à 2016 et cette augmentation du nombre de demandes devrait continuer.

### QUI EST RECYCLIVRE ?

Installée depuis 2017 en Belgique francophone, Recyclivre, entreprise sociale et solidaire, offre un service gratuit de récupération de livres afin de leur donner une seconde vie. ►

- À travers cette activité, RecycLivre défend des valeurs :
- environnementales : le réemploi des livres permet de réduire considérablement la production de déchets. Ce sont aussi des arbres, des litres d'eau et des émissions de CO<sup>2</sup> qui sont économisés ;
  - humaines : une fois collectés, triés et saisis informatiquement, les livres sont envoyés chez un partenaire logistique : Ares Services, qui emploie et accompagne des personnes en difficulté dans l'objectif d'un retour à l'emploi durable. Aujourd'hui, 25 personnes travaillent chez Ares pour RecycLivre ;
  - solidaires : 10 % des revenus nets de RecycLivre sont reversés à des associations ayant des actions concrètes en faveur de la culture et de l'environnement. Aujourd'hui, 1 000 000 € ont été reversés aux partenaires français et belges de l'entreprise.

Quelle est son action en Belgique francophone ? RecycLivre a mis en place des conventions sur le territoire francophone afin de proposer les mêmes services en Belgique qu'en France. À cet effet, RecycLivre s'est rapproché de deux réseaux : RESSOURCES pour les ressourceries et le Réseau public de la Lecture au niveau des bibliothèques. RecycLivre a des partenaires locaux dans les régions de Bruxelles et de la Wallonie. Des partenariats ont notamment déjà été signés avec Les Petits Riens, Oxfam, Emmaüs, les Pilifs... et plusieurs bibliothèques situées à Liège, Berchem-Sainte-Agathe, Fleurus, etc. Depuis, plus de 20 568 livres ont déjà été remis en circulation, dont 9 298 qui ont trouvé de nouveaux lecteurs suite à la mise en vente sur Internet des livres collectés. Concernant la collaboration avec les bibliothèques déjà partenaires, RecycLivre a donné une seconde vie à plus de 4 000 livres. Ce sont donc 33 arbres qui ont été sauvés et plus de 1 000 000 litres d'eau qui ont été économisés. Un impact sur l'environnement plus que positif et notable. Les faits sont là : la place d'un livre en bon état n'est pas la poubelle !



Réserve centrale ©

### FOCUS SUR LE SERVICE DÉDIÉ AUX BIBLIOTHÈQUES ET SON ARTICULATION AVEC L'ACTION DE LA RÉSERVE CENTRALE

RecycLivre a pour vocation d'être une solution complémentaire à ce qui existe déjà ; il partage les mêmes valeurs environnementales et solidaires que la Réserve centrale. C'est dans ce cadre qu'une articulation intelligente a été définie avec le travail de celle-ci, acteur majeur de la sauvegarde et de l'accès au patrimoine intellectuel et littéraire des bibliothèques publiques reconnues en Fédération Wallonie-Bruxelles. RecycLivre propose une solution en direct ou via des partenaires locaux pour sauver les livres en bon état dont n'ont plus usage ni la Réserve centrale, ni les structures en demande de dons de livres.

La confiance est placée dans les bibliothèques, pour qu'elles assurent la garantie du chemin du livre par ordre de priorité : la Réserve centrale ; leurs actions locales ; RecycLivre ou des partenaires locaux ; le recyclage. Grâce à des outils de suivi dédiés et pensés pour les bibliothèques, chaque établissement peut suivre en temps réel le nombre de livres collectés et réemployés par RecycLivre, ainsi que la somme reversée à la structure locale ou à l'ASBL choisie. En outre, un rapport

propre au Réseau public de la Lecture est également créé. Celui-ci permet de mesurer l'impact global de la collaboration existant avec les bibliothèques partenaires.

### DES COLLABORATIONS À VENIR

Un travail d'information et de formation autour de l'élagage, mettant notamment en avant ses valeurs solidaires et environnementales, pourrait être réfléchi en collaboration entre la Réserve centrale et RecycLivre. L'enquête réalisée par la Réserve centrale début 2018 sur les pratiques d'élagage en Fédération Wallonie-Bruxelles montre d'ailleurs que les bibliothécaires sont en demande de soutien et d'aides supplémentaires pour réaliser ce travail et donner une seconde vie aux ouvrages qui en valent la peine, mais qui n'ont pas vocation à être conservés à la Réserve centrale.

Des événements ponctuels sous forme de « journées collecte de livres » pourraient être mis en place afin de reprendre à la fois les livres que la bibliothèque ne destine pas à la Réserve centrale et ceux que les lecteurs veulent donner, sachant que 10 % du budget de leur revente serait destiné à une association développant la lecture en Belgique francophone. Cela permettrait de travailler sur l'image de l'élagage afin de contrecarrer la mauvaise réputation que celui-ci a encore auprès des bibliothécaires, des élus et des lecteurs, tout en formant et informant sur les alternatives possibles pour donner une seconde vie aux anciens livres en Belgique francophone. ●

#### INFOS :

- RecycLivre :

Johann Vandomber -

johann.vandomber@recyclivre.com -

Tél. : +33 (7) 83 82 03 37 -

www.recyclivre.com

- Réserve centrale :

Sylvie Vandamme -

sylvie.vandamme@cfwb.be.com -

Tél. : +32(0) 71 59 05 52 -

www.facebook.com/reservecentrale.lobbes

# UN POUR TOUS, TOUS POUR UN !

## A PROPOS DES ASSOCIATIONS PROFESSIONNELLES

PAR HUGUES DORZÉE

journaliste

Au quotidien, les associations professionnelles jouent un rôle essentiel et transversal pour défendre les intérêts des bibliothèques et des centres culturels, soutenir l'action de leurs travailleurs, encadrer des formations, diffuser de l'information dans tout le secteur ou valoriser des initiatives de terrain. Entretiens croisés avec les responsables de quatre d'entre elles : l'ACC, l'ASTRAC, la FIBBC et l'APBFB.

**MATTEO SEGGER (ACC) : « UNE CHAMBRE PATRONALE ET UNE ASSOCIATION D'ÉCHANGES ET D'INFORMATION »**

Matteo Seggers, vous dirigez l'Association des centres culturels de la Communauté française de Belgique qui fête cette année ses 40 ans d'existence.

**Rappelez-nous les principales missions de l'ACC aujourd'hui ?**

Nous servons tout d'abord d'interface entre nos membres, les 117 centres culturels reconnus, et les pouvoirs publics, les secteurs associatif et culturel et les partenaires sociaux. Nous jouons à ce titre le rôle de plateforme d'échanges et d'information, de promotion et de coordination. Par ailleurs, l'ACC fait office de chambre patronale en représentant les employeurs des centres culturels au sein de différentes commissions paritaires (Commission 329, Fonds social, APEF, UNISOC...). Enfin, elle est aussi là pour offrir à ses membres des conseils en matière juridique et sociale, des outils de gestion et des formations.

L'ACC joue donc un double rôle, à la fois fédératif et représentatif. Elle est par ailleurs un modèle unique : c'est la seule fédération culturelle en



Belgique francophone qui réunit, sur base volontaire, toutes les institutions reconnues dans son secteur.

**Un travail transversal et relativement conséquent avec une équipe néanmoins réduite.**

Oui, nous avons cinq permanents qui sont très sollicités. En 2017, nous avons ouvert 523 dossiers de conseils dispensés par téléphone, par mail ou nécessitant une rencontre sur le terrain.

Ici, il s'agit de relire des statuts, là-bas de vérifier la conformité d'un document administratif ou de régler un problème de secrétariat social. Les employés de l'ACC doivent être compétents dans leur domaine, couvrir des matières qui sont à la fois régionales, communautaires et fédérales, rester autant que possible en connexion avec les activités des centres culturels sur le terrain.

Par ailleurs, nous avons près de 25 mandats à assumer en tant qu'organisation patronale, mais pas seulement : l'ACC siège au conseil supérieur des volontaires, à l'ASBL Culture et Démocratie, dans différentes instances d'avis.

*In fine*, notre ASBL doit composer avec des moyens limités : un contrat-programme qui couvre un quart de ses rentrées et, pour le reste, nous dépendons des cotisations de nos membres. C'est un savant équilibre financier à trouver.

**Des missions qui se complexifient avec le temps, dans une Belgique à plusieurs niveaux de pouvoir et où les législations ne cessent d'évoluer.**

Effectivement. Les centres culturels sont à la croisée des chemins (emploi, culture, éducation permanente...). Une nouvelle loi sur les droits d'auteur ou de reproduction, un décret qui change, une loi sur la TVA qui évolue... Pour les petites institutions en particulier, c'est énormément de démarches administratives.

Nous prenons tout en charge, sauf quand il s'agit de questions relatives au local et nous ne faisons pas non plus d'accompagnement juridique pur. S'il doit aller en justice, nous conseillons à notre membre de lancer la procédure lui-même. ▶

► **L'ACC est également présente sur le terrain sociétal.**

Oui, en plus du travail de défense et de lobbying autour des différents décrets, de l'emploi, du financement des centres culturels, nous sommes également actifs de manière plus « macro », sur les droits culturels, en portant un projet pluraliste, ouvert et progressif, au service d'une société plus juste, plus libre, plus durable et plus solidaire. L'ACC a ainsi rejoint le mouvement Tout Autre Chose, soutient des actions citoyennes, s'implique autour de l'accueil des migrants... Avec des questions parfois très concrètes et aux côtés de membres qui ont forcément des profils très différents. Nous devons à la fois représenter le petit centre culturel rural et la grande institution urbaine, qui ont des attentes et des besoins qui ne sont pas toujours les mêmes.

Au final, nous travaillons au service de lieux culturels qui effectuent un formidable travail, mais traversent des moments difficiles, et qui ont plus que jamais leur raison d'être dans notre société.

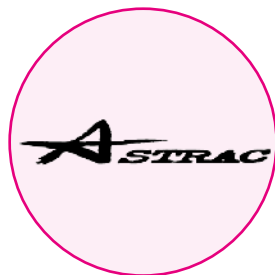
**INFOS :**

ACC ASBL,  
44 boîte 49 rue des Palais,  
1030 Bruxelles - 02/223.09.98 -  
info@centresculturels.be -  
www.centresculturels.be

**LIESBETH VANDERSTEEN  
(ASTRAC) : « CONTINUER À  
CONNECTER LES ÉQUIPES  
ENTRE ELLES »**

**Liesbeth Vandersteen, vous êtes directrice de l'ASTRAC, le Réseau de professionnels en centres culturels chargé de défendre les intérêts des travailleurs dans les débats publics et de promouvoir l'action culturelle dans la société. Un secteur générateur d'emplois et d'activités<sup>1</sup> que l'on méconnaît et qui traverse une période difficile.**

Oui, c'est un secteur très dynamique, bien ancré dans la réalité sociale et culturelle et porteur de nom-



breuses retombées. Malheureusement, ces dernières années, les centres culturels ont dû faire face à des restrictions budgétaires à différents niveaux (communes, provinces, FWB, aides à l'emploi...). Leurs subventions n'ont pas été indexées depuis 2011. Alors que le coût de l'emploi, les frais de fonctionnement et de services, eux, n'ont cessé d'augmenter.

**Après une longue période de réflexion et de concertation, un nouveau décret a été adopté à l'unanimité en 2013 et qui avait suscité beaucoup d'espoirs.**

Oui, il y avait un réel consensus autour du projet. Il était porteur de dynamiques nouvelles et prévoyait une période de transition, ainsi qu'un redéploiement maîtrisé du secteur. Il répond par ailleurs pleinement aux défis de société actuels avec un ancrage renforcé de l'action culturelle dans les réalités et les enjeux des territoires, la prise en compte et l'encouragement des droits culturels, un travail en réseau, un renforcement des partenariats, une plus grande professionnalisation, etc.

Le problème, c'est son financement. Après une longue période de flou administratif et financier, il s'avère que les mécanismes de financement réduits en vigueur ne permettront pas aux centres culturels de répondre aux attentes de ce décret ni même, pour certains, de survivre sans sacrifier une partie de leurs activités. Avec des risques réels concernant le maintien de l'emploi actuel, des économies à réaliser, des projets concrets qui pourraient tomber à l'eau, etc.

**Les centres culturels se sentent les parents pauvres de la culture ?**

Parfois, oui. À une époque où l'on a tendance à privilégier ce qui est visible

et médiatique, les centres culturels peuvent avoir du mal à faire entendre leurs voix.

Or, derrière un centre culturel, il y a un énorme travail de proximité réalisé à l'échelle d'un territoire, porté par des professionnels aux profils différents, qui font de l'animation, de la diffusion, de la production, de l'éducation permanente... Ce sont des travailleurs passionnés, créatifs, mais qui aujourd'hui sont inquiets de voir ce qui s'annonce. Il est devenu de plus en plus difficile de recruter, notamment des postes de direction, car le niveau d'exigence est devenu très élevé. Il faut gérer l'administratif, la mise en place du décret, le quotidien... Le tout pour un salaire qui n'est pas forcément attractif...

À cela s'ajoute la réforme en cours des points APE. Les APE représentent environ 40 % des emplois en centres culturels. C'est dire combien ça compte pour le secteur. Et, ici aussi, on ne sait pas trop où l'on va.

**L'ASTRAC continue néanmoins à garder le cap.**

Oui, avec deux permanents et des moyens limités, on organise des rencontres et des échanges, des moments d'information, de formation, de réflexion et d'action en s'adressant à tous les travailleurs : l'animateur (régulier), le directeur, l'employé technique, le personnel administratif et à l'accueil... Un centre culturel n'est pas l'autre. Certains emploient trois personnes et d'autres 30. On essaie d'être disponible, notamment pour ceux qui en ont le plus besoin.

Au final, on s'efforce de créer du lien, de la solidarité, des échanges de bonnes pratiques.

Dans une période difficile, c'est important d'être là en soutien des équipes et de continuer à bien les connecter entre elles.

**INFOS :**

www.astrac.be -  
liesbeth@astrac.be -  
0475/26 82 25



**JEAN MICHEL DEFawe (FIBBC) :  
« DÉPOUSSIÉRER PETIT À PETIT  
NOS BIBLIOTHÈQUES »**

**Jean Michel Defawe, vous êtes président de la Fédération interdiocésaine des bibliothécaires et bibliothèques catholiques, fondée en 1984. Quelle est l'action au quotidien de la FIBBC ?**

Nous sommes présents dans plusieurs domaines et au service de nos 260 membres, mais pas seulement eux, à travers l'édition de notre revue *Bibliorama* et la diffusion d'informations sur notre site Web, la formation continue des bibliothécaires, la représentation du secteur dans des organes d'avis, la défense de l'emploi dans le non-marchand, etc. C'est un travail à la fois de représentation, de service et de conseil.

Depuis quelques années, les bibliothèques sont amenées à devoir intégrer de nouvelles législations, elles ont de nouvelles missions et doivent s'adapter aux évolutions technologiques (l'arrivée des tablettes et des liseuses, la place du numérique dans la société...). Nous sommes aussi là pour les accompagner et mettre en avant les nouvelles opportunités présentes et à venir.



**Votre fédération est également « productrice de contenus ».**

Oui, elle met sur pied des modules de formation (sur la coopération, la littérature jeunesse...), soutient des productions audiovisuelles réalisées avec des jeunes, diffuse des articles thématiques, développe des actions d'éducation permanente pour lutter contre la fracture numérique (en partenariat, par exemple, avec la Fondation Roi Baudouin).

Récemment, nous avons par exemple répertorié l'ensemble des initiatives menées en bibliothèque axées sur la valorisation de la nature et la création de grainothèques. Au total, 23 projets ont été identifiés, avec un gros travail en réseau impliquant les écoles et les associations environnementales.

L'objectif final est toujours le même : dépeussier petit à petit nos institutions, surprendre nos lecteurs, les amener vers les livres par d'autres canaux, montrer à notre jeunesse que les bibliothèques sont aussi des lieux vivants équipés d'espaces numériques, de coins lectures, de liseuses...

**Et rivaliser aussi avec les réseaux sociaux.**

Oui, face à un adolescent qui passe trois heures par jour sur des écrans, il s'agit d'être compétitif et créatif !

Alors, on mise sur le bouche-à-oreille, on passe par Facebook, on mène des projets de qualité autour des jeux vidéo en veillant à ne pas verser dans le moralisme. En bref, on s'efforce d'être à la page. Mais sans pour autant oublier nos racines : le livre.

Récemment, nous avons mené un grand projet autour des livres anciens, pour redécouvrir le patrimoine, les ouvrages du 19<sup>e</sup> siècle. Une manière de rappeler qu'une disquette 5 pouces ou une clé USB, au bout d'un temps, c'est illisible. L'incunable, lui, il peut traverser les époques.

Nous n'avons sans doute jamais autant édité de publications qu'aujourd'hui, mais le livre reste un objet relativement cher. En cette période difficile pour beaucoup de citoyens, la bibliothèque est un service public unique et précieux et, en tant que fédération, nous devons continuer à le défendre coûte que coûte. Avec des moyens limités (un emploi), une enveloppe annuelle de 40 000 euros (pour le fonctionnement, le bureau, les publications), la FIBBC ne peut pas tout faire. Parmi nos membres, il y a d'anciens enseignants, des bibliothécaires, des retraités et, grâce au bénévolat, notre association vit plutôt bien. Au final, ce ne sont pas les idées qui manquent, il faut juste que les moyens puissent suivre derrière. ▶



**INFOS :**

www.fibbc.net -  
FIBBC,  
68 rue de Joie, 4000 Liège -  
04/254 61 06

► **ALLYN-ANN BISEAU (APBFB) :  
« OUVRIR ET DÉCLOISONNER »**

En mai dernier, l'Association professionnelle des bibliothécaires et documentalistes (APBD) est devenue l'Association des professionnels des bibliothèques francophones de Belgique (APBFB). Pourquoi ce changement de nom ?

Un sondage réalisé dans le cadre de notre évaluation finale du POAP 2014-2018 a révélé une perception limitée de nos activités et des conditions d'adhésion à l'association.

Nos priorités s'orientent désormais vers tous les professionnels du secteur de la Lecture publique et plus uniquement les bibliothécaires. Parmi nos 250 membres, nous avons aussi des ludothécaires, des gestionnaires de projets, des animateurs, des spécialistes du numérique, des médiateurs...

Par ailleurs, on constatait une baisse des activités orientées vers les documentalistes et une faible représentativité de ceux-ci dans l'association.

Le conseil d'administration a donc opté pour ce nouveau nom, plus en phase avec nos objectifs et nos actions.

**Créée en 1975 et soutenue par la Fédération Wallonie-Bruxelles, l'APBFB a plusieurs missions.**

Oui, on est à la fois sur le plaidoyer, la formation, l'information, le réseautage et les visites de terrain.

Ce travail de lobbying sera d'ailleurs une de nos grandes priorités pour les mois à venir. Sur le mode de l'*advocacy*,



nous allons faire un gros travail auprès des politiques, de la presse, des partenaires, du grand public... Par peur, par conformisme ou par manque de moyens, on n'ose pas trop sortir du cadre, valoriser ce qui se fait de bien en bibliothèque. Nous préparons une campagne de communication vers le grand public. Notre nouveau site Web sera remis à jour. Et on va mettre l'accent sur ce volet « plaidoyer » dans nos formations et donner aux professionnels un maximum d'outils pour qu'ils puissent communiquer vers l'extérieur.

**Avec d'autres types de formations.**

Oui, nous avons des parcours de formations thématiques autour, par exemple, d'un public cible (les seniors, les adolescents, la petite enfance...).

Nous organisons par ailleurs des moments d'échanges privilégiés entre professionnels et futurs professionnels via la commission Jeunesse. Ses membres se réunissent tous les mois afin de partager autour de leur quotidien et de leur métier. Ils échangent des pratiques, préparent la publication *Un cadeau ? Un livre !* qui propose une sé-

lection de 70 ouvrages de qualité pour la jeunesse. Nous avons également des apéros thématiques autour du codage, du projet Cycling for Libraries, etc., des tables rondes. Et régulièrement, nous organisons des visites et des voyages dans des institutions en Belgique et à l'étranger. On a visité la bibliothèque De Krook à Gand, on est allé en Alsace. L'année prochaine, on prévoit une visite à Berlin. Cela permet de se nourrir, d'aller à la rencontre d'une association homologue, de s'inspirer de pratiques nouvelles. C'est très enrichissant pour nos membres.

**Aujourd'hui, les bibliothèques sont des lieux polyvalents, interdisciplinaires, où l'on brasse des livres et des idées, où l'on favorise la rencontre, l'inclusion sociale, le vivre ensemble. L'APBFB est partie prenante dans cette démarche.**

Totalement. On sent que les mentalités évoluent, que le grand public, notamment, se rend compte des nombreuses facettes des bibliothèques.

Récemment, nous avons organisé trois jours de formation autour du projet Biblio Remix qui consiste à repenser, remixer la bibliothèque avec les habitants, des bidouilleurs, des designers... On a senti un engouement parmi les participants et on va reprogrammer de nouvelles journées. Il y a un bel élan, une envie de plus en plus grande de décroisonner, ouvrir, permettre aux bibliothèques de participer au mouvement de société en cours. ●

**INFOS :**

0472/94 12 05 -  
info@apbfb.be -  
www.apbfb.be

**Note**

1/ Selon les chiffres fournis par l'ACC, le secteur, c'est : 117 centres culturels reconnus, 126 communes de Bruxelles et de Wallonie concernées, environ 925 équivalents temps plein, soit 1 200 travailleurs, plus de 4 000 volontaires engagés dans les conseils d'administration et les conseils d'orientation, un réseau de diffusion et plus de 3 500 représentations par an, des centaines d'ateliers créatifs, de rencontres citoyennes, de fêtes participatives... et près de 1,5 million d'usagers par an.



# MAASTRICHT, CULTURE POST-INDUSTRIELLE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Ville universitaire et dynamique sous des airs tranquilles, Maastricht revitalise son patrimoine. Au nord-ouest, le quartier du Belvédère fait ainsi l'objet d'un vaste plan de rénovation urbaine d'ici à 2025, tandis que son site industriel est reconverti dans la culture. Incubateurs d'entreprises et espaces culturels y trouvent une place de choix, en incluant des lieux alternatifs de premier plan dans la vie créative locale.

Pour point de repère de la zone, l'imposant bâtiment Eiffel qui, jusqu'en 2006, abritait la manufacture d'appareils sanitaires Royal Sphinx. Tout près de là, le site de l'ancienne usine de transformation de caoutchouc Het Radium, également en cours de réaménagement, accueille différentes initiatives. En partie détruit, il a conservé certains éléments d'origine tels que la cheminée, icône de ce nouveau complexe créatif et culturel, ou la partie sud de la cokerie en béton armé de l'architecte Jan Wiebenga. De même que le laboratoire du site, qui hébergera le Toneelgroep (théâtre) et un centre de la mode.

## LES CENTRES LIBRES KUNSTFRONT ET MANDRIL

Les anciens bureaux de Het Radium sont aujourd'hui occupés par les centres culturels « libres » Kunstfront et Mandril. Ils ont été investis et reta-

pés par les artistes activistes Sándor Sinko et Diana Gambardella dès 2006 pour développer un vivier artistique dans cette zone alors délaissée. Depuis, le Kunstfront propose, à destination d'un public de tous horizons, des cours et ateliers (arts plastiques, musique, théâtre, potager...), ainsi qu'un café-atelier où il est possible d'expérimenter des matériaux (argile, bris de vaisselle...), seul ou en groupe. Un des objectifs majeurs du projet est de favoriser le lien social entre tous : jeunes, personnes âgées, handicapés, amateurs ou artistes confirmés... Avec des projets fédérateurs tel que l'atelier « Together Mosaics », lancé de mai à juin et dont les créations en mosaïque forment désormais une unique œuvre d'art permanente. Pionniers du genre à Maastricht, le couple Sinko-Gambardella est également « à l'origine d'un certain nombre de lieux culturels libres de la ville et d'une récente coopération entre la subculture et la municipalité. Notre formation académique nous permet de connecter les personnes et les organisations ».

Le même bâtiment héberge le centre politique et culturel de Maastricht – le Mandril, un ancien squat qui propose différentes activités (théâtre, danse, yoga, massages, ateliers parascolaires gratuits, projections, discussions citoyennes...) – et défend une approche participative directe. Le Mandril a été accueilli par le Kunstfront après avoir dû quitter ses locaux à Boschstraat. « Pour nous, il était évident de loger The Mandril, pointe Sándor. Comme nous, ils sont synonymes de connexion, de créativité et de durabilité. Je suis convaincu que les étudiants qui viennent à Maastricht avec l'intention de partir immédiatement après leurs



Kunstfront + Mandril © Mandril



Het Radium © Catherine Callico



Het Radium © Catherine Callico



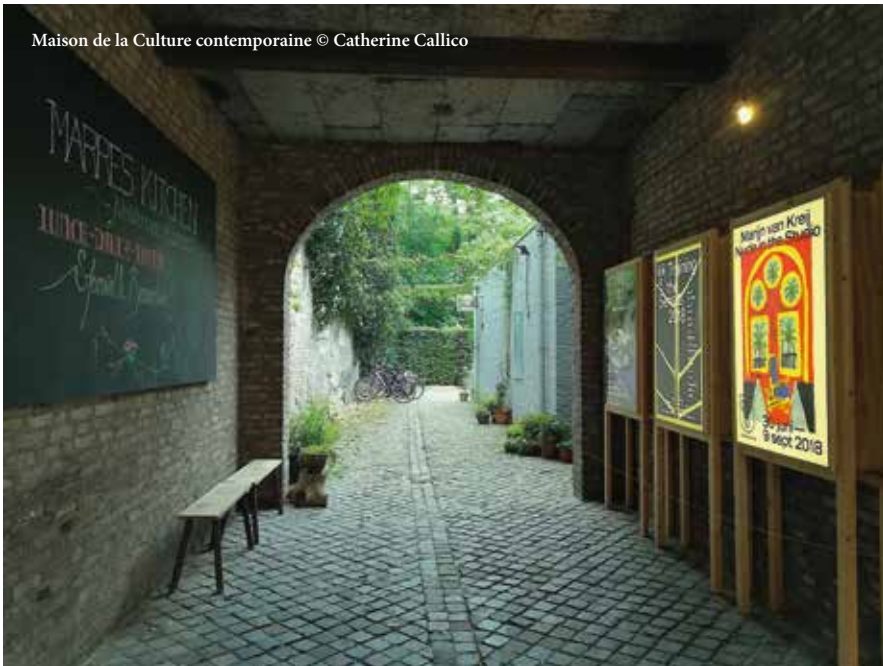
L'entrée du Landbouwbelang, plus grand centre culturel libre de Maastricht © Catherine Callico

études, grâce au Mandril, resteront plus longtemps. »

Ouvert aux étudiants internationaux qui fréquentent en masse l'université de la ville, le Mandril organise des débats gratuits hebdomadaires, des ateliers, des projections de films et des concerts. « Nous visons à promouvoir des approches alternatives à l'art et à la politique, tout en continuant à nous engager dans une réflexion critique sur nos propres valeurs et pratiques, expliquent les membres sur leur site Internet. Dans le même temps, nous tendons la main à une variété de groupes et d'initiatives pour encourager la collaboration et promouvoir la sensibilisation aux questions politiques cruciales. » Le lieu fonctionne sur le modèle de l'auto-organisation. « Toute personne qui entre est considérée comme un bénévole et invitée à contribuer, transformer et réinventer l'espace. Les décisions sont basées sur le consensus et prises collectivement. Le but est de créer un espace ouvert d'inspiration, d'expérimentation et de création dans lequel chacun est habilité à organiser, accueillir et animer des événements. »

Compacte, de petite taille et sous des airs bourgeois, Maastricht concentre un nombre impressionnant de zones libres culturelles à vocation sociale, qui répondent aux attentes d'un public croissant. Or leur avenir est incertain, en raison des coupes budgétaires dans le secteur et d'une nouvelle loi anti-quat aux Pays-Bas. Les initiatives de ce type se sont regroupées à Maastricht au sein du collectif culturel Freezone, afin de défendre la poursuite de leurs activités et d'intégrer le patrimoine culturel de la ville.

Le développement d'un nouveau pôle culturel dans le quartier du Belvédère revêt encore une dimension environnementale, avec la création d'un parc de plus de 20 hectares, le Frontenpark, directement relié à Het Radium. Le Gashouder, un ancien détenteur de gaz de la zone industrielle, y trouvera également place. De la forme d'une boîte à biscuits d'un diamètre de 43 mètres,



Maison de la Culture contemporaine © Catherine Callico



Maison de la Culture contemporaine © Catherine Callico

d'une hauteur de 16 mètres et d'une aire de plancher de 1 500 mètres carrés, le bâtiment en tôle d'acier prêtera également ses murs à des événements.

### ARTS VISUELS ET SENSORIELS

Lors de sa fondation en 1998, la Maison de la culture contemporaine Marres – du nom de la famille de brasseurs qui l'a occupée durant des décennies – défendait une pratique très expérimentale,

qui s'est ouverte au fil du temps pour embrasser des publics diversifiés et remplir une mission davantage éducative. Depuis dix ans, le projet est soutenu par le ministère de l'Éducation, de la Culture et des Sciences, la province du Limbourg et la municipalité de Maastricht.

Dans un cadre intimiste et bucolique, son programme explore les arts visuels au travers d'expositions, de conférences, de publications, de performances... et

s'axe durant cinq ans (2016-2020) sur les sens. Autour de cette thématique sont invités des artistes visuels et également des designers, des compositeurs, des parfumeurs et des cuisiniers.

« Le monde des sens englobe toutes sortes de phénomènes qui sont en contradiction avec la société actuelle – rationnellement organisée, contrôlée et numérisée –, et ne peuvent pas toujours être mesurés, explique-t-on sur place. Or, ils sont une source riche pour les pratiques artistiques. Par ailleurs, à titre individuel, cette ouverture augmente notre sens de la liberté et de la générosité et favorise ainsi la sensibilité aux autres et au monde qui nous entoure. »

Mu par une demande croissante des écoles d'impliquer les élèves dans le programme sensoriel, Marres a donc élargi son profil éducatif, en concertation avec les élèves, les enseignants et dans un but didactique. Ainsi, lors de l'exposition *Levi van Veluw : la relativité de la matière*, les élèves ont été amenés à décrire l'expérience de leur voyage dans l'exposition sous forme d'un dessin, d'un diagramme, etc. Pour l'exposition autour du chef catalan Ferran Adrià ont été mis sur pied des laboratoires gustatifs et des ateliers axés sur l'imagination du goût et le rôle des sens dans la créativité. Et depuis l'an dernier, Marres développe divers outils et méthodes (numérique, plateforme vidéo sur Vimeo...) à destination des écoles, à partir d'un large spectre de domaines d'apprentissage et de sujets, favorisant les échanges avec les artistes et les conservateurs. Enfin, une équipe d'étudiants participe directement aux expositions. L'objectif est « d'atteindre chaque année 1 500 étudiants de l'enseignement secondaire, 300 élèves de l'enseignement primaire et 1 000 étudiants de l'enseignement supérieur ».

Par ailleurs, les laboratoires de dégustation et les ateliers élaborés pour le programme éducatif sont également présentés dans un programme public. Dès 2016 était entamé un cycle de conférences et d'ateliers donnés par des



Centre Céramique © Catherine Callico



Jardin potager sur les toits du collectif Landbouwbelang ©

- spécialistes dans un domaine donné : l'anthropologue Tim Ingold, le professeur Peter Klosse pour le goût, la danse avec la dramaturge Peggy Ollislaegers... Ces présentations sont diffusées en continu et publiées sur le site Web.

De plus, lors d'expositions dites immersives, les visiteurs sont immergés dans un environnement. Ainsi, le *Winter Anti Depression Show*, basé sur le rôle de la perception sensorielle dans les soins de santé, a guidé les visiteurs dans une série de chambres sensorielles, tan-

dis que *Undertones*, axée sur la relation entre le corps et l'architecture, les a plongés dans des installations sonores intensives dans des espaces souterrains. Et autres expériences atypiques...

### LE CENTRE CÉRAMIQUE, PLURIEL

Sur la rive parallèle de la Meuse se déploie un autre projet plurifonctionnel d'ampleur et lieu phare de la vie culturelle maastrichtoise : le centre

Céramique, qui abrite sur différents niveaux la bibliothèque municipale, des espaces d'exposition, des collections de patrimoine culturel, la chaîne de télévision publique locale RTV Maastricht, le lycée technique ROC Leeuwenborgh, le café Coffeelovers et le centre international de Maastricht.

La bibliothèque propose, entre autres, une vaste collection de livres, de CD, de DVD, de livres audio, de partitions, etc., ainsi que des cours, des ateliers gratuits, des salles d'étude silencieuses ou d'écoute sonore. Entre autres activités participatives, s'y tiennent aussi des lunchs littéraires ou des tables de conversation en néerlandais.

Des œuvres artistiques jalonnent le bâtiment. Dans le hall principal du rez-de-chaussée, le visiteur est accueilli par une installation de l'artiste italien protéiforme Marcello Chiarenza. Le centre renferme par ailleurs diverses collections municipales, telles que des céramiques du Sphinx ou des collections archéologiques et de verre du Limbourg. En marge se tiennent des expositions temporaires, autour de thèmes qui ciblent le grand public. Comme la couleur, au centre d'une exposition conjointe du centre Céramique, de Kumulus et du musée d'Histoire naturelle de Maastricht, jusqu'au 18 novembre, et déclinée dans divers ateliers et activités « colorées », l'idée étant de « découvrir qu'il y a de la couleur dans notre ville, dans la science, dans les arts et dans notre patrimoine culturel. Tout le monde expérimente et interprète la couleur différemment. La couleur se retrouve dans la lumière, l'émotion, l'odorat, le goût. » L'expérience sensorielle se poursuit. ●

#### INFOS :

- [www.kunstfront.nl/](http://www.kunstfront.nl/)
- [mandril.eu/about-us](http://mandril.eu/about-us)
- [www.centreceramique.nl/](http://www.centreceramique.nl/)
- <http://www.marres.org/>
- [www.landbouwbelang.org/](http://www.landbouwbelang.org/)

# CÉCILE PAUL, FORMATRICE ET ACCOMPAGNATRICE DE CHANGEMENT

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Rencontrer des formateurs n'est guère difficile, mais rencontrer une formatrice dont les connaissances et la pratique permettent de former les professionnels de la culture aux différents enjeux propres à leur domaine se révèle plus complexe. Dans le petit monde de la formation continue, il est une personne qui sort du lot, une personne dont le parcours explique à lui tout seul pourquoi, quand on cherche un ou une formateur(trice), son nom est un des premiers qui vient à l'esprit.

**C**écile Paul travaille avec deux maîtres mots : respect et écoute. Au terme d'une formation, ses participants s'en vont avec des outils plein les bras. Gonflés d'optimisme, ils n'ont plus qu'une envie : avancer. Et même si leur situation sur le terrain se révèle compliquée, le fait de pouvoir exprimer et déposer les points d'achoppement lors de la formation leur permet d'y voir plus clair...

Oserait-on affirmer que la jeune femme a toujours été formatrice ? S'intéresser à son parcours éclaire vraiment la manière dont Cécile Paul travaille aujourd'hui. Quand elle a opté pour des études à l'ULB, la sociologie s'est imposée. Spontanément, elle s'oriente vers la sociologie du travail. Très simplement, il lui est apparu comme une évidence qu'elle ne souhaitait pas travailler dans le privé, dans le commercial. Son stage de fin d'études, elle choisit de le prescrire à la Croix-Rouge de Belgique dans des projets en lien avec la lutte contre la pauvreté. Elle oriente son mémoire sur la formation des bénévoles (appelés depuis volontaires) et sur la gestion des ressources humaines du bénévolat. « Déjà là, je travaillais à comment sensibiliser les bénévoles à la question de déontologie, d'éthique, de travail social... »



Cécile Paul © D.S. Couteau

Engagée dans un premier temps à la Croix-Rouge, elle parcourt la Wallonie pour former les bénévoles dans les sections locales. Trois années passent, et puis elle rejoint un organisme d'éducation permanente à Namur où elle travaille également sur la gestion de projets. C'est à cette époque qu'elle entame la formation BAGIC au CESEP<sup>1</sup>. En sortant de la formation, elle est recrutée par le CESEP pour former au BAGIC sur la gestion de projets, de ressources humaines, un peu sur l'évaluation. Et en parallèle, elle travaille comme chercheuse.

Lors de l'adoption du décret régissant les bibliothèques publiques et puis ce-

lui des centres culturels, elle bénéficie d'un temps plein pour dispenser de multiples formations tant sur la mise en place concrète des décrets que sur l'évaluation...

Et depuis peu, une grosse envie de retrouver le terrain et la gestion de projets l'amène à réduire ses prestations au CESEP et à accepter un mi-temps aux Grignoux, où elle retrouve la possibilité de travailler sur des projets concrets. Ce concret lui est par ailleurs complètement indispensable, afin de nourrir son quotidien de formatrice et de ne pas perdre contact avec le terrain.

## DU TRANSVERSAL DANS LES FORMATIONS ?

La question de la transversalité est sous-jacente aux formations : à qui s'adresse-t-on ? Quel est le public cible ? Un secteur ou un public mélangé ? On ne poursuit pas les mêmes objectifs dans l'un ou l'autre cas de figure.

Les cadres de référence du secteur socioculturel sont modulés en fonction de la spécificité du secteur d'activité de l'institution. L'arrivée de Cécile Paul dans le secteur des bibliothèques est un peu le fait du hasard. *A priori*, ce n'était pas le secteur d'activité avec lequel tra-

- vaillait le CESEP, mais le décret 2009 a changé la donne. Il a ouvert des perspectives dans le champ socioculturel. Le cadre de référence du CESEP est donc devenu tout à fait pertinent en lecture publique. Au départ, trois ou quatre organismes de formation ont amené les concepts de base. Ensuite, un ajustement des formations s'est fait en fonction des cadres de référence propres à chaque secteur.

À l'origine, les publics qui participaient aux formations appartenaient à des secteurs différents. S'adresser à un seul secteur est arrivé avec le travail mené en lecture publique. Cécile Paul précise par ailleurs la différence qui existe entre donner une formation ou proposer un accompagnement. Deux manières de procéder différentes et qui impliquent des publics différents également. Si la formation telle que définie ci-dessous s'adresse à tous les professionnels d'un secteur socioprofessionnel, l'accompagnement, lui, est destiné à un secteur d'activité bien précis et vise à suivre et « escorter » une structure dans la construction de son projet.

Cécile Paul suggère de définir une formation de la manière suivante : un contenu proposé autour d'un thème, d'un enjeu ouvert à des travailleurs multisectoriels. Elle peut être de courte durée (trois ou quatre jours) ou de longue durée (jusqu'à deux ans).

Faire bouger tout un secteur en l'accompagnant est un travail fondamentalement différent. Il se fait en coopération active avec le secteur. Un exemple : la création de l'outil bibliothèque, la construction d'un plan quinquennal de développement en lecture publique. L'outil est pensé, construit et réalisé avec et pour le secteur.

## SIMILITUDES ET DIFFÉRENCES

Rares sont aujourd'hui les bibliothèques et les centres culturels qui n'ont pu bénéficier d'un accompagnement. Une simple observation extérieure tendrait à imaginer une belle similitude

entre ce qui s'est déroulé en lecture publique et, par la suite, en centres culturels. Dans la pratique et loin de l'idée d'opposer un secteur à l'autre, Cécile Paul a constaté une différence d'approche liée à la nature intrinsèque des deux secteurs. Si l'autonomie semblait plus étendue dans la construction de la formation avec les centres culturels, l'absence d'opérateurs d'appui (tels qu'ils existent en lecture publique) en centre culturel laisse parfois un peu les opérateurs en difficulté dans la prise en charge du trajet au quotidien. Même si, souligne Cécile Paul, « la présence de l'inspection de la Culture se révèle d'une aide appréciable ». Le service accompagne également le secteur. L'accompagnement méthodologique a pu se concevoir de manière différente en lecture publique, le formateur guide l'opérateur direct lors de la formation, ensuite, la bibliothèque peut se tourner vers l'opérateur d'appui en cas de besoin. L'opérateur d'appui constitue une structure de référence.

Les centres culturels manipulaient beaucoup plus et depuis plus longtemps les concepts d'éducation permanente liés à leur histoire et à leur manière de travailler. De plus, les centres culturels constitués en ASBL impliquent une façon de travailler le changement différente : les instances ne sont pas les mêmes. Les timings, les responsabilités de chacun, sont différents.

Cécile Paul regrette souvent en formation de ne pas se trouver en face des personnes qui prennent les décisions. Les équipes, les coordinateurs sont présents, mais pas toujours le porteur de la décision finale. Certaines équipes s'en sont plaintes et ont clairement trouvé que cela devenait un frein à leurs possibilités d'action. Pour réussir à amener vraiment le changement, l'équipe, qu'elle soit en lecture publique ou en centre culturel, souhaiterait la présence de celui ou celle qui détient la décision finale du changement efficace.

Et puis, il existe des similitudes entre les deux secteurs de l'action territoriale, la lecture publique et les centres culturels

partagent des enjeux très semblables qui se conjuguent avec éducation permanente, partenariat, construction de l'action sur un timing plus long.

Cécile Paul constate un réel changement sur le terrain. Les professionnels du terrain ont changé leur façon de travailler. Ce changement se profilait avant l'adoption des décrets, et certains n'avaient pas hésité à anticiper, mais depuis 2009 et ensuite 2013, l'ensemble des équipes se sont mises en marche.

## DES DIFFICULTÉS

La formatrice confie en souriant que sa plus grosse difficulté en formation n'est pas liée à des questions de méthodologie, mais plus à la question de la perte du sens de l'action. Certains semblent l'avoir perdu au quotidien et les conséquences en formation se révèlent très complexes à gérer. Cette question est primordiale : quels projets souhaite-t-on défendre et poursuivre sur le territoire ? Une interrogation qui ne se résout pas simplement et certainement pas (à moins d'un miracle) sur trois ou quatre journées. Les personnes qui suivent la formation sont parfois, et à juste titre, précise-t-elle, démotivées. La question des moyens qui ne suivent pas, l'acquisition de nouvelles compétences..., ajoutent aux difficultés du quotidien. C'est une des raisons pour lesquelles la formatrice a éprouvé le besoin de retourner elle-même sur le terrain afin de gérer à nouveau des projets. Histoire de se ressourcer à son tour et de garder l'énergie qui la caractérise... ●

### Note

1/ Centre socialiste d'éducation permanente ASBL.



# MONDORAMA

## SE JOUE DES FRONTIÈRES

**PAR PIERRE HEMPTINNE**  
directeur de la médiation culturelle  
à PointCulture

Lentement mais sûrement, Mondorama transpose dans l'environnement numérique la diversité culturelle et la portée politique d'une des plus belles collections de musiques du monde. Non pas en l'exportant telle quelle, mais en restituant d'innombrables trajets balisés, structurés, propices à l'interprétation singulière. Ce n'est pas un site de playlists « coup de cœur » comme il y en a beaucoup. C'est un dispositif qui restitue un travail de prospection individuel et collectif, systématique, de plusieurs décennies.

C'était au début des années 2000, les réflexions sur l'avenir des bibliothèques-médiathèques battaient leur plein. Le mot d'ordre était, globalement : il faut éditorialiser les collections ! Face à un déplacement du désir de contenus culturels vers la galaxie Internet plutôt que vers les collections matérialisées des institutions publiques, éditorialiser signifiait proposer des fils narratifs pour ouvrir l'exploration de ces collections au plus grand nombre, donner envie de s'aventurer dans des ensembles de références qui pouvaient sembler hermétiques. Les fils narratifs ne devaient pas être autoritaires, mais des itinéraires permettant à chacun-e de constituer ses propres cheminements interprétatifs, d'œuvre en œuvre. L'esprit n'était pas non plus de constituer une opposition aux horizons qu'ouvrait Internet, mais une complémentarité. Le papillonnage est une belle technique avérée de découvertes, indispensable, même, et le surf numérique y ressemble beaucoup, mais, parallèlement à ce genre de navigation, se constituer des repères plus

structurés facilite l'émergence de pratiques culturelles autonomes, critiques, créatrices de récits plus riches et producteurs de sens. C'était démontrer aussi qu'une collection physique n'est pas condamnée à l'autarcie, que la porosité avec les autres formes de collecte de biens culturels, les autres manières de « faire collection », plus individuelles ou en réseau, ne pouvait qu'en renforcer le rôle social.

C'est dans ce vaste chantier que la conseillère en musiques du monde Anne-Sophie De Sutter a entamé une réflexion pour élaborer une interface de recherche ludique, didactique, transversale, génératrice d'itinéraires d'écoutes créatives. Là, par l'écoute et la lecture, on pourra découvrir que le monde n'est jamais assigné à une image fixe, préétablie, que les trajets et échanges en modifient sans cesse la perception et la représentation.

Après une conceptualisation autour du principe de cartographie, et six mois de travail intense, tant sur les contenus que sur la forme, Mondorama voyait le jour à l'occasion d'Europaïa Turquie. Une manière de souligner que les collections, indépendamment même du fait d'être physiquement fréquentées, sont utiles pour documenter des événements et, grâce aux outils numériques de consultation, se déplacent, se greffent dans des lieux où elles peuvent intéresser d'autres publics. Au niveau professionnel, élaborer un tel outil est riche en questions et débats : examiner à nouveaux frais la spécificité des collections, objectiver et formaliser leur plus-value, confronter les manières de s'exprimer et d'écrire sur les contenus, s'interroger sur les publics destinataires... Il faut en outre sortir de ses compétences culturelles pour examiner la faisabilité technique, rechercher la configuration technolo- ▶



Nizamuddin Dargah, The soulful Qawwali © photo de Joe Athialy



Senyawa, Ateliers Claus © photo de Fabonthemoon

- gique la plus adéquate. Si PointCulture dispose d'un service informatique compétent, capable de créer un site Internet, pour Mondorama, le choix s'est porté sur WordPress et ses innombrables ressources, très souples, peu contraignantes, faciles à manipuler. Parmi les avantages évidents, WordPress propose une carte du monde personnalisable, facile à rendre interactive.

Le monde bouge, Mondorama est un *work in progress*. La carte est découpée en cinq continents et 22 sous-continent. Une fois que vous cliquez, le contour du sous-continent touché vient au premier plan. Les parties colorées de manière plus accentuée indiquent que là, on vous a préparé les trajectoires d'immersion musicale. Il y a ainsi environ 200 pays qui attendent leur géographie sonore. Trente-huit pays sont déjà prêts à vous accueillir. Le travail de prospection est régulier. Chaque mois, un nouveau pays est ouvert au voyage. Certains ont une histoire musicale très riche et diversifiée, d'autres plus réduite (du moins telle que reflétée par la collecte discographique). Cela signifie que tous les mois, la collection liée à un pays est étudiée de près, écoutée, analysée en lien avec des ressources bibliographiques documentaires, et ensuite triée, nettoyée, de manière à sélectionner les titres les plus représentatifs.

Ensuite, les considérations éditoriales sont examinées.

Comment ça se présente ? Vous avez pointé un sous-continent et vous sélectionnez un pays comme point de chute. Il y a une introduction générale destinée à un public non initié. Mondorama n'est pas un joujou d'experts pour experts. Sous le texte qui aide à prendre pied *ailleurs*, une liste de styles musicaux est proposée, des plus traditionnels et classiques aux plus récents et nommés de manière explicite, parlante. L'objectif n'est pas de présenter un musée des répertoires populaires, mais de les montrer comme un patrimoine évolutif, en prise avec l'actualité. Pour l'Égypte, vous pouvez vous plonger bien entendu dans « les musiques régionales et rurales, du Nil au désert », la grande musique classique arabe, aller à la rencontre des célèbres voix du Caire, mais aussi dans les musiques de jeunes et de lutte connectées à l'actualité sociale et politique. « El Tanbura, ensemble connu pour son interprétation des musiques traditionnelles de la région de Port-Saïd, a adapté et rejoué les morceaux composés en 1956 après la nationalisation du canal de Suez et l'opération militaire qui a suivi. Ramy Essam, un simple étudiant avec une guitare, a composé une chanson qui devient un des hymnes de la

révolution, *Irhal, irhal (Pars, pars)* » (Benoît Deuxant). En Indonésie, de même, une longue liste ouvre vers toutes les grandes traditions, leurs racines, leurs développements raffinés, mais plusieurs entrées orientent vers les formes plus turbulentes et colorées, diverses ramifications pop et urbaines, des courants plus alternatifs, « noise et système D ».

Quand vous entrez dans un pays, d'abord une image représentative. Ensuite un texte contextuel et historique, un choix de morceaux à écouter et une liste de titres disponibles à PointCulture et là, on revient sur les fiches d'encodage professionnelles de chaque média avec toutes les références discographiques, la liste des artistes, des titres de plages, des mots-clés, un descriptif narratif. Pour certaines formes musicales, mal distribuées, mal diffusées par le marché, il n'y a pas de références dans nos collections. Mais le fait de les inscrire dans la logique d'une collection, d'une part, montre que celle-ci est productrice de sens, de reconnaissance et de discours et, d'autre part, cela indique qu'une collection de type « médiathèque », aujourd'hui, peut très bien avoir son cœur physique dans une institution, mais s'étendre virtuellement via d'autres supports et pratiques, en conservant l'esprit d'une collection publique, organisée scientifiquement. Les pistes d'écoute, elles, utilisent les ressources de YouTube. D'abord parce que cela permet une écoute documentée avec du visuel, ensuite parce que cela étend le rôle de conseil des médiathécaires par rapport au fourre-tout Internet, un profil d'agrégateurs de contenus qualitatifs qui, sans cela, échapperaient aux publics non avertis.

Jusqu'ici, l'approche est rigoureuse, informative, documentaire, un peu verticale. Il y a autre chose, reflet aussi d'une connaissance réflexive, typiquement d'une organisation de type médiathèque, originale et transmissible : une lecture par mots-clés. Ceux-ci ouvrent d'autres perspectives, des écoutes transversales et des échappées

vers des contrées moins délimitées, moins fermées, où l'interprétation peut s'adjoindre une part de rêve et sentir le monde autrement. Cela devient intéressant parce que, soudain, on se rend compte qu'une collection aussi importante de musiques dites traditionnelles ne vise pas à figer des identités ou à soutenir une conception identitaire des cultures. Les mots-clés – à pratiquer avec intuition, en convoquant l'aléatoire – suscitent des comparaisons, des confrontations, des rapprochements surprenants. On sait, depuis les travaux importants d'un historien d'art comme Aby Warburg, que comparer les formes esthétiques les « fait parler » de manière surprenante, apporte des éclairages inédits sur une histoire que beaucoup aimeraient linéaire, gravée dans le marbre. Le mot-clé « années 60 » va mettre en perspective la manière dont plusieurs cultures musicales se modernisent. Par exemple, le tropicalisme au Brésil, les destinées différentes du rock en Indonésie et en Afrique. Ce genre de constellation stimule des interrogations sur l'impact de la mondialisation, la manière dont les créativités locales y répondent, consensuelles ou critiques. « Polyphonies » vous fera écouter de manière rapprochée, sous l'angle d'un air de famille, des cultures différentes, une sorte d'universalité sous des variations singulières. Avec « Yodel », vous vous offrez quelques allers-retours entre l'Autriche et les Pygmées et, sous des similitudes étonnantes, vous entendez sans le moindre doute ce que signifie altérité, étrangeté interculturelle. Avec « Soufisme », vous circulez au Pakistan, en Égypte, en Turquie et, là où une approche lointaine rassemble tout ça dans le même sac, vous découvrez un monde de nuances, de raffinement différencié. Ces voyages musicaux confortent l'idée que les frontières n'ont pas de sens, que les histoires humaines se croisent, s'enrichissent mutuellement, que les migrations sont une chance pour l'histoire culturelle universelle et, du coup, tous les discours actuels sur la fermeture des territoires, le contrôle inhumain des migrants, paraissent bien mesquins, acculturés, hors sols. Mondorama est une bonne



Roza Eskenazi, chanteuse de Rebetiko

base pour soutenir des animations qui ouvrent les oreilles concrètement à la diversité culturelle, en leur apportant un background conséquent, pour développer un imaginaire des relations entre peuples autre que celui prôné par Frontex. Cela est possible parce que cette interface bénéficie d'un imposant recul, d'une véritable mémoire constituée par plusieurs décennies de travail, à prospecter et collecter les musiques dites du monde, à se documenter sur leurs histoires, à s'interroger sur la manière de les classer et de les archiver, mais surtout à les écouter de façon systématique, individuellement et au sein d'un groupe de médiathécaires passionnés. De cette manière est expérimenté le fait indubitable que ce travail d'écoute modifie objectivement la perception du monde et l'enchevêtrement de ses cultures qui ne sont, toutes dans leur différence, le reflet de la seule aventure humaine sur terre.

Mondorama est donc une plateforme évolutive. Elle est hybride, mixant le savoir-faire fondamental des médiathécaires et le design numérique de la navigation exploratoire. L'édition de musiques dites du monde n'est tellement plus à la mode, mais des nouveautés continuent à être éditées, viennent compléter les collections comme entités vivantes, accompagnant le deve-

nir des peuples. Il y a d'autres développements à envisager. Cela pourrait être l'embryon d'un outil plus large : ouvert aux littératures du monde, moteur de parallèles entre musiques et littératures, voire le cinéma et les arts plastiques qui rendent compte autrement de la manière dont les peuples veulent faire monde. On répondrait de la sorte aux vœux d'Édouard Glissant. Il serait judicieux aussi d'établir des liens avec les communautés présentes sur nos territoires et d'inclure des témoignages sur ce qu'évoque pour eux la mémoire de leurs origines conservées dans nos collections, qu'ils la complètent avec ce qu'ils connaissent des formes plus récentes, qu'ils établissent des liens entre leur vécu, leur statut et l'évolution de ces expressions musicales. Une collection est un acquis. Les nouvelles formes d'échanges et de mise en commun des différences peuvent sans cesse en renouveler la vie et le sens. Ces développements nécessiteraient, évidemment, de travailler à plusieurs, d'établir des passerelles entre différents opérateurs et contributeur-trices. ●

**INFOS :**

<http://mondorama.pointculture.be>

# RENATA GORKA

## SCÉNOGRAPHE,

### OU L'ANCRAGE DANS LE RÉEL

PAR FLAVIE GAUTHIER

journaliste

Toutes les photos : © Renata Gorka

Scénographe et costumière, Renata Gorka est une personnalité incontournable du théâtre en Belgique. Elle enchaîne les projets avec les plus grands metteurs en scène du pays depuis sa sortie de Saint-Luc il y a dix ans. Sa sensibilité et son audace subliment chacune de ses créations. Elle a reçu, en 2016, le prix de la Critique de la meilleure scénographie.

**R**enata Gorka parle de son métier d'artiste de manière très passionnée. À 47 ans, la scénographe d'origine polonaise se trouve à l'apogée de sa carrière. Elle collabore avec les metteurs en scène Georges Lini, Dominique Serron, Jasmine Douieb, Michel Kacenenbogen, Emmanuel Dekoninck. Elle s'occupe aussi de la scénographie et des costumes pour l'opéra. Rencontre avec cette créatrice exceptionnelle qui préfère rester à l'ombre.

#### Comment avez-vous choisi cette profession ?

Je pense que tout est lié dans ma vie. J'ai l'impression que j'ai trouvé un métier qui rassemble tout ce que j'aime. J'ai commencé la lecture très tôt, à l'âge de cinq ans. J'empruntais les livres à la bibliothèque et la bibliothécaire me demandait de ne pas prendre des livres pour adultes. Je lisais plus de trois livres par semaine et elle ne me croyait

pas. Je relisais deux fois chaque livre. Je pense que toute mon imagination vient de cet univers-là, des histoires racontées par ma grand-mère polonaise, des croyances, des fêtes auxquelles j'assistais.

La mort faisait partie de la vie. C'est seulement plus tard qu'on réalise que ça nous marque et qu'on a besoin de s'exprimer sur le sujet. Je suis venue en Belgique avec l'envie d'entamer des études de droit. J'ai été très impressionnée par l'architecture bruxelloise. Finalement, j'ai choisi de suivre un cursus d'architecte d'intérieur à Saint-Luc. Mes parents voulaient que j'exerce un métier stable, donc cela leur faisait plaisir. Au fond de moi, ma créativité sommeillait. J'étais malheureuse de ne pas pouvoir l'exprimer. J'ai changé de section pour rejoindre les arts créatifs. J'ai commencé à dessiner, mais la 3D me manquait. La scénographie regroupe toutes ces disciplines : sculpture, dessin, architecture, texte. Dans mon propre pays, je n'aurais jamais pu imaginer cette carrière. J'ai tenté, même si j'étais effrayée. Je pensais que c'était impossible de travailler dans ce milieu, car je n'avais aucun contact. Malgré mes très bons résultats dès le début, ce manque de confiance ne m'a jamais quittée.

#### Pourtant, aujourd'hui, vous êtes reconnue dans votre domaine.

Chaque fois qu'on me présente un nouveau projet, c'est un nouveau défi. Je l'aborde avec une vraie humilité. Je lis le texte avec le doute de ne pas pouvoir

répondre aux enjeux. Ça me renvoie toujours à mon plus grand défi durant mes études : *Hamlet* de Shakespeare. J'ai lu toutes les sources et les critiques afin de comprendre les problématiques de la pièce et de voir à quel point elle peut être contemporaine. Je me suis élargie vers tellement de sens que je suis tombée dans une sorte de dépression. Je n'arrivais pas à voir comment raconter cette pièce sans pouvoir défendre mes choix, car un scénographe ne parle pas. Comment traduire l'immensité de cette pièce ? C'est impossible. C'est tellement profond. Au fil du temps, mes choix sont devenus de moins en moins raisonnables et de plus en plus appuyés sur mon instinct. C'est plus dangereux, mais c'est tentant.

#### Lorsque vous travaillez en collaboration avec un metteur en scène, comment se passe le dialogue ? Avez-vous souvent carte blanche à partir du texte ?

Peu importe le projet, si le metteur en scène est expérimenté ou non, je pars du principe que je dois être préparée. C'est le même niveau d'exigence pour moi. Je ne peux pas le rencontrer sans préalablement avoir lu le texte profondément. Ce n'est pas une sorte de monologue, c'est un dialogue qui s'installe dès le premier rendez-vous. Le metteur en scène est le porteur du projet. Je dois prendre en compte ses envies. Ce qui m'appartient, c'est la manière de les rendre. Chacun son métier. S'il y a un univers particulier à chaque pièce, je ne dois pas seulement présenter cet univers. C'est pour ça que je trouve que c'est un travail d'équipe. Je ne crois pas aux pièces où le metteur en scène crée de A à Z tout lui-même. Il faut toujours une confrontation de points de vue. Je suis capable de dire non à un metteur en scène pour aller dans son sens. J'espère que je n'ai pas de méthode. Chaque pièce est un nouveau départ vers l'inconnu, c'est « un nouveau-né ».





**En quoi le texte est primordial dans votre travail ?**

Il y a une grande différence entre un décorateur et un scénographe. J'essaie de lire entre les lignes. Je suis une grande fan de Louise Bourgeois. Elle dit que le public, d'une certaine façon, dans le théâtre, est immobile, mort. Notre rôle d'artiste est de le secouer. On ne peut pas bouleverser avec quelque chose de confortable. Je me souviens d'une discussion avec une comédienne sur un costume. Pour elle, la femme qu'elle interprétait ne pouvait pas être belle sur scène, car c'était ce qui était écrit dans le texte original. Elle me proposait gentiment les vêtements gothiques de sa fille. Moi je lui avais préparé un tutu doré. Il y avait une très grande différence entre nos deux visions. J'étais persuadée que si elle ne se trouvait pas belle, c'était à cause du regard de son mari. C'était un mariage d'argent, c'est pour ça qu'elle devait être magnifique. Le rôle du scénographe est de mettre en évidence plusieurs lectures et sens afin que le spectateur se fasse sa propre opinion. C'est très difficile. Il ne faut pas aller systématiquement dans la

contradiction, mais amener le public à regarder au-delà de l'hypocrisie et des convenances. Je me souviens d'un metteur en scène qui soulignait mon oubli d'une table pour un dîner dans une scénographie. Selon moi, le repas n'était pas une raison suffisante pour installer une table. Ils ont fini par manger par terre. Il faut être au plus près des enjeux et des sentiments des personnages.

**Il faut une force de caractère pour défendre ces choix.**

Oui. Actuellement, j'essaie d'appriivoiser le vide. En tant qu'humain, on a très peur du vide, car on est entouré de tas d'objets. Si vous amenez un vide sur scène, chaque objet apporte une signification très forte. Je n'essaie jamais de présenter un objet gratuitement. Ce n'est pas l'illustration, car sinon vous ne laissez pas de place à l'imagination du spectateur, à ses souvenirs, à ses angoisses et ses peurs. Le théâtre, c'est raconter la mort que nous ne pouvons pas apprivoiser. Nous allons tout droit vers le même sens. Cette peur vit en nous et la raconter est une forme de libération.

**Ne craignez-vous pas d'être incomprise ?**

Si on parle très profondément du texte et qu'on est persuadé que ce sens-là nous bouleverse, je ne crois pas que l'on puisse échouer. C'est comme un état de grâce. On essaye de nourrir notre cerveau, on cherche des indices. C'est une très longue préparation. Je peux aller au Brico, je peux aussi passer des heures dans la bibliothèque et la librairie. Les employés me demandent ce que je cherche. Moi-même, je ne le sais pas. Je feuillette les bouquins. Dès que j'ai accumulé assez d'indices, je les range dans un tiroir en rapport avec chaque projet. Sans savoir où je vais, je malaxe avec les discussions du metteur en scène. Ce qui sort est une évidence. Une fois, j'ai construit mon projet dans un café avec des boîtes d'allumettes, car l'inspiration est venue à ce moment-là. Ces informations sont déjà stockées dans ma tête. J'attends le déclic et je ne travaille pas autrement. Je ne peux pas faire gentiment quelque chose pour plaire ou parce que je n'ai pas le temps.



► **Est-ce que vous vous donnez des horaires ?**

En tant qu'artiste, on travaille tout le temps. Il n'y a pas un moment où je lâche la pression. Quand je me balade, quand je suis en train de manger au restaurant, des détails m'inspirent. Je note et j'enregistre tout ce qui m'entoure. Rien ne m'empêche de réfléchir à plusieurs projets à la fois. Il n'y a rien de plus fort que la réalité pour s'inspirer. Par exemple, l'autre matin, une femme dans la lumière de la matinée tricotait en kimono dans un train. Cette image reste en moi.

**Pensez-vous que cet ancrage dans le réel rend le théâtre plus accessible ?**

Beaucoup de gens sont convaincus que le théâtre n'est pas fait pour eux. J'essaie d'amener mon plombier à mes spectacles, avec un grand succès. Shakespeare a créé le premier théâtre universel. Il unissait les personnes de toutes les classes sociales. Je crois que même un enfant devant un spectacle va filtrer et prendre les informations à sa manière. Il faut travailler avec un respect pour ces gens-là. Je dois être à la fois pointue, exigeante et laisser la place au spectateur. Rien n'est figé. Ma scénographie donne plusieurs possibilités au metteur en scène. Ça ne veut pas dire qu'elle va bouger et se transformer. C'est très important pour moi de donner cette liberté.

**Combien de temps prenez-vous pour faire aboutir un projet ?**

Plus on laisse de temps pour la réflexion, plus le projet est mûri. On peut faire un projet en quatre semaines, mais c'est extrêmement frustrant. Ça m'est déjà arrivé. On m'avait proposé un projet qui devait se réaliser en une semaine et j'ai refusé. Je trouve qu'il ne faut pas se trahir soi-même. Si moi je sens que c'est juste, il y a beaucoup de chances pour que le spectateur le ressente. Mais souvent, lors de la première représentation, je suis surprise. Le spectacle existe grâce au public. Je m'assois parmi un public qui ne me reconnaît pas et je suis une spectatrice comme les autres.

**Vous n'avez jamais eu envie de mettre en scène ?**

J'assiste à la mise en scène, aux répétitions à chaque fois. Même si le décor est terminé pour moi, c'est une obligation d'être là. Je n'ai aucun problème à annuler la scénographie en cours, car il faut être au plus juste de ce que l'on découvre. La mise en scène m'a tentée, mais je me sens bien dans cet univers de scénographe. C'est très enrichissant de n'appartenir à personne. Même si je suis fidèle à certains metteurs en scène, je travaille aussi avec des inconnus. Mes prochaines créations *Et des poussières* et *L'École des femmes* se réalisent avec des personnes avec lesquelles je n'ai jamais travaillé. Je n'ai aucune limite, aucune

barrière dans ma carrière. Petite, j'avais des amies de tous les âges, de six ans et 70 ans. Je pense que je suis éduquée comme ça. En ce qui concerne la création, plus vous vous mettez en danger, plus votre créativité s'enrichit. Le plus grand danger vient de l'intérieur. Si vous arrivez à prendre au sérieux ce principe-là, vous obtenez une certaine liberté de création et d'existence.

**Vous citez l'écrivain James Graham Ballard sur la page d'accueil de votre site internet : « J'ai toujours cru à une imagination pure qui se propose de changer la réalité. Je ne voulais pas accepter le consensus social. Je voulais perturber et troubler dans le but de provoquer le lecteur. Je n'ai jamais consciemment formé mes idées ou mon style, j'ai simplement suivi mes obsessions. »**

Oui, c'est exactement ça. J'aime bien les phrases fortes. Si je devais conclure avec une citation, je vous avertis : « L'art ne libère de rien, c'est juste une tentative. » Je cite encore Louise Bourgeois. Je trouve cela très juste. On a tous eu une enfance difficile, car je suis persuadée que l'enfance heureuse n'existe pas. Le bonheur constant non plus. D'après moi, tenter d'émouvoir les gens, c'est déjà gagné. J'espère ne jamais me satisfaire de mon petit confort. Ma plus grande angoisse, c'est d'être engagée par un théâtre. ●

# FESTIVAL MILLENIUM : DU DOCUMENTAIRE ENGAGÉ À LA PRATIQUE COLLABORATIVE

PAR CATHERINE CALLICO  
journaliste

Le Festival du film documentaire Millenium fête ses 10 ans cette année. Rencontre au dernier étage du numéro 2, rue de la Vanne à Ixelles, avec Zlatina Rousseva, cofondatrice de la maison de production Diogène.

## L'association Diogène a été créée en 1988, dans quel contexte ?

Lubomir Gueorguiev et moi sommes des réfugiés bulgares, arrivés ici en 1986. À la base, je suis réalisatrice. J'avais tourné des films en Bulgarie, qui ont été censurés, dont un primé à l'international, en Allemagne et en Espagne, *Un siècle comme un jour*. Lubomir a étudié le droit et, intéressé par le cinéma, il est devenu producteur. En Belgique, on a commencé par chercher du travail et on s'est rendu compte de la nécessité pour chaque réalisateur de fonctionner avec sa propre structure de production. Obtenir des subides pour mettre en place un tournage peut prendre des années. Au début, on travaillait beaucoup avec des indépendants et aujourd'hui, davantage avec des festivaliers qui, via l'agence SMart, ont un statut plus proche des salariés.

## Le but de la maison de production est de réaliser des documentaires et films d'auteur à dimension sociale et engagée ?

Oui, on a ainsi beaucoup filmé en Europe de l'Est, en particulier en Bulgarie et en Russie. Dans cette période de changements importants, on a voulu capter les transformations économiques, politiques... qui ont influé sur le reste du monde. Nous avons pu révéler des choses liées aux régimes totalitaires. Les frontières ont mis du temps avant de s'ouvrir réellement. C'est passionnant de découvrir ce qui s'est passé avant-pendant-après. On n'imaginait pas tous ces changements.

## L'ASBL est située dans le même bâtiment que la Fondation Civa, cela génère-t-il des synergies ?

Dans le cadre de certaines expositions, on produit des vidéos et nous utilisons parfois des salles pour des activités scolaires.

## Au départ, vous avez beaucoup collaboré avec la RTBF, Arte, Médecins sans frontières ?

Cela nous a permis de tourner un peu partout dans le monde, en particulier avec MSF pendant près de 10 ans : on a couvert tout l'aspect communication, puis l'entreprise a changé de voie. À l'époque, dans les années 1990, leur dynamique était très engagée, notamment sous l'action de bénévoles.

## Comment s'est mis en place le Festival Millenium ?

À un moment, le cinéma documentaire était en perte de vitesse dans les chaînes télévisées et s'est retrouvé mal placé dans les grilles de programmation, voire insignifiant. À la place, les talk et reality shows ont explosé. On a alors



L'affiche de *Taste of cement*, Prix spécial du jury 2018 © Diogène

organisé un ciné-club et on s'est rendu compte des véritables demandes du public, or le cinéma que nous défendons n'avait plus sa place à Bruxelles. Il existe d'autres initiatives de ce type, mais plus expérimentales, comme « Filmer à tout prix ». En tant que réalisatrice, je me retrouvais dans des festivals où la production restait entre gens du milieu. Il est essentiel d'intégrer le cinéma dans la société. L'ambition du Festival Millenium est de réunir le meilleur du cinéma documentaire du monde entier. Chaque pays a son propre langage, sa construction, sa dramaturgie.

## Le Festival Millenium concentre aujourd'hui la majeure partie de vos activités ?

Oui, car celui-ci requiert énormément d'organisation, en regard du nombre de films que l'on reçoit : le temps de prévisionnage et de sélection est conséquent. Via Internet, les réseaux sociaux, etc., on a commencé à rechercher des films



*A Woman Captured*, film sur l'esclavage moderne en Europe © Diogène



*Taste of cement*, Prix spécial du jury 2018 © Diogène

► dans les bons festivals, qui correspon-  
daient à nos objectifs et sessions. La  
première année, on a reçu 160 films,  
ensuite 270 et depuis le nombre monte  
en flèche, car, depuis, le festival a été  
bien répertorié par les maisons de pro-  
duction et les réalisateurs, et ça ouvre  
des portes. De plus, même si l'on reçoit  
peu de sponsors, on a beaucoup de dos-  
siers à rendre.

#### **Sur quels critères sélectionnez-vous l'un ou l'autre documentaire ?**

Nous donnons la priorité au cinéma  
documentaire indépendant, non for-  
maté pour la télévision. À des films qui  
ont une vraie histoire, proches du ciné-  
ma-réalité, et qui permettent d'analyser  
ce qui se passe, des phénomènes com-  
plexes. Nous sommes sensibles à une  
mise en scène modérée et à un grand  
investissement du réalisateur, qui suit  
parfois le personnage pendant des an-  
nées. Un bon documentaire propose  
une perspective temporelle : replonger  
dans le passé permet de comprendre  
le présent. Nous privilégions égale-  
ment les propositions psychologiques  
profondes et les interactions entre  
les personnages et le milieu, l'être et  
le paraître. La caméra doit être res-  
pectueuse, pas trop voyeuriste et les  
films d'une grande qualité image-son,  
tout en faisant parfois des compromis  
techniques. Je préfère une scène très  
forte, engagée, même si les conditions  
techniques ne sont pas parfaites, mais

dont le contenu révèle une dimension  
cachée de la vie qu'on n'aurait pas pu  
capturer autrement. On évite également  
les scènes de violence gratuite.

#### **Le thème de l'édition 2018 était celui de l'engagement citoyen ?**

Oui, l'idée étant : en tant que citoyen,  
peut-on récupérer nos droits de dé-  
cision, comment préserver le monde  
dans lequel nous vivons ? Ce qui re-  
joint le thème proposé il y a deux ans,  
qui tournait autour du fait que nous  
sommes tous des décideurs, et que le  
citoyen doit redevenir acteur des dé-  
cisions, sans attendre que d'autres  
les prennent, pour des choses qui le  
concernent. Aujourd'hui, de plus en  
plus d'associations de citoyens se mo-  
bilisent à nouveau, de façon informelle  
et réactive.

#### **L'Objectif d'or de cette année, grand prix du Festival, a été décerné au film *The Other Side of Everything*, de Mila Turajlic...**

Au travers d'une histoire de famille,  
ce film retrace celle de la Yougoslavie  
et de la Serbie, mais aussi de l'Europe  
de l'Ouest, dont la chute du bloc so-  
viétique a marqué le destin. Avec l'ar-  
rivée des communistes au pouvoir, des  
intellectuels et politiciens de l'ancien  
régime ont été privés d'une partie de  
leur logement, coupé en deux. Une part  
revenant à une autre famille. Dans le  
film, une porte a été fermée pendant 70

ans. Après cette période, la petite fille  
qui a vécu sur les lieux, devenue une  
vieille dame, y est retournée et a enfin  
pu rouvrir la porte qui donnait sur sa  
chambre d'enfant. C'est tout le par-  
cours de la Yougoslavie qui est ici abor-  
dé, Tito, les mouvements nationalistes,  
la guerre... Une histoire proche et riche  
de valeurs. Cette femme, qui a eu beau-  
coup de douleurs et difficultés dans sa  
vie, reste fidèle à des valeurs humaines.

#### **Ce film était en lice avec *Taste of Cement* de Ziad Kalthoum, qui a reçu le Prix spécial du jury.**

Également un très beau film, avec  
un travail extraordinaire au niveau  
de l'image, du montage et du son.  
Le réalisateur, syrien, a filmé des  
ouvriers syriens en Libye. Il traite de la  
violence de la guerre, des réfugiés et de  
l'esclavage moderne, via la construction  
d'un énorme immeuble en Libye et la  
destruction de maisons ouvrières en  
Syrie. Ici, les ouvriers sont dépravés,  
vivent dans les sous-sols de l'édifice  
qu'ils bâtissent et n'ont pas le droit d'en  
sortir et d'aller en ville après 19 h.

#### **Depuis 2013, vous présentez une émission télévisée sur *La Trois* autour d'une sélection de documentaires du Festival sous le nom de *Collection Millenium*.**

Notre but commun est de présenter  
des documentaires qui traitent des  
problèmes vitaux du développement





*Thank You For The Rain, Objectif d'Argent 2018 © Diogène*

durable de manière sensible, singulière et créative. Il s'agit souvent de films primés. Dix émissions d'une durée de deux heures environ sont programmées au long de l'année, accompagnées de débats et de discussions en présence de réalisateurs et d'intervenants.

### **En parallèle du Festival, vous poursuivez d'autres activités durant l'année ?**

En effet, notamment avec les écoles, via des ciné-clubs, etc. Le ciné-club Millenium est organisé en collaboration avec les cinémas Aventure et Galeries. Nous avons également produit un coffret des 10 meilleurs films pour les 10 ans du Festival, offert à ceux qui l'ont soutenu et aux jurys. Il sera également distribué dans des bibliothèques, centres culturels et médiathèques. On essaie également de développer des thématiques avec le Parlement européen et des entreprises. Il est important pour nous de parler des grands changements que l'humanité est en train de vivre et d'échanger à ce propos avec le public.

### **Comment cela se traduit-il encore en termes d'éducation permanente ?**

Nous avons eu un petit soutien du ministère de la Coopération au développement et nous développons des projets dans les écoles secondaires. En 2016-2017, nous avons mis sur pied un ciné-club de format documentaire. 25-30 projections ont été organisées dans les murs du Civa pour des jeunes,

et en particulier un groupe de l'Université libre de Bruxelles avec des étudiants de divers horizons : droit, sciences politiques... On essaie de toucher un public plus vaste, et des collaborations sont établies avec divers organismes.

### **Depuis 2010, vous organisez également des web-docs Meetings, axés sur les narrations numériques.**

Ils réunissent des adeptes des nouvelles technologies de la communication et des formes de narration qui en résultent. Face au succès grandissant de ces webdocs Meetings, nous avons décidé de créer un événement indépendant du Festival, l'Hackathon Bruxelles-Babel, entièrement dédié au webdocumentaire et aux nouveaux outils de narration interactive. Une compétition sur les nouvelles écritures Web a désormais lieu fin novembre-début décembre. Le thème de l'édition 2017 était « comment vivre ensemble dans la mégapole moderne ».

### **Concrètement, de quoi s'agit-il ?**

Cet événement consiste en un hack-

athon créatif de deux jours, le mot hackathon désignant un événement où des volontaires se réunissent pour faire de la programmation informatique collaborative. Nous l'envisageons comme un incubateur d'idées qui permet à des jeunes aux profils variés de

se rencontrer. « Babel », car le visage de Bruxelles a beaucoup évolué ces dernières années. C'est la ville qui concentre le plus d'ethnies, de cultures et de religions en Europe. Nous devons faire face à l'évolution rapide des réalités sociales au sein des mégapoles modernes et réfléchir au vivre ensemble au sein d'une société plus

inclusive. En utilisant l'outil du webdoc, les participants étaient invités à présenter leur vision de Bruxelles, à imaginer la ville de demain, et à proposer des pistes pour améliorer la cohabitation et la vie des citoyens. ●



*Zlatina Rouseva, cofondatrice de la maison de production Diogène ©*

### **INFOS :**

[www.festivalmillenium.org](http://www.festivalmillenium.org)

# LA MAISON DU LIVRE DE SAINT-GILLES

## A VINGT ANS

PAR FLAVIE GAUTHIER

journaliste

Toutes les photos : © Maison du Livre

Située dans les mêmes locaux que la bibliothèque de la commune, à quelques mètres du Parvis, la Maison du livre de Saint-Gilles met depuis 20 ans la lecture et les mots à l'honneur. L'ASBL se donne pour mission d'interpeller, d'ouvrir sur le monde et de refléter toutes les cultures de la commune.



Exposition *Salope ! et autres noms d'oiselles*

**P**our fêter sa vingtaine comme il se doit, la Maison du livre organisait son « bal du Grand Soir ». Qui dit « Grand Soir » dit chanson française engagée avec des chants de lutte traditionnels, de Léo Ferré à Claude Semal, Louis Chedid et Jacques Higelin, repris par Alain Lapiower, directeur des Lezarts urbains. Les fidèles à cette institution saint-gilloise se sont déhanchés sur des airs de mambo guérillero, reggae, rock alternatif et rap. La directrice Joëlle Baumerder explique que toute la programmation de l'année s'inscrit dans ce contexte d'anniversaire.

« Pour les 20 ans, on avait envie de faire un focus sur chaque chose qui nous singularise. Donc on a organisé toute une série d'événements. On aurait bien mis un label 20 ans pour chaque activité, mais je pense que le public ne fait pas attention à ça. On a aussi quelques soirées plus festives pour faire la fête, comme le bal du Grand Soir et le banquet littéraire. Lors de ce repas original,

on a proposé au public et à nos lecteurs de nous envoyer des recettes tirées de romans. »

L'ASBL organise, depuis sa naissance en 1998, des activités autour de la littérature et de l'écriture pour tous les amoureux des livres. « Notre mission est de travailler des questions de société à partir du livre, du texte, de la lettre, etc. On décline le sujet avec des expositions, des rencontres, des ateliers, des stages, des petits spectacles, des contes, etc. Régulièrement, on programme des festivals en partenariat avec d'autres associations. Cela représente des centaines d'activités par an. L'objectif est de décrocher les publics au sein d'activités différentes afin de permettre à tous de se rencontrer. On n'a pas de public cible. On tient très fort à ne pas en avoir. »

L'association se trouve dans les mêmes locaux que la bibliothèque de Saint-Gilles, dans le bâtiment art déco historique de la Maison Hoguet. Les ateliers de couture de la famille Hoguet étaient

situés à cet endroit. Au rez-de-chaussée, on trouvait le garage et les entrées. Le premier étage accueillait les appartements de la famille Hoguet. Les deuxième, troisième et quatrième étages rassemblaient les ateliers proprement dits.

La famille Hoguet légua en 1970 son bâtiment à la commune de Saint-Gilles, à condition que celle-ci y organise des activités culturelles. Après la restauration et la rénovation du bâtiment au milieu des années 1990, la commune décide d'en faire un « pôle » littéraire qui pourrait accueillir en plus de la bibliothèque d'autres projets autour du livre. Joëlle Baumerder travaillait pour le service culture de la commune à l'époque. « L'échevin m'a demandé d'écrire un projet pour ce lieu. J'ai créé l'ASBL, qui n'est pas communale, mais elle est subventionnée par la Fédération Wallonie-Bruxelles. La commune nous aide, dans la mesure où nous payons des charges et un loyer dérisoire. Avec la bibliothèque, nous sommes deux entités totalement

distinctes. Il y a des partenariats entre nous, mais nous n'avons pas les mêmes missions ni la même logique. »

## UN FOCUS SUR LES ROBOTS

Dès le départ, un des objectifs de la directrice et de son équipe est de faire de la Maison du livre « un haut-lieu de la littérature, mais aussi, et surtout, un espace vivant, au centre d'un dispositif scolaire et culturel à facettes multiples ». Pour mener à bien cette mission, des ateliers d'écriture, d'alphabétisation, de lecture sont organisés toute l'année. Deux cent quatre-vingts à 300 personnes participent de septembre à juin. « Il y a des stages pour les plus jeunes durant les vacances scolaires, par exemple un atelier manga pour les ados. Certaines personnes nous avaient demandé d'organiser des cours ludiques de français, ou des cours de mise à niveau. »

L'association construit sa programmation grâce aux propositions de ses habitués. « Par exemple, nous avons exposé une fois des tissus bogolan d'après la proposition d'une dame africaine, car ces tissus brodés racontent une histoire. Tout est donc possible si vous déclinez grâce aux histoires un message de coexistence. »

Tous les deux ou trois ans, l'équipe choisit une thématique. « On essaye de faire des partenariats avec des écoles, des musées, des bibliothèques pour faire circuler nos expos. On travaille souvent avec Liège. Les Territoires de la Mémoire (le Centre d'éducation à la résistance et à la citoyenneté, NDLR) ont fait venir deux fois une exposition montée à la Maison du livre. »

Cette année, l'association interroge le futur. Le projet appelé « Mon père, ce robot ? » questionne les liens entre la machine et l'homme. « On parle de l'humanisation des machines et de la machination de l'homme. La littérature est tellement abondante à ce sujet », précise la directrice. Depuis deux ans et demi, l'équipe se documente sur le sujet afin de préparer au mieux cette réflexion sur plusieurs mois. « Cet apprentissage nous donne une vraie



Exposition *Salope ! et autres noms d'oiselles*

pertinence pour pouvoir concevoir des expositions, des conférences, des spectacles afin de ne pas véhiculer les clichés. Cet événement interroge les limites de l'humain. »

Depuis l'Antiquité et la mythologie, les humains ont toujours eu une certaine fascination pour les objets animés. « L'idée est de se demander aujourd'hui ce que la science permet par rapport à ce que la science peut avoir. Est-ce que l'intelligence artificielle existe ? Quel est son but ? Au départ, lorsque les scientifiques ont commencé à parler d'intelligence artificielle, c'était pour évoquer des algorithmes. On préfère dire le mot "intelligence artificielle" pour mieux se faire comprendre de l'opinion publique, mais on parle d'algorithmes. Ils sont programmés pour obéir aux ordres qu'ils ont reçus. »

Les animateurs de la Maison du livre ont assisté à des colloques sur le sujet pour construire une programmation solide.

Les visiteurs pourront découvrir, à partir d'octobre 2018 : une grande exposition avec une ligne du temps interactive depuis la naissance

de l'humanité jusqu'à aujourd'hui ; des installations d'artistes ; un parcours culturel sur les exemples dans la littérature, le cinéma et la mythologie ; des rencontres scientifiques ; des ateliers pour inviter adultes et enfants à débattre, argumenter sur le sujet ; et un spectacle de danse entre une petite fille et un robot.

« Le cycle se terminera en janvier 2019. Durant ces quatre mois, une dizaine de thèmes seront abordés. Notre envie, c'est de proposer à des étudiants de venir assister à tous les événements. Ces jeunes rapporteront tout ce qui les a particulièrement frappés, les mises en garde qu'ils veulent transmettre. C'est important que ce soit cette génération qui s'approprie le futur. »

## UN JEU DE SOCIÉTÉ

Pour ses 20 ans, la Maison du livre prépare un jeu de l'oie personnalisé autour de la création littéraire. « Il s'agira d'un jeu collaboratif. Tout le monde pourra y jouer à partir de 10 ans. Sur chaque case, le joueur devra répondre à une épreuve d'imagination littéraire et de création. » Le jeu sera testé auprès des visiteurs de l'association d'ici la fin de l'année 2018 et sortira début 2019.

## ► L'IMPLICATION CITOYENNE

En 20 ans, la Maison du livre a fait réfléchir son public à la question de l'autre et des différences via la culture. Il y a trois ans, les animateurs ont monté un cycle sur les Roms et les Tsiganes. Ils soutiennent le combat des sans-papiers grâce à des expositions et des concerts. « On essaye de donner la parole à toutes les littératures et les lectures. Nous avons présenté pour la première fois le livre d'Assumani Budagwa, *Noirs-Blancs, Métis : La Belgique et la ségrégation des Métis du Congo belge et Ruanda-Urundi (1908-1960)*. En 20 ans, deux souvenirs sont pour moi mémorables : la rencontre organisée autour de la mort du père dans la littérature ; et les roux dans la littérature avec l'auteure Valérie André. Lors de cette dernière, la salle était blindée. On avait demandé à des témoins roux d'être là, ils avaient raconté leur enfance. C'était inouï le nombre de jeunes filles qui témoignaient de leur souffrance. C'était une blessure identitaire. Ça a fait ressortir beaucoup de choses. »

L'engagement de l'association s'est renforcé au fil du temps, même si, dès le départ, les membres n'ont pas caché leurs idées politiques. « Notre première exposition était autour de mai 68 avec des morceaux de voitures, des pavés... C'était fort. Il y a dix ans, on a expo-



Exposition *Salope ! et autres noms d'oiselles*

sé des affiches de mai 68 sérigraphiées à Paris. Cette année, à l'occasion de l'anniversaire de mai 68, on a accueilli une émission de six heures de Radio Campus en partenariat avec la revue *Politique*. »

Au printemps 2018, l'ASBL recevait une exposition féministe sur les insultes faites aux femmes, *Salope ! Et autres noms d'oiselles*, dont la chercheuse Laurence Rosier est la commissaire. Pour réagir sur le sujet, une quinzaine de femmes de l'association d'éducation permanente Hispano-Belga, de tous les âges et de toutes les origines, ont mené une réflexion d'un an sur les injonctions adressées aux femmes.

L'exposition *Le corset invisible* présente des œuvres personnelles sur ce corset invisible, les pressions faites sur

le corps des femmes dans notre société. Depuis 20 ans, la Maison du livre se mobilise aux côtés de nombreux partenaires pour défendre les droits des minorités et des plus vulnérables, l'égalité des rapports Nord-Sud, les combats féministes et l'accès à tous à des outils de réflexion et d'expression démocratique. Parfois, le doute s'immisce pour ceux qui portent l'action culturelle. « La manière de considérer le monde change et la foi que l'on peut avoir dans certaines luttes aussi, confie la directrice. Aujourd'hui, ce ne sont plus les mêmes combats et ils ne sont plus menés de la même manière. À l'époque, on pensait que ce que l'on faisait était utile et ça l'était. L'océan de notre impuissance est très entendu. C'est pas pour ça qu'il faut arrêter. Il y a 20 ans, on encourageait des sans-papiers dans leurs projets d'écrire un livre ou de se produire en tant qu'artiste. Maintenant, la police vient les arrêter au sein même d'une association culturelle, Globe Aroma. »

Cependant, le dynamisme perdure. « Il y a toujours cette volonté de rester engagé », conclut Joëlle Baumerder. ●

## DEBOUT LES MOTS !

Pour suivre les activités et les actualités, l'ASBL propose un journal d'information trimestriel, disponible en ligne ou par courrier à domicile gratuitement pour tous ceux qui s'inscrivent sur le site de la Maison du livre. Distribuée dans toute la Fédération Wallonie-Bruxelles, cette publication permet de faire rayonner les activités du lieu et de créer un lien avec les amoureux des mots et de littérature partout sur le territoire. On y suit les rencontres, les expositions organisées par la Maison du livre et l'agenda local. La bibliothèque dispose de son propre encart. Pour chaque numéro, l'édito de la directrice Joëlle Baumerder, direct et chaleureux, permet de contextualiser toutes les actions de l'ASBL.

Infos : [www.lamaisondulivre.be](http://www.lamaisondulivre.be)

# LA NATURE FILMÉE

PAR BENOIT van LANGENHOYE

musicologue, administrateur au Festival de Wallonie et à Ars Musica

Toutes les photos : © Bruno Hilgers

Quelque part dans les environs de Marche-en-Famenne, un samedi de juin 2018. C'est le dernier week-end de formation de la 14<sup>e</sup> édition de la Video Nature Academy. Une vingtaine de participants ont passé la matinée à apprendre les ficelles du montage vidéo.

Il y a d'abord la découverte des logiciels de montage et, ensuite, le formateur partage ses meilleurs trucs et astuces pour dynamiser un film. Cet après-midi, ce sera le grand plongeon. Le stagiaire devra rassembler tous les savoirs acquis lors des séances précédentes, écrire son scénario, filmer sur le terrain et, après une bonne nuit de sommeil ou d'angoisse, c'est selon, monter, durant la journée de dimanche, les rushes, transformer une série de plans épars en un tout cohérent, qui raconte un regard, un cri, une thèse sur la nature. Les organisateurs ont aussi prévu quelques moments de convivialité pour détendre les esprits. On parlera échange de matériel, propositions de tournage, page Facebook dédiée à la VNA, tout en partageant quelques vivres et boissons sur le mode de l'auberge espagnole. Quelques-uns ont décidé de revenir pour tester la nouveauté de l'année, deux jours d'exercices d'affût et de prise d'images de la faune sauvage, en présence d'un réalisateur animalier belge, à Vierves-sur-Viroin dans la province de Namur.

Sera-ce là une fin d'aventure ? Non, certains vont peaufiner ce premier jet, d'autres, forts de l'expérience, se lancent dans l'élaboration d'un nouveau film. Et tous espèrent décrocher la reconnaissance de leur travail lors du Festival international Nature Namur, être sélectionnés parmi les 15 finalistes du Concours de la Compétition des films amateurs. Outre la projection



sur grand écran, leur film est édité en DVD et disponible en prêt gratuit dans les PointCulture. Et les plus talentueux voient leur film diffusé dans le *Jardin extraordinaire* sur la RTBF et TV5 Monde. Dans l'espoir d'élargir leur audience, certains tentent, avec succès parfois, les concours des festivals français comme le Festival de l'oiseau et de la nature d'Abbeville en vallée de Somme ou le Festival international du film ornithologique de Ménégoûte (près de Poitiers).

## AMENER DU SANG NEUF

Toutes ces entreprises sont nées en marge du Festival international Nature Namur (FINN). Après un lancement

très réussi, le festival sentait que la dynamique initiale s'essouffait, le panel des réalisateurs ne se renouvelait plus, le public vieillissait et le sang neuf se faisait rare. Son président, Philippe Taminiaux, consulte tous azimuts. Véronique Binet, chargée de l'administration des Centres régionaux d'initiation à l'environnement de Wallonie (CRIE), le met en contact avec un membre du personnel de PointCulture, Bruno Hilgers. Bruno, chargé de la collection thématique « Éducation à la nature et à l'environnement », avait assuré des formations à l'usage de la vidéo destinées aux animateurs du réseau du CRIE. Tout le monde se retrouve dans le bureau de l'inspecteur général de la division de la Nature et des Forêts (DNF), Philippe Blerot, ►

Bruno Hilgers en action



► complice de Philippe Taminiaux depuis la fondation, en 1995, du Festival vidéo nature. Ensemble, ils cherchent à construire une initiative susceptible de faire naître des vocations pour le cinéma animalier belge. Bruno Hilgers propose une formation de cinq jours, ouverte au grand public des naturalistes, où s'apprendront la prise en main de la caméra et des à-côtés techniques, l'image, le cadrage, la prise de son, la construction d'un scénario, le montage et, cerise sur le gâteau, une journée sur le terrain. Le but de la formation est d'arriver à la réalisation d'un court métrage de 5 minutes qui serait présenté au Festival de Namur. Les films

proposés par les réalisateurs passés par l'académie (ou pas) sont visionnés par un jury de présélection qui en choisit 15 pour la projection publique. Cette formation répondait manifestement à un besoin, ce sont en effet plus de 50 personnes qui se présentent pour occuper les 20 places disponibles de la première session.

Il a donc fallu choisir les candidats. Au départ, les profils étaient variés. On trouvait aussi bien des naturalistes que des membres de clubs vidéo qui voulaient apprendre à filmer la nature. Mais ces derniers ont fini par être écartés de la sélection, les produits finis ne correspondaient pas à l'esprit du festival. En revanche, les naturalistes qui avaient un coup de cœur pour une clairière, une mare ou un étang donnaient généralement des résultats plus séduisants. Avoir une expérience de tournage ou de montage était un plus, mais pas nécessairement indispensable.

### VIVALDI EN CACHE-MISÈRE

Filmer c'est, pour les amateurs, apprendre quatre métiers différents. Qu'il y ait des faiblesses techniques, c'est normal, mais pas rédhibitoire, la formation s'efforce d'en limiter les conséquences. Les deux grandes faiblesses des cinéastes amateurs se situent au niveau du son et du scénario. La plupart de ces passionnés de nature partent avec une caméra, filment en pagaille à gauche et à droite, reviennent avec parfois des images incroyables. Puis ils rentrent chez eux et essaient de construire un scénario cohérent avec un matériau très disparate. Le résultat, c'est souvent une succession d'images qui, dans le meilleur des cas, suit une journée, une saison ou une année. Et le tout est unifié avec les

*Quatre Saisons* de Vivaldi, sans avoir un vrai scénario, sans avoir une histoire à raconter.

Le profil le plus rencontré est celui des photographes animaliers qui, à un moment, se sentent frustrés par la photo qui doit, malgré tout, raconter en une seule image, avec éventuellement un peu de texte, le message à faire passer. Tandis qu'avec un film, il est plus facile de délivrer un discours fort. Le premier matériel utilisé était déjà des caméras numériques, mais avec des cassettes mini DV dont le principal défaut de l'époque était l'acquisition de l'image sur un ordinateur, qui durait aussi longtemps que la durée de l'enregistrement. Cela apprenait la patience. Les premières générations de participants ont amené des nouvelles têtes, parfois très jeunes (15-16 ans), qui ont renouvelé le public du film amateur sur la nature du FINN. Certains films réalisés lors des formations ont été sélectionnés et d'autres primés. Bien que ce ne soit pas le but recherché, certains ont poussé un pas plus loin en devenant des professionnels. Une des personnes qui travaillent dans l'équipe de Tanguy Dumortier pour le *Jardin extraordinaire* est passée par la formation avant d'entrer à la RTBF.

### QUI SONT LES FORMATEURS ?

Au départ, Bruno Hilgers construit la formation avec l'aide de Média Animation, de l'Action Médias Jeunes (ACMJ) et de réalisateurs professionnels. Le premier à jouer un rôle important est Peter Angers, un des rares réalisateurs animaliers belges qui a travaillé à la RTBF une bonne partie de sa carrière comme responsable de la cellule nature. Peter a été important pour la construction d'une formation de qualité et pour établir les contacts. Dans les formations qu'il animait, Peter travaillait sur des exemples concrets, par exemple en comparant des débuts de films en démontant les techniques de montage et de scénario. À l'opposé, Éric Heymans, un naturaliste de terrain, préfère amener les

### VIDEO NATURE ACADEMY JUNIOR



La VNA a, durant l'été, son pendant destiné aux jeunes de 12 à 15 ans, regroupé sur cinq jours. Comme pour les adultes, les participants sont initiés à l'observation et l'immersion dans la nature et à la réalisation d'un court métrage, depuis l'observation sur le terrain en passant par la rédaction d'un scénario, le tournage et le montage. La matinée est consacrée aux découvertes des techniques à l'aide d'exemples illustrés, et l'après-midi à la pratique. Ce stage se déroule alternativement sur deux sites : le CRIE de Villers-la-Ville et le PointCulture de Louvain-la-Neuve.

**Infos :** <https://www.pointculture.be/agenda/evenement/stage-dete-video-nature-academy-junior/>

participants dans les bois et les champs et expliquer ce qu'il faut prévoir si l'on veut filmer un sanglier, un chevreuil ou des oiseaux : à quelle saison il faut faire ses prises de vue, comment s'installer sur le terrain, vérifier le sens du vent, quel type de plan prendre, comment rendre le plan plus intéressant, faire de l'affût ou pas. Pour le son, Bruno Hilgers a fait appel à Pierre Chemin, qui est musicien, réalisateur, mais aussi le créateur du *Cordon musical* ou du *Cordon Nord-Sud*, destinés au jeune public. Il explique les différents types de micros, comment cela fonctionne, montre des exemples, attire l'attention sur les éléments qui crédibilisent la démarche du cinéaste, comment bien coller l'image au rythme de la musique, avoir des moments de respiration, éviter des musiques trop bateau comme Vivaldi et Vangelis.

Pour Bruno Hilgers, l'important est d'avoir des personnes qui ont l'habitude de faire des formations. Évidemment, les questions de matériel viennent assez vite : dans quelle gamme faut-il acheter : amateur, semi-pro ou pro. La question n'est pas innocente, les prix peuvent grandement varier. Le cinéma animalier est très particulier parce qu'il n'y a pas le choix des acteurs, de leur mouvement, de la lumière. Ce qui oblige à trouver du matériel qui puisse agir en fonction des circonstances, plus pratiquement, avoir une série de fonctions manuelles pour pouvoir opérer sur les paramètres du moment, avoir un zoom important pour permettre la prise de vue loin du sujet, avoir une prise casque pour suivre le son. On le sait, de nombreux smartphones permettent de contrôler la prise d'images à distance. Ont-ils leur utilité pour le cinéma animalier ? Là, la réponse de Bruno Hilgers fuse : « Si l'on veut faire des beaux cadrages et de belles images, il faut être derrière la caméra. »

La Video Nature Academy a fait émerger de nouveaux talents dans le cinéma animalier. À présent, Bruno Hilgers pousse ses feux vers d'autres publics. Du côté des écoles de cinéma, il a transmis les informations sur le concours avec pour résultat que quelques étu-



dants ont proposé des films. Il a fait aussi de la prospection chez les guides nature. Actuellement, il se tourne vers les unités d'écologie des universités pour monter une formation spécifique afin que les étudiants puissent utiliser de manière utile la vidéo dans le cadre de leur thèse ou de leur doctorat. En

France, le Festival de Menigoute a lancé, en collaboration avec l'université de Poitiers, l'IFFCAM, un institut dédié aux formations au cinéma animalier. Dans un marché aussi étroit que la Belgique francophone, une telle initiative n'est malheureusement pas envisageable. ●

#### POUR EN SAVOIR PLUS :

##### Video Nature Academy

- › Sur PointCulture : <https://www.pointculture.be/education/formation/video-nature-academy/>
  - › Sur Facebook : <https://www.facebook.com/videonatureacademy/>
  - › Sur le site du Festival international Nature Namur : <http://www.festivalnaturenamur.be/video-nature-academy>
  - › Sur Vimeo, une présentation de la formation : <https://vimeo.com/255870364>
- Inscription pour la session 2019, à partir de fin octobre 2018 sur le site de PointCulture.

La formation devrait être agencée comme suit : Jour 1 : Introduction générale – techniques de prise de son – bruitage/sonorisation d'un film ; Jours 2 & 3 : Composition de l'image – prise en main de la caméra – scénario ; Jour 4 : Journée trucs et astuces de terrain ; Jours 5 & 6 : Montage et mise en pratique des apprentissages ; Jours 7 & 8 (en option) : Exercices d'affût et de prise d'images de la faune sauvage sur le terrain.

##### Festival international Nature Namur :

<http://www.festivalnaturenamur.be/>

##### Festival de l'oiseau et de la nature :

<https://www.festival-oiseau-nature.com/>

##### FIFO - Festival ornithologique de Ménigoute :

<https://www.menigoute-festival.org/accueil.html>

##### Le réseau des CRIE de Wallonie :

<http://www.crie.be/>

##### RTBF - Le Jardin extraordinaire :

[https://www.rtbf.be/tv/emission/detail\\_le-jardin-extraordinaire?emissionId=30](https://www.rtbf.be/tv/emission/detail_le-jardin-extraordinaire?emissionId=30)

##### IFFCAM - Institut francophone de formation au cinéma animalier :

<http://www.iffcam.net/>

# UNE FÊTE MUSICALE

PAR **BENOIT van LANGENHOVE**

musicologue, administrateur au Festival de Wallonie et à Ars Musica

## Gruff Rhys

*Babelsberg.* -

Rough Trade Records Ltd, (P)

& © 2018.

Dans les années 1970, quelques audacieux s'offrirent un orchestre symphonique pour accompagner leur rêve grandiose de musique. Neil Young, dans son mythique *Harvest*, partagea deux songs avec le London Symphony Orchestra ; le Mahavishnu Orchestra de John McLaughlin poussa les échanges plus avant avec rien moins que Michael Tilson Thomas et toujours le LSO. On croyait le genre éteint, mais voici que l'excentrique chanteur brit-pop, Gruff Rhys, grand amateur des arrangements de Jean-Claude Vannier, Lee Hazlewood et Bobbie Gentry, sort un nouvel album avec le BBC National Orchestra of Wales. Mariage de déraison ou nouveau joyau de la couronne ? À chacun de juger.

## Interprètes divers

*Comptines pour chanter l'Afrique.* -

Didier Jeunesse, © 2018.

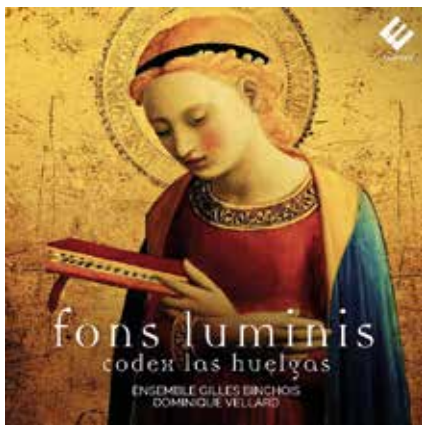
Un livre-disque qui peut être entendu par les plus petits pour les plonger dès trois mois dans un univers musical interculturel au travers de sons, de rythmes et d'ambiances africains. Le voyage se déroule en dix étapes du Mali au Rwanda, avec une variété de répertoires (comptines traditionnelles, danses, chansons d'auteurs – Lulendo et Gibus – et musique du monde) et de registres, de la douce berceuse, telle *Tika, tika makelele*, à des titres plus rythmés comme *Ya ya o*, ou plus mélancoliques, comme *Mama na lingi yo*. On y retrouve même une chanson, *Olélé Maliba Makasi*, citée dans *Tintin au Congo*, et qui était chantée naguère parmi les mouvements de jeunesse.





**Fons luminis – Codex Las Huelgas.** - Ensemble Gilles Binchois, Dominique Vellard (direction). - Evidence Classics, (P) 2017 & © 2018.

Le monastère cistercien féminin de las Huelgas Reales fut fondé à la fin du XII<sup>e</sup> siècle près de la ville espagnole de Burgos par Alphonse VIII de Castille et son épouse, Aliénor Plantagenêt (fille d'Aliénor d'Aquitaine). Doté d'un riche patrimoine et habité dès sa fondation par des moniales d'origine aristocratique, ce monastère est devenu très tôt le plus important des monastères féminins du royaume. Ainsi l'abbesse de las Huelgas était sous l'autorité directe du Pape. La bibliothèque du monastère abrite toujours un manuscrit datant des années 1340 et nommé *Codex Las Huelgas*. Il réunit un grand nombre de chants provenant du répertoire célèbre dans l'Europe et composé par les musiciens de l'École de Notre-Dame de Paris (datant de la fin du XII<sup>e</sup> et de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle). On y trouve aussi des pièces connues uniquement en Espagne et d'autres dont le manuscrit est la source unique. Cette étonnante diversité d'origines, mais qui paraît presque unifiée à l'oreille du profane du XXI<sup>e</sup> siècle, illustre la force de la tradition et de l'invention musicales à travers l'Europe chrétienne, magnifiquement exaltée par l'ensemble Gilles Binchois.



**Richard Wagner (1813-1883)**  
*Tristan und Isolde.* - Wolfgang Windgassen (Tristan), Josef Greindl (König Marke), Birgit Nilsson (Isolde), Erik Saedén (Kurwenal), Fritz Uhl (Melot), Grace Hoffmann (Brangäne), chœurs et orchestre du Bayreuther Festspiele, Wolfgang Sawallisch (direction). - Orfeo C 951 183 D, (P) 1959 & © 2018.

Le schéma traditionnel de l'opéra se bâtit sur l'opposition ami-ennemi, à laquelle se conforme la partition. Dans *Tristan* de Wagner, rien de pareil : il y a certes une action, mais essentiellement intérieure, souterraine, confuse. Le transfert de l'action dans le subconscient des personnages rend difficile l'emploi des conventions. Le compositeur utilise le langage chromatique pour signifier le monde de l'intuitif, de l'irréel, et le langage diatonique pour le monde du réel, du rationnel. Par ce jeu de relations, Wagner crée un monde sonore où le spectateur a véritablement l'impression de « voir », à travers ce qu'il entend, l'état d'âme de chaque personnage. Une qualité vocale « to die for » annonce tout simplement l'éditeur de cette nouvelle édition enregistrée à Bayreuth durant l'été 1959. Produit à l'occasion du centenaire de la naissance de Birgit Nilsson, ce disque rappelle qu'il y a peu d'artistes qui ont dominé, comme elle, une série de rôles de soprano dramatique dans les opéras de Richard Wagner en général et le rôle d'Isolde en particulier. Le metteur en scène Wieland Wagner disait que si Martha Mödl était l'Isolde tragique, Birgit Nilsson était l'Isolde amoureuse.



**Benoît Mernier (1964- )**  
*Dickinson songs – Concerto pour orgue.* - La Choraline (chef de chœur Benoît Giaux), orchestre symphonique de la Monnaie, Alain Altinoglu (direction), Olivier Latry (orgue), Belgian National Orchestra, Hugh Wolff (direction). - Cyprès 4649, (P) & © 2018.

Ce disque compact a tout d'un ovni : il réunit trois institutions culturelles fédérales belges à l'occasion de l'inauguration de l'orgue de Bozar. De la Monnaie nous vient la création mondiale des *Dickinson songs* commandés à Benoît Mernier spécifiquement pour la Choraline, le chœur de jeunes de l'Opéra fédéral. Voulant se mettre en résonance avec l'univers des jeunes filles du chœur, Mernier choisit les vers brefs, lapidaires et exaltés ou même hallucinés de la poétesse américaine Emily Dickinson. Choisis au hasard des lectures, le compositeur y glisse, avec *I've heard an organ talk sometimes*, une allusion à la solennité du moment. Et un coup de chapeau pour le travail d'Alain Altinoglu pour exalter l'admirable accompagnement orchestral. La cohabitation de l'orgue avec l'orchestre symphonique est loin d'une sinécure. Poulenc a résolu le problème en confrontant l'orgue avec un orchestre réduit aux cordes et aux timbales. Mernier choisit de le transformer en personnage de théâtre qui entre et sort, sans jamais quitter réellement la scène. Mouvant, espiègle et ludique, il est animé par Olivier Latry, le titulaire de l'orgue de Notre-Dame de Paris. ●



## 20 ANS DU FESTIVAL « REGARDS SUR LE TRAVAIL »

PAR PHILIPPE DELVOSALLE  
rédacteur à PointCulture

Début octobre se déroulera à Bruxelles la vingtième édition du Festival « Regards sur le travail ». Depuis 1999, cette manifestation propose un corpus imposant et précieux de plusieurs centaines de documentaires (mais aussi de moments de parole, de rencontres littéraires, d'écoutes radiophoniques, etc.) pour aborder le travail des ouvriers, des paysans, des viticulteurs, des femmes de ménage, du personnel soignant des hôpitaux..., et de dizaines d'autres métiers et catégories de travailleurs. Sans oublier le vécu, les rêves et les difficultés des personnes sans emploi. Nous avons posé quelques questions à Pauline David du P'tit Ciné (association bruxelloise de diffusion du documentaire), cheville ouvrière du festival.

**Quelle est la place de « Regards sur le travail » dans le projet global du P'tit Ciné, par rapport au reste de sa programmation ?**

**Pauline David :** Le P'tit Ciné – Regards sur les docs est une association de programmation et d'éducation au cinéma documentaire. Pour mener à bien cette mission, nous travaillons autour de trois axes. L'organisation de séances de films du réel tout au long de l'année dans des salles de cinéma partenaires, accompagnés de rencontres avec leurs auteurs. L'organisation de *master classes* et de formations professionnelles, à destination des enseignants, des bibliothécaires et des animateurs des centres culturels (en lien avec le Service de l'Action territoriale de la FWB), sur la médiation et la valorisation des films documentaires auprès de leurs publics. Et l'organisation du Festival « Regards sur le travail » : des

films et des rencontres autour de la question du travail et de ses représentations dans le cinéma documentaire.

La demande d'échanges autour de ce sujet est importante. Avec le Festival « Regards sur le travail », nous travaillons à y répondre le mieux possible, en mettant notamment l'accent sur la convivialité : faire venir les auteurs des films programmés, accueillir des intervenants complémentaires, faciliter la circulation de la parole entre ceux qui font et ceux qui voient les films. Je suis aussi attentive à montrer des films qui ne sont pas uniquement des objets de débat, mais aussi des œuvres qui ouvrent les imaginaires des spectateurs.

**J'ai l'impression que le cinéma documentaire sur le travail a un peu été obligé d'évoluer en même temps que son sujet, passant de l'enregistrement de gestes manuels à celui de paroles,**

**liées aux formes de travail moins visibles, moins photogéniques et filmables, du secteur tertiaire...**

Il y a deux éléments. Il y a d'abord l'évolution de notre rapport au travail puis il y a l'évolution de sa représentation.

Il suffit de revoir *La Sortie des usines Lumière* (1895) pour se rappeler que les ouvriers ont été parmi les premières « figures » de cinéma. Et leur représentation filmique a été en évolution constante au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Le geste manuel ouvrier, fascinant de technique, a ainsi parfois été célébré pour sa beauté, comme dans *Les Dieux du feu* (Henri Storck, 1931), ou a parfois été perçu comme une chorégraphie de l'aliénation des corps au travail (tel le rythme infernal de la chaîne imposé à Charlot dans *Les Temps modernes*, 1936). L'historien Michel Cadé donne d'ailleurs un passionnant aperçu des multiples représentations des ouvriers au cinéma dans son livre *L'Écran bleu*, paru en 2000. On peut encore citer l'ouvrage dirigé par Anne Roekens et Axel Tixhon, *Cinéma et crise(s) économique(s). Esquisse d'une cinématographie wallonne* (2011), qui revient sur la mise en images de la région belge francophone en prise avec les bouleversements sociaux liés à l'emploi et la perte du bassin d'emploi. Plus récemment, Tanguy Perron s'attache à montrer, dans *L'Écran rouge. Syndicalisme et cinéma de Gabin à Belmondo* (2018), comment de nombreux cinéastes militants ont choisi d'accompagner les grandes luttes collectives. C'est l'enthousiasme populaire du printemps 1936, capté par Jean Renoir dans *La Vie est à nous*. C'est encore Frans Buyens qui documente les grèves de l'hiver 1960 dans *Combattre pour nos droits*, ou encore les groupes Medvedkine dont la création accompagne l'énergie de mai 1968. Et bien d'autres !

À une représentation d'un monde ouvrier uni par des valeurs communes et un même engagement à défendre ses métiers, les réalisateurs d'aujourd'hui substituent un cinéma davantage à l'écoute de l'expérience intime des femmes et des hommes face à leur travail. Et le constat est amer : pénibilité physique et souffrance psychologique.

# TRAVAIL15

Le P'tit Ciné présente Regards sur le Travail/15 du 15 au 26 mars 2013

Belgique - Belgique  
1110 Bruxelles  
Monsieur 1100  
RC 4122

# TRAVAIL16

Le P'tit Ciné présente Regards sur le Travail mars et avril 2014

Espace Delvaux 13 au 15 mars

Table ronde : le travail ménager	Jeudi 13	16:00
Remise du prix Regards sur le Travail	Jeudi 13	19:30
Karaoke Domestique	Jeudi 13	19:30
On a grévé	Vendredi 14	20:00
Atelier : Faut-il réinventer le travail ?	Samedi 15	10:30
Pôle Emploi, ne quittez pas	Samedi 15	20:00

Flagey

Courts-métrages belges	Vendredi 21 mars	19:30
Walking on the wild side / Dame, poussières		
Mon diplôme c'est mon corps / La signature		

# SUR LE TRAVAIL 9

Neuvièmes rencontres : films, livres, radio, expo photo et débats pour mieux comprendre l'évolution du monde du travail.

Espace Delvaux / Cinéma Arsenberg / Musée du Cinéma  
Passa Porta / La Soupape

du mardi 6 mars au mardi 27 mars 2017 à Bruxelles

# LE P'TIT CINÉ PRÉSENTE REGARDS SUR LE TRAVAIL 17

MARS, AVRIL ET MAI 2015

Les pathologies liées à la pratique professionnelle sont en nette augmentation, comme le montre le film de Jérôme le Maire *Burning Out* (2017), tourné dans un hôpital au bord de la crise de nerfs, ou le film de Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil, *Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés* (2005), témoin de la douleur exprimée par des travailleurs brisés.

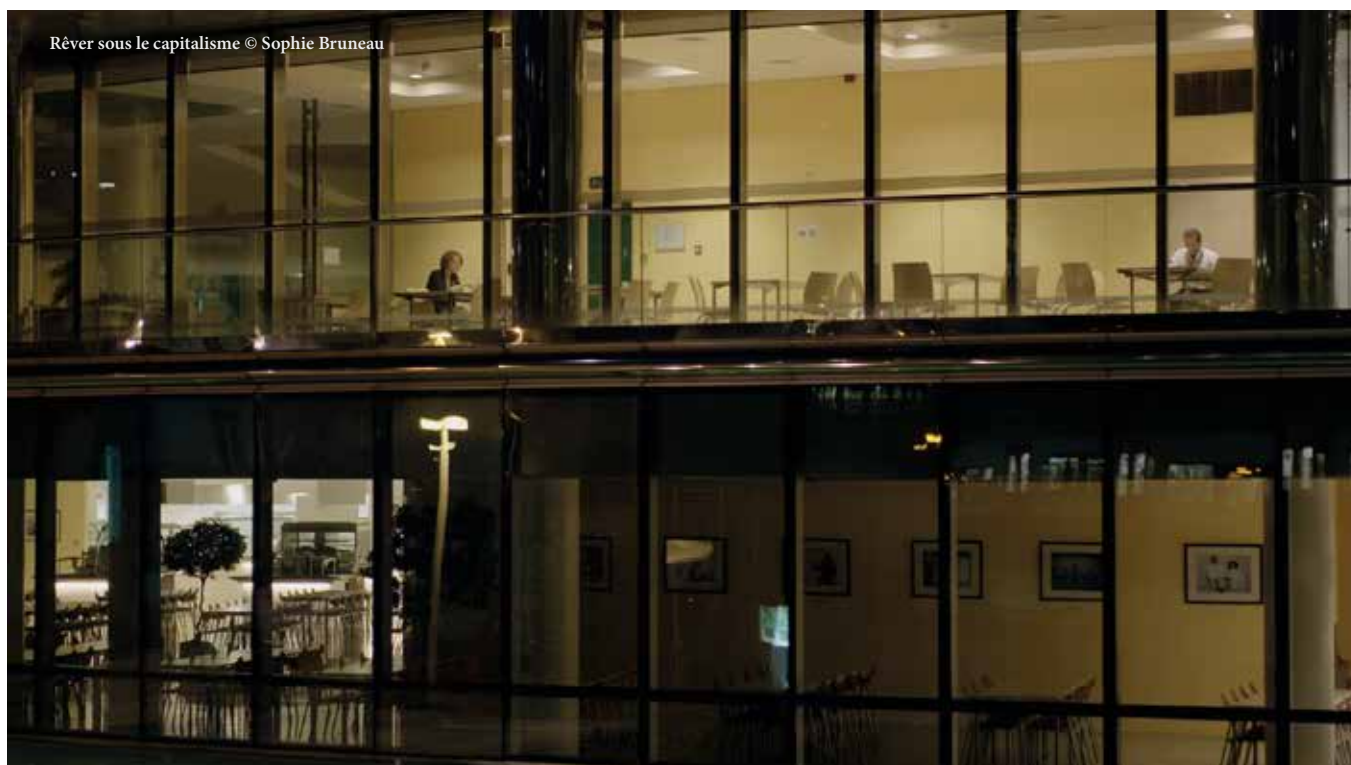
**Le festival s'est aussi ouvert à d'autres formes que le cinéma documentaire : les écoutes radio, la BD, les expositions de photo, le théâtre, des visites (du musée du Capitalisme ou des abattoirs), etc.**

Le Festival « Regards sur le travail » est un espace de rencontres entre cinéastes,

professionnels de l'image, chercheurs, citoyens et acteurs du monde du travail. Mais pas seulement : il propose un ensemble de manifestations culturelles qui dépassent les seules projections de films et activités d'éducation à l'image. Ce peut être une exposition photo, une rencontre littéraire, une pièce de théâtre ou encore une écoute radiophonique, etc. Bref, toute forme artistique visant à sensibiliser un public large à la question des représentations véhiculées par les images et aux questions citoyennes.

Cette évolution était évidente. La question du travail est à l'avant-plan des débats publics, largement relayés par les médias. C'est une réalité qui nous habite, qu'on en ait un, qu'on n'en ait pas, qu'on

l'ait choisi ou qu'il nous ait été imposé. Le festival tire sa richesse de réflexions artistiques complémentaires. Inviter les anciens ouvriers de Royal Boch à présenter leur pièce de théâtre, *La dernière défiance*, c'est leur donner l'occasion de raconter leur version de l'Histoire, c'est faire vivre les spectateurs au rythme de leurs journées de travail et dans l'obligation qui fut la leur, à la fermeture du site, de « combattre pour leurs droits », et c'est aussi parler de l'avenir de l'emploi à La Louvière.



Rêver sous le capitalisme © Sophie Bruneau

- Ouvrir le Festival « Regards sur le travail » à des formes artistiques autres que le film documentaire, c'est aussi stimuler la réflexion sur ce qu'est la représentation du réel. Quand j'invite Étienne Davodeau, figure de la BD documentaire et sociale en France, autour de son ouvrage *Les Ignorants* (2011), c'est certes pour parler du métier de vigneron, au cœur du livre, mais aussi pour aborder des questions plus larges sur les écritures possibles pour retranscrire et interroger le monde d'aujourd'hui.

### Pouvez-vous nous parler un peu de l'édition 2018 ?

Elle aura lieu du 3 au 7 octobre à Bruxelles. Nous sommes en train de la préparer, aussi les films ne sont pas encore tous choisis. Mais dans les grandes lignes, je peux déjà vous en donner un petit avant-goût. Nous aborderons des thématiques aussi diverses, mais tout autant actuelles que la place des femmes dans le monde du travail, les questions d'émigration en lien avec l'emploi, les circuits courts comme lendemains possibles de la filière alimentaire industrielle. Nous allons parler de stratégie

économique et d'alternative récupérée, en collaboration avec les chercheurs du GRESEA (le Groupe de recherche pour une stratégie économique alternative) et faire le lien avec l'initiative de PointCulture qui invite la sociologue du travail Isabelle Ferreras pour parler de gouvernance des entreprises. Nous recevrons aussi pour une *master class* la réalisatrice Sophie Bruneau, dont le dernier film, *Rêver sous le capitalisme* (2018), donne la parole à des personnes racontant leurs rêves, souvent cauchemars, en lien avec le travail. Et des bons films, en séance de courts métrages ou en longs métrages, une exposition sous forme de carte blanche au Festival d'art engagé et de libre expression Résonances, une séance de *pitching* de projets documentaires sur la question du travail, etc. Enfin, nous ouvrons le festival au merveilleux, avec le film *Peau d'âme* (2017), de Pierre Oscar Levy, qui suit une bande d'archéologues amusés (allumés ?) et leur chantier de fouille sur les vestiges du film *Peau d'âne* (1970), de Jacques Demy. Un film, qui en toile de fond, aborde la question essentielle du festival : c'est quoi le travail ?

### Il y a une bourse d'aide à l'écriture, aussi ?

Oui, le prix Regards sur le travail, remis pour la seconde fois cette année, est une bourse d'aide à l'écriture pour un film documentaire traitant d'une question liée à l'emploi. Il a pour objectif d'encourager les cinéastes belges à s'emparer de cette thématique sociale contemporaine majeure et d'offrir au (futur) spectateur des espaces de réflexion sur un secteur d'activités complexe et en mutation. La première bourse avait été remise au film de Charlotte Grégoire et Anne Schiltz, *Bureau de chômage* (2015), tourné dans les locaux de l'ONEM. ●

#### INFOS :

[www.leptitcine.be](http://www.leptitcine.be)  
et [www.regardssurletravail.be](http://www.regardssurletravail.be)

## SOMMES-NOUS DES ANIMAUX COMME LES AUTRES ?

PAR MICHEL BOUGARD  
historien des sciences

**S**i vous fréquentez régulièrement les librairies, vous avez sans doute été frappés par une véritable inflation d'ouvrages sur les animaux, et plus particulièrement de livres qui entendent nous expliquer qu'il existe bel et bien une intelligence animale, et que celle-ci légitime la reconnaissance de droits identiques pour tous les êtres vivants, qu'ils soient humains ou non.

C'est ainsi que Louis Schweitzer (celui-là même qui fit fermer l'usine Renault de Vilvorde), président de la fondation Droit animal, éthique et sciences, et Aurélien Barrau, philosophe, astrophysicien et militant pour le respect des animaux, ont entamé un dialogue sur la question des droits à accorder aux animaux. Pour eux, il y a cinq libertés fondamentales pour l'animal : ne pas souffrir de la faim ou de la soif ; ne pas souffrir d'inconfort ; ne pas souffrir de douleurs, de blessures ou de maladies ; pouvoir exprimer les comportements naturels propres à l'espèce ; ne pas éprouver de peur ou de détresse. Leur essai est aussi une attaque contre l'alimentation carnée, avec la contestation de l'argument selon lequel la nécessité de nourrir la planète exige l'élevage et la

consommation d'animaux. Les auteurs constatent que la défense des animaux en tant qu'individus n'entre que rarement dans les politiques écologistes, celles-ci proposant plutôt la préservation de la biodiversité comme réponse à la crise environnementale globale.

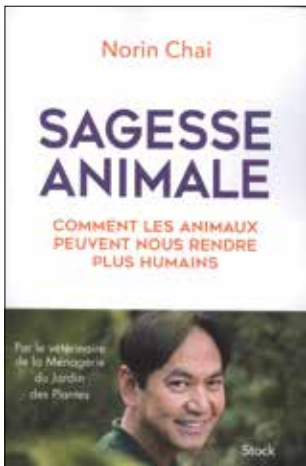
Le vétérinaire Yvan Beck (qui préside l'association Planète Vie) milite pour la reconnaissance juridique du monde vivant. Au printemps 2018, Y. Beck a envoyé une lettre ouverte à chaque député belge, expliquant que le système de production de notre économie fait perdre aux animaux tout statut d'être vivant. Il a choisi d'illustrer son propos avec l'exemple des delphinariums, où les cétacés sont juridiquement considérés comme du mobilier. Dans la préface de cet ouvrage, le moine bouddhiste Matthieu Ricard reprend un extrait de la *Déclaration de Cambridge sur la conscience* (2012), dans laquelle on peut lire : « Des données convergentes indiquent que les animaux non humains possèdent les substrats neuroanatomiques, neurochimiques et neurophysiologiques des états conscients, ainsi que la capacité de se livrer à des comportements intentionnels. » Pour les militants

de Planète Vie, sans devoir être considérés comme des êtres humains, les animaux sont néanmoins des êtres sensibles doués d'une conscience et d'une forme d'intelligence. C'est pour cela qu'ils devraient bénéficier d'un régime juridique approprié.

### LA VIE SECRÈTE DES ANIMAUX

Voici une sélection d'ouvrages récents qui tentent de justifier ces conscience et intelligence animales. À tout seigneur, tout honneur : on commencera donc par le livre du célèbre ingénieur forestier et écrivain allemand Peter Wohlleben. Après avoir évoqué la vie secrète des arbres dans un récent best-seller, voilà qu'il nous propose de découvrir le monde caché des sentiments (amour, deuil, compassion) chez les animaux. Le fil conducteur est celui qu'on retrouve dans les ouvrages traitant de l'intelligence animale : l'homme est un animal comme un autre. Devançant les critiques, l'auteur se défend de tout anthropomorphisme et est convaincu que toutes les espèces vivantes ont, à des degrés divers, des émotions et des processus mentaux comparables aux nôtres.





► Pour P. Wohlleben, les résistances à admettre ce dernier point naissent de notre crainte de perdre notre position privilégiée dans la nature. Pour lui, notre refus est peut-être aussi lié au fait qu'exploiter les animaux deviendrait alors beaucoup plus compliqué. Précisons quand même qu'après avoir évoqué diverses anecdotes (les coqs « menteurs », les biches qui connaissent le « deuil », un hérisson tourmenté par ses « cauchemars »), P. Wohlleben reconnaît que toutes ces émotions ne rentrent pas forcément dans le cadre rigoureux d'une démarche scientifique stricte.



### MÊMES ÉMOTIONS QUE LES HUMAINS

Mais, finalement, que se passe-t-il vraiment dans le cerveau des animaux ? Pour Carl Safina, écologiste et auteur de plusieurs ouvrages sur la préservation de l'environnement et la condition animale, la réponse ne fait aucun doute : joie, chagrin, jalousie, colère, amour sont autant d'émotions qu'êtres humains et animaux partagent. Dans son livre, l'auteur évoque son voyage au Kenya pour y observer les troupes d'éléphants, sa visite du parc américain de Yellowstone pour rencontrer des loups en liberté et, enfin, un rendez-vous avec les orques de la côte Pacifique. C. Safina souhaite que nous prenions conscience que toute vie ne fait qu'un, que nous vivons dans un monde où les humains ne devraient pas être la mesure de toute chose puisque nous ne sommes qu'une race par-

mi d'autres races. Ici aussi, cette enquête sur les émotions et les sentiments des animaux évite difficilement l'anthropomorphisme, ni les hypothèses pour le moins audacieuses, comme en témoigne cet extrait : « Peut-être les [autres] animaux n'ont-ils pas besoin de manipuler la logique parce que leurs actions sont logiques. Ils n'ont pas besoin d'outils parce qu'ils sont autonomes dans le cadre de leurs compétences particulières. » Et notre auteur de faire ce constat qui alimentera bien des débats : le propre de l'homme serait son aptitude à engendrer des idées loufoques !

Le vétérinaire en chef de la ménagerie du Jardin des Plantes à Paris, Norin Chai, est aussi un moine bouddhiste. Sa longue expérience lui a permis de constater que les animaux avaient une vie émotionnelle variée, riche et complexe. N. Chai pense même qu'ils peuvent nous apprendre la tolérance, les animaux adoptant spontanément les comportements nécessaires au maintien du bon équilibre du groupe auquel ils appartiennent. Autre caractéristique morale : les animaux n'aiment pas la violence, le comportement agressif qu'on note, par exemple, au moment du rut, vise rarement la mort de l'adversaire. N. Chai nous explique que les animaux sont aussi capables d'altruisme et d'empathie. On en a des exemples chez les primates, mais aussi chez les dauphins, les rats et les éléphants. Ces derniers réconfortent des congénères et adoptent des orphelins, ils forment des alliances et collaborent entre eux. Le vété-

rinaire parisien aborde aussi ce qu'il appelle la « métaphysique des animaux ». Selon lui, l'animal pourrait avoir une « conscience de soi ». Plusieurs expériences vécues au Jardin des Plantes semblent aller dans ce sens. Dans sa conclusion, N. Chai souhaite qu'en retrouvant notre animalité, nous trouvions enfin notre humanité. Pour y parvenir, nous devons nous réconcilier avec nos émotions pour arriver au respect d'autrui et à une plus grande tolérance. Mieux vivre l'instant présent (les animaux ont-ils conscience du temps qui passe ?) et « retrouver les chemins oubliés de notre intelligence intuitive ».

### ANIMAUX HOMOS

Le livre récent de la journaliste scientifique et éthologue Fleur Daugey va donner du grain à moudre à ceux qui défendent l'idée que rien ne différencie vraiment les hommes des animaux. En effet, l'auteure explique que l'ensemble des recherches disponibles confirme clairement et sans ambiguïté que loin d'être « contre » la nature, l'homosexualité est « dans » la nature. La question est sensible puisque, dans un nombre important de pays, l'homosexualité est condamnée, et même parfois punie de mort parce que jugée « contre nature ». Au travers de nombreux exemples, F. Daugey explique qu'il existe aussi des animaux transgenres et transsexuels, prouvant ainsi que les frontières biologiques du sexe sont résolument floues dans la nature. Autre exemple : chez



les batraciens et les cétacés, il semble là aussi prouvé que l'homosexualité participe à la création et au maintien d'alliances. Les cétacés connaissent d'ailleurs des relations homosexuelles fréquentes et on trouve chez les dauphins de nombreux couples homosexuels stables. F. Daugey montre ainsi clairement que la sexualité animale n'est pas seulement tournée vers la reproduction.

### PAROLES D'ANIMAUX

C'est avec beaucoup d'humour et de légèreté qu'Alain Bougrain-Dubourg nous tient une leçon identique. Ce grand défenseur de la cause animale propose un nouveau livre aussi intelligent qu'original. L'idée : donner la parole (plutôt la « plume ») aux animaux. Et voilà le cochon qui nous explique son périple jusqu'à notre assiette ; la tortue luth qui, avant d'agoniser d'une occlusion intestinale, s'adresse à ceux qui balancent leurs sacs en plastique dans les océans ; la lettre d'un requin aux coupeurs d'aileron et celle du taureau aux toréros. Bien sûr, ce plaidoyer hors-norme n'échappe pas à une bonne dose d'anthropomorphisme. Mais A. Bougrain-Dubourg a fait ce choix sans prétendre que la souffrance animale est comparable à celle de l'homme. Il souhaite seulement que cette souffrance soit reconnue et combattue. Avec cette conclusion : « La planète deviendra trop petite si l'homme ne la partage pas éthiquement avec le reste du vivant. »

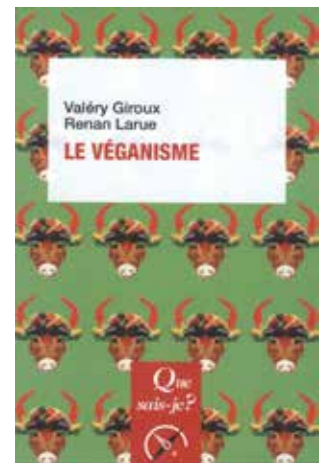
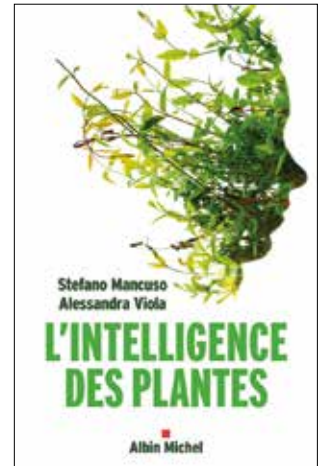
### INTELLIGENCE DES PLANTES

Franchissons une nouvelle étape. Certains vont jusqu'à prétendre aujourd'hui que les plantes aussi ont des émotions et une certaine intelligence. Viennent ainsi de paraître deux livres au même titre. Le premier est signé par Stefano Mancuso, fondateur de la neurobiologie végétale (université de Florence), qui a mis en évidence des potentiels d'action similaires à ceux produits par notre cerveau dans l'apex des racines de plusieurs végétaux. Cette capacité « intelligente » permettrait aux plantes de fouiller le sol à la manière des insectes, de percevoir certains sons, de mémoriser et d'apprendre, ou encore de discerner des formes et des couleurs. On retrouve l'éthologue Fleur Daugey comme auteure du second ouvrage sur l'intelligence des plantes. Après les animaux homos, l'éthologue considère qu'il est temps de prendre les plantes pour ce qu'elles sont : des êtres capables de sensibilité et, bien sûr, d'intelligence. Elle n'hésite pas à ajouter qu'il s'agit là d'une révolution qui a sa place dans l'histoire des sciences parce qu'elle pousse l'homme à remettre en question sa représentation du monde. Pour appuyer sa thèse, F. Daugey avance les travaux de Stefano Mancuso et de quelques autres biologistes pour qui les plantes pensent « sans cerveau ». Des végétaux qui auraient des sens analogues aux nôtres, communiquant chimiquement et « électriquement ». Des plantes ayant des capacités d'apprentissage,

de prise de décision et de mémorisation. Et l'auteure d'aller plus loin encore en évoquant le « sommeil », la « conscience » et la « douleur » chez les plantes.

### VÉGANISME

Un dernier volet de ces ouvrages dans lesquels on revisite le statut et les capacités des animaux est indubitablement celui traitant de la mode végane. Dans la célèbre collection « Que sais-je ? », la philosophe Valéry Giroux et le végane Renan Larue proposent un essai pour affirmer que, plus qu'un régime ou un mode de vie, le véganisme est un mouvement social et politique visant à libérer les animaux du « joug humain ». S'opposant au « carnisme », les véganes renoncent aussi (autant que possible) à utiliser des produits ou des services issus de l'exploitation des animaux. Pour eux, le véganisme, ce n'est pas seulement ne pas consommer de la viande, du poisson, des produits laitiers, des œufs, mais c'est aussi refuser le cuir, la visite des zoos, les corridas. Les auteurs reconnaissent que le véganisme ne progresse guère dans nos sociétés. Ils expliquent ce peu de succès par le fait que son adoption impliquerait de bouleverser nos représentations et de mettre à l'épreuve nos certitudes. Ce serait alors une véritable révolution anthropologique impliquant d'affirmer que l'oppression et l'exploitation des animaux ne sont pas sans rapport avec celles dont sont victimes un bon nombre d'individus ou de groupes hu-



- mains. N'oublions pas que certains véganes n'hésitent pas à comparer les abattoirs aux camps nazis d'extermination des Juifs...



## ANTISPÉCISME

En point d'orgue de ces nouvelles visions de l'organisation de la nature et de la place qu'y occupe l'homme, il y a l'antispécisme. Quelques définitions d'abord. Par « spécisme », on entend l'idée selon laquelle l'espèce à laquelle appartient un être vivant constitue en soi un critère de considération morale. Ainsi, depuis longtemps, il a été admis que les êtres humains l'emportaient sur les animaux. Philosophiquement, cela a conduit aux diverses formes de l'humanisme. Économiquement, cela signifie qu'on peut exploiter l'animal comme producteur de viande, de cuir, de laine, de force motrice. L'antispécisme soutient au contraire que l'espèce n'est pas un critère pertinent de considération morale. Pour un antispéciste, il faut prendre en compte l'intérêt des individus, quelle que soit leur espèce. Nous ne pouvons donc plus exploiter les animaux, et nous devons nous opposer à leur capture, leur enfermement et leur mise à mort.

Un certain regain du végétarisme et la mode végane ont entraîné de nouveaux débats sur l'opposition spécisme-antispécisme. Des militants égalitaristes, comme Yves Bonnardel, fondateur des *Cahiers antispécistes*, et Thomas Lepeltier, philosophe des sciences et spécialiste en éthique animale,

proposent un essai qui est une défense obstinée d'un antispécisme radical. Ce livre est essentiel pour bien comprendre les arguments scientifiques et philosophiques des antispécistes. Ces derniers sont souvent antihumanistes, antiécologiques et antinaturalistes. Pour eux, il ne s'agit pas de préserver la nature (point de vue écologiste), mais bien de la transformer pour établir une véritable égalité de droits entre tous les organismes vivants (végétaux compris !). L'antispécisme est donc bien une véritable révolution qui doit non seulement conduire à l'abolition des abattoirs, de la chasse et de la pêche, mais aussi de la prédation (pour les antispécistes, on doit arriver à sauver les gazelles des crocs des lions...).

Ajoutons encore que si certaines organisations de dé-

fense animale se focalisent aujourd'hui sur le combat pour une personnalité juridique pour les animaux, d'autres pensent que ce n'est pas forcément cela qui fait le plus progresser la protection animale. D'ailleurs, la législation belge reconnaît déjà la souffrance animale, et la cruauté envers les animaux est passible de sanctions. Au-delà des débats scientifiques qui entourent les capacités insoupçonnées des animaux et des végétaux, c'est bien l'humanisme qui est ébranlé par l'antispécisme et ses avatars. L'éthologue Fleur Daugey conclut un de ses ouvrages par cette phrase : « Accepter les animaux et les plantes dans le monde sensible [...] ouvre la voie à la fondation d'un nouvel humanisme. » Quelle sera la réponse des philosophes ? ●



- Aurélien BARRAU et Louis SCHWEITZER, *L'animal est-il un homme comme les autres ?*, Dunod, 2018, 144 pages, 15,60 €.
- Yvan BECK (sous la dir.), *Ceci n'est pas un dauphin*, Avant-Propos, 2017, 192 pages, 20,00 €.
- Peter WOHLLEBEN, *La vie secrète des animaux*, Les Arènes, 2018, 282 pages, 20,90 €.
- Carl SAFINA, *Qu'est-ce qui fait sourire les animaux ?*, Vuibert, 2018, 560 pages, 24,50 €.
- Norin CHAI, *Sagesse animale. Comment les animaux peuvent nous rendre plus humains*, Stock, 2018, 272 pages, 22,25 €.
- Fleur DAUGEY, *Animaux homos. Histoire naturelle de l'homosexualité*, Albin Michel, 2018, 176 pages, 16 €.
- Allain BOUGRAIN-DUBOURG, *Lettres des animaux à ceux qui les prennent pour des bêtes*, Les Échappés, 2018, 142 pages, 13,90 €.
- Stefano MANCUSO et Alessandra VIOLA, *L'intelligence des plantes*, Albin Michel, 2018, 237 pages, 18 €.
- Fleur DAUGEY, *L'intelligence des plantes*, Ulmer, 2018, 160 pages, 18 €.
- Valéry GIROUX et Renan LARUE, *Le véganisme*, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 2017, 128 pages, 9 €.
- Yves BONNARDEL, Thomas LEPELTIER et Pierre SIGLER (sous la dir.), *La révolution antispéciste*, Presses universitaires de France, 2018, 360 pages, 17 €.





# VISAGES DE LA GUERRE :

## HORREUR, MENSONGES ET PARCOURS DE VIE CABOSSÉE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Toujours un peu différente, mais toujours un peu la même, l'histoire de la guerre a toujours été le reflet des êtres humains qui l'ont faite. Et celle-ci le leur a bien rendu, en s'imprimant durablement dans la psyché des individus et des sociétés. Ce 11 novembre, à Bruxelles, on fêtera la commémoration de l'Armistice. Cette dernière célébration clôturera ainsi le calendrier d'hommages entamé en 2014 à l'occasion du centenaire de 1914-1918. Pour beaucoup, le premier conflit mondial reste « la Grande Guerre ». D'un autre côté, on qualifie souvent le début de la seconde de « drôle ». Et force est de constater que si le déroulement de ces combats était effectivement étrange, tous les conflits ont en réalité leur originalité. Et si les guerres sont rarement « drôles », leurs contextes et enjeux sont généralement tous inédits, comportant leur lot de « bizarreries ».

### LE MYTHE DE LA GUERRE « JUSTE »

Avec l'avènement de la société de l'information, la guerre se joue désormais autant auprès des opinions publiques que sur les champs de bataille à proprement

parler. Aussi, convaincre les populations de l'opportunité d'une intervention militaire devient un enjeu de taille pour les dirigeants. Les états s'affairent donc à justifier leur implication et leurs velléités de conflits grâce à leur propagande. Et le terme n'est pas galvaudé : en temps de guerre, le mensonge est roi.

En tant que président de Médecins sans frontières de 1982 à 1994, Rony Brauman est un témoin privilégié des conflits de ces dernières décennies. Et dans *Guerres humanitaires ? Mensonges et intox*, il s'attaque à l'argumentaire récurrent des États qui justifient leurs opérations militaires par la volonté de venir en aide à des populations civiles.

« Guerres » et « humanitaires », voilà deux termes qui peuvent sembler dissonants. L'idée n'est pourtant pas neuve : c'est saint Thomas d'Aquin qui, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, développe la notion de « guerre juste ». Thomas d'Aquin identifie trois critères de ce qui rend une guerre « juste ». Pour le prêtre italien, la guerre doit être le fait d'une autorité publique légitime. La cause de l'entrée en guerre doit être « juste » et réparer une injustice ou répondre à une agression. Enfin, l'intention des différentes parties doit

être droite. Elle doit avoir pour but le rétablissement de la justice. Il ne peut donc s'agir d'un assouvissement de vengeance.

Plus récemment, en 2005, l'ONU a modernisé ces notions et les a faites siennes au travers de la « responsabilité de protéger ». Ce document a finalement permis de définir, voire d'élargir les bonnes (?) raisons de partir en guerre au sein d'un organe créé pour maintenir la paix mondiale. Pour R. Brauman, la motivation des États à s'engager dans un conflit n'est pas forcément la même que la justification donnée pour légitimer la guerre.

Au travers de conversations avec l'anthropologue Régis Meyran, l'auteur identifie trois conflits récents pour lesquels l'aide humanitaire a été invoquée pour passer à l'attaque. Et, selon R. Brauman, à chaque fois à tort. Le premier exemple développé est celui de la Somalie au début des années 1990. Le pays est en proie à la famine et aux guerres de clan. L'ONU met alors sur pied sa première mission d'opération militaire en vue du sauvetage des populations. Pourtant, pour l'auteur, la voie de la guerre est empruntée à la hâte et en premier recours, alors que d'autres solutions





► existaient. Le livre s'attarde également sur les opérations au Kosovo à la fin du siècle dernier. Si des exactions avaient bel et bien eu lieu, la propagande américaine et européenne exagérait toutefois l'ampleur des massacres des Serbes au Kosovo pour justifier une intervention. Pourtant, les motivations étaient vraisemblablement plus d'ordre géopolitique qu'humanitaire.

Le livre revient également longuement sur le cas libyen. Ce qui choque surtout l'auteur, c'est la rapidité avec laquelle se sont enchaînés les événements. En effet, quelques jours après l'annonce du bombardement de manifestants à Tripoli par le régime de Kadhafi, les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France militent pour une intervention armée. Selon les dirigeants de ces puissances internationales, le régime a perdu toute légitimité en réprimant si durement sa population. Les rumeurs faisant également état de colonnes de chars se dirigeant vers la ville de Benghazi. Selon l'auteur, c'est sur ces points que la guerre s'est décidée. Pourtant, le bombardement n'a jamais eu lieu et aucune image n'a jamais prouvé la présence de colonnes de chars... Pour l'auteur, tout cela a permis la montée d'une fièvre interventionniste, basée essentiellement sur une succession de mensonges. Il dresse également de nombreux parallèles avec la guerre en Irak, où les États-Unis avaient prétexté l'existence d'armes de destruction massive détenues par Saddam Hussein.

R. Brauman est en outre extrêmement virulent envers

l'espace médiatique français de l'époque. Pour lui, l'ensemble des communications officielles provenant de l'Élysée et d'intellectuels français en faveur d'une intervention étaient prises pour argent comptant par la plupart des organes de presse de l'Hexagone, qui se sont ainsi fait le relais de la propagande interventionniste de l'État.

Un constat d'autant plus inquiétant à une époque où le poids des mots et leur rapport à la réalité perdent en importance, et qu'une certaine confusion entre faits et fictions s'estompe et semble faire le lit des totalitarismes. Ainsi, le lecteur est prié de faire preuve d'esprit critique face aux argumentaires véhiculant les grandes causes humanitaires et qui travestissent d'autres enjeux, parfois moins avouables.

S'il se montre très critique envers la communication qui entoure les conflits, R. Brauman refuse toutefois de sombrer dans le complotisme ou dans le souverainisme absolu et reconnaît que, parfois, certaines actions militaires sont légitimes. Le recours au mensonge pour convaincre la population, en revanche, ne l'est pas et peut conduire à des situations d'après-guerre plus terribles que celles d'avant-guerre.

La dimension humanitaire était par contre bien absente des justifications des guerres indiennes entreprises par la France entre 1682 et 1804. À l'époque, il s'agissait avant tout pour la France d'empêcher l'expansion inexorable des forces britanniques vers l'ouest de ce territoire encore largement inconnu. C'est que la Louisiane

de l'époque est bien plus vaste que ne l'est le territoire actuel du même nom. En effet, la France contrôle alors la quasi-totalité de la vallée du Mississippi, qui traverse l'Amérique du Nord du Canada jusqu'à La Nouvelle-Orléans.

### DES RENCONTRES ENTRE LES PEUPLES... EN LOUISIANE FRANÇAISE

La zone d'influence française empêchait de fait toute pénétration anglaise dans le territoire. Ces derniers devaient se contenter d'une large portion de la façade atlantique. En infériorité démographique, maritime, militaire et dépendantes de l'appui canadien, les forces françaises durent tisser des alliances fortes avec les tribus amérindiennes locales. Ces alliances, entamées aux alentours du XVI<sup>e</sup> siècle, étaient d'abord plus le fait de « coureurs des bois » et d'aventuriers que d'une politique royale et réfléchie de colonisation. Ces aventuriers parcouraient des territoires encore inconnus pour établir des relations commerciales avec les tribus indiennes.

Mais la Louisiane française souffrait de sa taille. Un territoire immense rassemblant 21 des États américains contemporains ! La création et le maintien de l'influence française de cette colonie aujourd'hui un peu oubliée passaient en réalité essentiellement par l'obstination et la volonté de quelques colons. Les militaires, coureurs des bois et missionnaires sont ceux qui, à force d'acharnement,



ont été parmi les premiers acteurs de la réelle conquête de l'Ouest en tissant, souvent, des liens avec les populations locales.

Ces rapprochements avec les tribus sont, pour l'auteur, presque autant une histoire d'amour qu'une histoire purement militaire. Les officiers locaux connaissaient en effet particulièrement bien les tribus de leurs régions et les laissaient vivre selon leurs coutumes tout en développant des partenariats commerciaux avec elles, notamment articulés autour des peaux de bêtes.

Ces partenariats ont permis à la France de disposer d'une force armée indienne pour retarder l'inexorable avancée des Britanniques, bien plus nombreux, vers l'intérieur des terres. Mais malgré l'aide de ces tribus, la colonie reste bien trop difficile à défendre, mais aussi à peupler. Ainsi, au sortir de la guerre de Sept Ans en 1762, qui oppose la Grande-Bretagne et la Prusse à la France et l'Espagne, Louis XV décide de céder ce territoire qu'il ne peut plus entretenir à son allié espagnol, afin de continuer d'empêcher l'expansion anglo-saxonne aux Amériques.

Napoléon Bonaparte prend le pouvoir en 1799 en France et passe un accord secret avec l'Espagne pour développer sa politique sur le nouveau continent. Mais il se heurte aux mêmes difficultés que Louis XV. Le gouffre financier que représente la colonie ne lui permettrait pas de mettre en branle la campagne militaire dans laquelle il veut se lancer sur le Vieux Continent. Finalement, la France révolutionnaire met

un terme à plus d'un siècle de temporisation face aux Anglo-Saxons. Napoléon vend donc ce vaste territoire aux tout jeunes États-Unis, afin de mettre des bâtons dans les roues britanniques tout en sachant pertinemment qu'un jour ou l'autre, la Louisiane serait devenue la clé de l'expansion étatsunienne et qu'il aurait fallu trop (?) chèrement la défendre.

### ET ENTRE DES GENS... REPORTER DE GUERRE AVEC UN PATRIOTE ET EX-MAFIEUX RUSSE

La guerre, c'est parfois aussi des rencontres. Celle-ci se déroule durant l'automne 2014 dans l'est de l'Ukraine à Lougansk, capitale de la République populaire éponyme. Alors qu'il s'intéresse à la question des seigneurs de guerre prorusses et cherche à rencontrer l'un d'entre eux, le commandant « Batman », dans la zone prorusse de la ville, Pierre Sautreuil, jeune reporter de 20 ans pas encore diplômé de son école de journalisme, rencontre son conseiller Youri, alias « le Chat ».

Un patriote, un fasciste, un nationaliste, un ex-mafieux..., Youri assume tout de son passé. Pour lui, ce sont les « fugitifs et les patriotes qui gagnent les guerres ». Ça tombe bien : selon ses dires, il est un peu les deux. Tout devrait *a priori* séparer Youri Beliaev et Pierre Sautreuil. Pourtant, entre les deux, le courant passe. Très vite, le reporter de guerre et le combattant développent une relation d'amitié. Un peu complice,

un peu fasciné, l'auteur ne se montre jamais complaisant ni tout à fait juge face à ce personnage atypique.

Car le récit de Youri est particulièrement riche. Il faut dire que son CV impressionne. L'homme de 58 ans, à l'époque, a été tour à tour policier sous le régime soviétique, député durant la perestroïka, puis milicien néofasciste après la chute de l'URSS, criminel de guerre durant le conflit en Bosnie ou encore brigand dans le Saint-Petersbourg du début du siècle.

Quand il a pu, l'auteur a révisé un travail documentaire pour s'assurer de la véracité des déclarations de son interlocuteur. Aussi, même s'il ne contient pas le moindre élément de fiction, le livre est construit comme un roman, parfois même un polar. Mais, au travers de son témoignage, Youri apparaît

surtout comme le vestige d'une Russie traumatisée par la chute de l'URSS. Et la violence de son parcours donne au lecteur de nouvelles clés pour comprendre la Russie contemporaine. Le fil conducteur : son ambition personnelle et la volonté de redonner à sa patrie une gloire supposément perdue.

En filigrane du récit, c'est aussi le conflit en Ukraine qui se joue : une guerre finalement assez méconnue et pourtant toujours d'actualité ; et les peurs ou le quotidien d'un jeune journaliste qui la suit. Les morts, les bombardements, la violence et l'absurdité, mais aussi l'entraide ou la camaraderie avec les confrères russes malgré les désaccords profonds sur la manière dont doit être raconté le conflit. Finalement, un « drôle » de conflit. ●

- › **Rony BRAUMAN, *Guerres humanitaires ? Mensonges et intox***, Textuel, 2018, 126 pages, 15,90 €.
- › **Pierre SAUTREUIL, *Les guerres perdues de Youri Beliaev***, Grasset, 2018, 327 pages, 20,00 €.
- › **Bernard LUGAN, *Histoire de la Louisiane française et des guerres indiennes : 1682-1804***, Balland, 2018, 317 pages, 22,00 €.
- › **A paraître : Nicolas ARPAGIAN, *Cyberguérillas : les nouvelles guerres secrètes***, FYP, novembre 2018, 192 pages, 18,00 €.
- › **A paraître : Bruno CABANES (dir.), *Une histoire de la guerre : du XIX<sup>e</sup> à nos jours***, Seuil, septembre 2018, 960 pages, 32,00 €.

# ÊTRE NÉ QUELQUE PART

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire, Bibliothèque centrale du Luxembourg



Être né quelque part, pour celui qui est né, c'est toujours un hasard<sup>1</sup>. En plus d'être un hasard, il semble également que le lieu de naissance peut être un déterminant important dans le cheminement d'un individu. Pourtant, il ressort assez logiquement, à la lecture de plusieurs livres récents, que d'autres hasards ou des rencontres fortuites peuvent orienter vers des horizons tout d'abord inconnus, ou conduire vers un avenir carrément improbable. Peut-être plus que les caractéristiques sociales, la culture, l'alphabétisation et l'éducation restent également d'influents facteurs sur ces parcours de vie.

## AFRIQUE

Si vous avez déjà eu le plaisir de lire Scholastique Mukasonga, vous savez que ses racines rwandaises sont au cœur de ses écrits, édités avec une surprenante régularité (tous les deux ans) par les éditions Gallimard depuis 2006.

Avec *Un si beau diplôme !*, l'auteure offre un récit personnel qui révèle comment, alors que Tutsie, réfugiée rwandaise au Burundi, Scholastique deviendra une assistante sociale française en Normandie.

Elle ne souhaitait qu'une chose, suivant ainsi « l'ordre

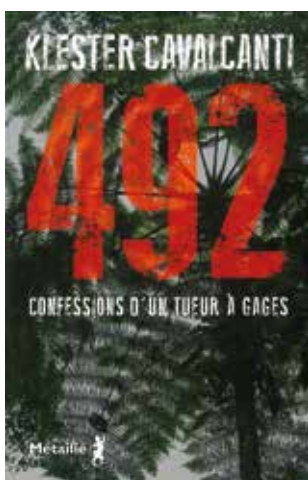
bienveillant » de son père : obtenir « un beau diplôme ». « Je le voulais de toutes mes forces, ce papier magique, qui me permettrait d'être présente au milieu des miens, d'être garante de leur survie. » Elle l'obtiendra. Sa détermination prendra le dessus sur les événements tragiques qui auraient pu contrecarrer son projet initial. Ce document lui coûtera un lourd tribut : des années d'efforts endeuillées par le massacre de 37 membres de sa famille, l'exil, etc. Quelle fut la clé de son salut ? Son intelligence et sa détermination lui permettront d'éviter les pièges, de déjouer plusieurs complots. La rencontre qu'elle fit, dans le cadre professionnel, avec son futur époux lui offrira un passeport français. Devenue mère de famille et épouse au foyer épanouie dans le Calvados, sa volonté de mettre à profit son diplôme, obtenu de haute lutte au Burundi, ne s'essouffera pas. Devant les refus et les humiliations des autorités ou d'employeurs français qui considèrent ce « si beau diplôme » comme un vulgaire papier, certes exotique, mais inutile, elle reprendra des études pour devenir une assistante sociale agréée. Sa profession lui apportera ensuite une certaine satisfaction. Toutefois, seuls l'écriture et, en 2014, un retour sur le théâtre du génocide de son

ethnie l'apaiseront enfin : elle se sentira « chez elle » dans le nord-ouest de la France.

Est-ce que les gens naissent égaux en droits à l'endroit où ils naissent ? Pour les Tutsis, ce n'est pas le cas. Scholastique Mukasonga démontre pourtant qu'elle a réussi à s'extraire de tout déterminisme et d'un engrenage dévastateur.

## AMÉRIQUE

Alors que tout le prédestinait à devenir pêcheur dans un village pauvre et isolé d'Amazonie, Julio Santana décide de rompre avec la profession de son père et de son grand-père. Il accepte « d'honorer un premier contrat ». Quatre cent nonante et un autres suivront. Il sera tueur à gages durant 35 ans. À ses yeux, cette activité est une profession qui en valait une autre, meilleure que celle de pêcheur. Pourtant, après 492 victimes et sous l'influence positive de son épouse, il décide de laisser sombrer son calibre 38 dans les eaux boueuses du fleuve qui a nourri ses ancêtres. Pour rompre physiquement, symboliquement et sécuritairement avec cette carrière, il s'établit dans un autre État du Brésil pour y mener une vie rangée entre ses enfants et sa nouvelle exploitation vivrière.



Publié en 2006 en portugais, après sept ans d'entretiens réguliers avec Santana, ce récit de vie violent, parfaitement documenté par Klester Cavalcanti et aux qualités littéraires indéniables, touchera les lecteurs francophones par la troublante humanité du tueur repent. Il fera également apparaître que le bien et le mal le plus absolu peuvent cohabiter dans une même personne. Confirmant la cruauté et l'inefficacité du système policier brésilien, il assoira à nouveau l'affirmation selon laquelle les gens ne naissent pas égaux en droit(s).

## ASIE

Jusqu'il y a peu, l'Europe acceptait d'ignorer l'existence, les souffrances et même le nom : « Rohingyas » ou « Kalars » en birman, ou encore « Parasites de la nation ». Avec un récit hors du commun, le jeune Habiburahman démontre lui aussi que la détermination, l'intelligence et l'éducation font basculer un avenir funeste. « Sur mon berceau s'est penché un homme tyrannique qui m'a tracé un destin auquel il me sera difficile d'échapper. » En effet, Habiburahman naît en 1979 dans l'État d'Arakan en Birmanie, dans une famille rohingya. Trois ans plus tard, le dictateur U Ne Win promulgue une loi qui prive cette ethnie de la citoyenneté birmane. Pour survivre, ses membres, à la peau plus foncée que les huit « races nationales », doivent s'effacer, étouffer leurs convictions musulmanes, se « bouddhisier » et se transformer en « Bengali ».

Quand un climat de nationalisme et d'extrémisme s'installe de plus en plus, que les auteurs qualifient « d'apartheid », le père de Habiburahman pousse le gamin à étudier ; il l'oblige également à fréquenter la même école que les autres Birmans. Malgré les brimades qu'il y subit, le jeune garçon nourrit l'espoir de devenir un jour avocat... et, dès lors, de défendre les droits de sa communauté. Pour y parvenir, il sait qu'il doit devenir fugitif. Ce qu'il ignore, lorsqu'il décide, à l'aube, de quitter la hutte familiale, c'est qu'il devra s'accommoder d'errances de 1994 à 2013. Il parcourra la mer d'Andaman, le Laos, la Thaïlande, le Cambodge, la Malaisie, l'Indonésie, l'île Christmas et enfin l'Australie. C'est à présent de Melbourne, où il vit avec le statut d'apatride, qu'il anime un blog et mène diverses actions de sensibilisation contre « le nettoyage complet du terrain » poursuivi par le gouvernement birman envers les Rohingyas. Cette extermination massive a provoqué l'exil au Bangladesh de plus de 600 000 personnes et a éclaté des familles sur plusieurs continents.

En Inde, Asha, paysanne illettrée, est mariée à un homme brave, mais sans le sou. Elle est mère de deux jeunes enfants. Son garçon manifeste des compétences hors du commun. Elle pressent qu'il aurait la possibilité intellectuelle de poursuivre des études. Celles-ci seraient pour l'ensemble de la famille une assurance pour un avenir meilleur et une échappatoire à la pau-

vreté constante. Mais sans revenus suffisants, comment inscrire Manoj dans une école digne de ce nom ? Bien qu'elle répugne à porter un enfant qui ne serait pas le leur, Asha se laisse convaincre d'offrir son ventre à un couple d'étrangers pour, ainsi, assurer un avenir à son fils.

De son côté, Priya, d'origine indienne, née aux États-Unis et y ayant toujours vécu, après plusieurs fausses couches, parvient pour sa part à convaincre son époux de recourir à la gestation pour autrui. Si ses réticences à « exploiter » la misère de son pays d'origine la rebutent, son désir d'enfant prévaut.

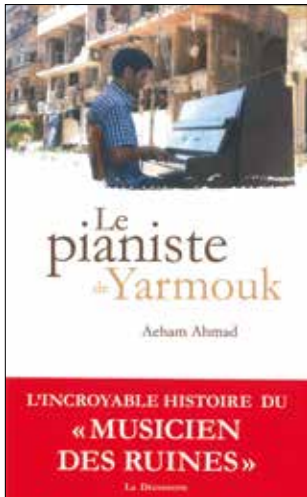
Alors qu'elles ne se connaissent pas, les deux familles vont finir par se rencontrer. Ensemble, elles parviendront à inverser le poids des douleurs qui les accablent. Une petite Ayesha verra le jour. Née quelque part, elle s'épanouira ailleurs et assurera, sans le savoir, une vie meilleure à son frère et à sa sœur « de ventre ».

Aussi graves que soient les thématiques (la stérilité, la pauvreté, l'éducation, l'inégalité entre les sexes, etc.) abordées dans le roman *Le Foyer des mères heureuses*, celui-ci est d'une légèreté bienfaisante. Sa construction polyphonique et son écriture en font un journal de grossesse enrichissant.

## MOYEN-ORIENT

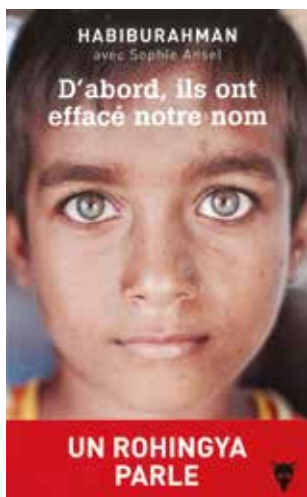
Il est né « réfugié palestinien » dans une banlieue de Syrie, Yarnouk. Il est





► né d'un père aveugle, mais néanmoins menuisier et violoniste, et d'une mère institutrice. Il est né de parents convaincus que la qualité de l'éducation de leurs enfants était le passeport pour le monde qu'ils pouvaient espérer. Par leurs encouragements ou sous leurs contraintes, le jeune Aeham deviendra un des rares réfugiés palestiniens à fréquenter le Conservatoire de Damas. À force d'obstination, il parviendra à exploiter avec succès un magasin d'instruments de musique et à y donner des cours de piano aux jeunes de son quartier natal. Lorsque l'armée syrienne transforme Yarmouk en ghetto, Aeham utilisera la seule arme dont il dispose pour maintenir la vie autour de lui : son piano. Pour Daesh, les quelques notes émises par ses touches au milieu des ruines sont inacceptables. Les miliciens incendient l'instrument. Le musicien décide de fuir.

Aujourd'hui exilé en Allemagne, il témoigne de la force de la musique et de la culture face à la tyrannie et à l'obscurantisme. Un livre-choc qu'aucun lecteur ne pourra lâcher, même s'il ignorait jusqu'alors la photographie « du pianiste des ruines » qui a fait le tour du monde.



## EUROPE

Hans Jonathan, paysan islandais, décède le 18 décembre 1827 ; rien ne le prédestinait à établir une descendance sur la côte est de cette colonie danoise. Né quelque part, sur l'île Sainte-Croix, aux Caraïbes, d'une famille maternelle

originaire du Ghana, ce métis a lutté durant toute sa courte vie pour une condition meilleure.

Le récit produit par Gisli Palsson, anthropologue à l'université de Reykjavik, est particulièrement étonnant et intéressant. Il est le fruit d'une longue enquête rigoureuse. Pour comprendre le cheminement inouï de Hans Jonathan, il faut tout d'abord saisir les enjeux du « commerce triangulaire » entre l'Afrique de l'Ouest, les Caraïbes et le Danemark. Il convient ensuite de décortiquer les conséquences de l'abolition de l'esclavage et de la dépréciation des cours du sucre. Enfin, il convient de porter un intérêt pour l'histoire de l'Islande du 19<sup>e</sup> siècle à nos jours. Alors, à nouveau, la confirmation que l'alphabétisation est

un outil efficace lorsque les gens ne naissent pas égaux en droits, à l'endroit où ils naissent, sera apportée.

Voici donc six livres, tous différents (récits, témoignages, roman, étude historique) qui conduisent à une même conclusion : être né quelque part, pour celui qui est né, c'est toujours un hasard. Même si les gens ne naissent pas égaux en droits à l'endroit où ils naissent, s'ils parviennent à transformer en forces leurs faiblesses initiales, un avenir meilleur est possible, souvent au prix fort. ●

### Note

1/ La chanson *Être né quelque part* a été écrite par Maxime Le Forestier en 1987 en réaction à une loi Pasqua contre l'immigration et en lien avec les boat people vietnamiens.

- ▶ **Scholastique MUKASONGA**, *Un si beau diplôme !*, Gallimard, 2018, 185 pages, 18,00 €.
- ▶ **Klester CAVALCANTI**, *492. Confessions d'un tueur à gages*, Métailié, 2018, 213 pages, 18,00 €.
- ▶ **HABIBURAHMAN**, avec Sophie ANSEL, *D'abord, ils ont effacé notre nom. Un Rohingya parle*, La Martinière, 2018, 233 pages, 20,00 €.
- ▶ **Amulya MALLADI**, *Le Foyer des mères heureuses*, Mercure de France, 2018, 25,00 €.
- ▶ **Aeham AHMAD** (avec la collaboration de Sandra HETZL et Ariel HAUPTMEIER), *Le pianiste de Yarmouk*, La Découverte, 2018, 338 pages, 19,00 €.
- ▶ **Gisli PALSSON**, *L'homme qui vola sa liberté. Odyssée d'un esclave*, Gaïa, 2018, 314 pages, 22,00 €.

# REVUE NECTART

## SUR LES POLITIQUES CULTURELLES

PAR ROLAND DE BODT

directeur de recherche, Observatoire des politiques culturelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles

**A**u regard de la transmutation sociétale, où nous nous trouvons à vivre depuis notre entrée dans le XXI<sup>e</sup> siècle, les éditions de l'attribut, à Toulouse (France), ont pris la liberté de créer une revue semestrielle consacrée aux nouveaux enjeux qui traversent la culture et les politiques culturelles, aux nouvelles passions qui animent leurs acteurs, les distinguent, les divisent, les étonnent, les rassemblent. Six numéros ont déjà été publiés.

Et pour signaler combien cette révolution des arts et des techniques travaille le genre humain tout entier, elles lui ont attribué un nom prométhéen : *Nectart*. C'est un néologisme vertueux – la racine est ancienne –, il fait référence au breuvage des dieux antiques qui leur conférait l'immortalité (Robert, 2017) : « Quand on avait fait l'apothéose de quelqu'un, on disait qu'il buvait le nectar dans la coupe des dieux » (Furetière, 1690). Depuis les mythologies les plus anciennes, permettre aux humains de s'approprier les attributs des dieux est, en soi, la marque d'un volontarisme audacieux ; c'est un grand dessein, culturel, prometteur, résolument porteur d'avenir.

Mais le terme nectar évoque encore la saveur exquise des vins les plus fins auxquels

s'abandonner, aux confins de l'ivresse et du talent, aux risques de la création du monde, lui-même. Tel est bien l'objet de cette initiative éditoriale nouvelle : *Nectart* nous ouvre la voie d'un monde à l'autre pour entrer dans la vraie vie ! À la découverte de la réalité : « une effervescence inouïe d'initiatives croisant démarche artistique, engagement citoyen, solidarité sociale, souci environnemental, innovation digitale, etc. » (Fourreau, 2017).

L'architecture de la revue témoigne d'un soin particulier aux explorations qu'elle y accomplit, aux récits qu'elle en donne, aux invitations qu'elle nous tend. Elle est un lieu en soi. On pourrait la comparer à une sorte de palais qui comporterait autant de pièces ou de jardins qui répondent aux nécessités de leurs usages : des rencontres, des débats contradictoires (deux colonnes, côte à côte), des informations critiques, des partages et des interpellations ; comme autant de vergers cultivés de pierres roses. C'est inventif et dynamique, tant au niveau de l'écriture que de la lecture. On entre, un peu comme on veut ; le fantôme de l'ennui n'y rôde pas ou peu, je ne l'ai pas croisé. Le vent y est doux. On n'est pas obligé de lire tout ; on peut y revenir. On peut courir intensément. Tout y est soigné. Et comme

le papillon va de fleur en fleur, le lecteur butinera de numéro en numéro, de solstice à solstice.

Boris Cyrulnik a été le premier invité, suivi de Nancy Huston, Amin Maalouf, Catherine Trautmann, Jean-Claude Carrière, Aminata Traoré. L'avenir de la réforme territoriale, de l'exception culturelle, de la démocratie culturelle, de l'invention des politiques culturelles, des délocalisations de musées, de la privatisation de la culture forme quelques-unes des questions abordées, au fil des numéros<sup>1</sup>.

La présentation des auteurs, l'édito, l'invité, place aux artistes, enjeux culturels, transformations artistiques, révolution technologique, dans chacune de ces sections, le lecteur trouvera plusieurs articles aux thèmes variés, autant de signatures diversifiées. Chaque livraison comporte près de 160 pages, en couleurs, au format livre (17 x 22 cm), avec de nombreuses illustrations récentes. Les multiples invitations à la rencontre, au débat, à la lecture et à la découverte, relayées au fil des pages, intéresseront tout programmeur. C'est un réservoir, comme un trésor ! *Nectart* ouvre une fenêtre sur la France, mais pas seulement. Elle concerne tant les animateurs culturels que les administrateurs culturels ou les artistes, tant les



enseignants que les journalistes, les responsables d'association, tant les jeunes que les plus expérimentés. Ce n'est pas la revue d'une seule main. Les générations s'y croisent, les points de vue aussi ; ce sont autant de richesses. À découvrir. ●

Note

1/ Pour plus de détails, consulter : [www.editions-attribut.fr](http://www.editions-attribut.fr).

# PUBLIER LA BANDE DESSINÉE

PAR FRANZ VAN CAUWENBERGH  
historien de la BD

Une référence, abordant une masse de définitions nouvelles : catalogues retrouvés et lecture d'archives souvent incomplètes. Un modèle absolu de savoirs commentés avec une compétence et des recherches remarquables. Sylvain Lesage retrace l'histoire de l'édition et de l'album de bande dessinée, entre Belgique et France durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Un territoire où les archives souvent incomplètes ou, dans de rares cas, monumentales induisent des trouvailles futures d'une richesse inouïe.



## L'album de bande dessinée en France : une exception culturelle

On constate la fin des maisons d'édition parisiennes (la Société parisienne d'édition), en perte de vitesse, n'accordant pas de confiance à l'album, exception faite par Hachette accordant une importance timide aux succès issus du recyclage de séries américaines liées tant aux journaux qu'aux dessins animés. (Seule la série française *Zig et Puce* a droit à l'album cartonné). De rares maisons d'édition françaises subsistent en rééditant leur fond de catalogue, privilégiant des classiques hexagonaux (Armand Colin avec l'œuvre de Christophe, Gautier Languereau avec *Bécassine* et Garnier Frères avec Benjamin Rabier) peu en rapport avec l'imaginaire du pays de l'oncle Sam.

## Des éditeurs en profonde mutation

La SPE va lentement se diriger du fascicule à l'album broché, les multiples rééditions et changements de couverture

le prouvent, rare est le passage au cartonnage. La Bonne Presse, qui publie dès 1930 le travail d'Hergé, et Fleurus sont également prudents au niveau de la publication de prestige. Les éditions Vaillant, organe des presses communistes, très actives, ne privilégient la formule de luxe qu'avec parcimonie, se contentant dès le début des années 1960 de lancer des collections de poche (format carré) qui font un malheur et se poursuivent avec *Pif*, continuation du journal *Vaillant*. Quelques collections cartonnées sporadiques.

## Pilotes d'essais en Belgique, d'éditeurs audacieux, développant une politique intelligente et protectrice de créateurs prestigieux inscrits dans les débuts des heures de gloire d'un art désormais reconnu et encensé au fil d'une redécouverte née dès 1967

L'aventure des éditions Casterman, à Tournai, est remarquablement traitée, elle fait fortune dès 1934 avec les réé-

ditions des albums d'Hergé (les premiers voient des tirages numérotés). On passe dès 1942 aux albums couleur. Il en est de même pour la vénérable maison Dupuis qui, née en 1875, va vite s'adapter aux progrès de l'imprimerie et découvrir, dès 1938, les vertus du neuvième art, dont Jijé est la figure de proue de l'école de Marcinelle. Le succès foudroyant du journal *Spirou* et une politique éditoriale prudente, parfois timide, conduisent cet éditeur wallon à des succès prestigieux, grâce à une diversification intelligente et réfléchie. On constate cependant de multiples négligences au niveau des dates d'impression et ISBN. La vente, issue de discordes familiales, entraîne la prise de pouvoir par des groupes financiers.

## Une école belgo-française, suivie d'une réaction franco-belge, diffusion oblige !

Deux maisons d'édition issues des années immédiates de l'après-guerre vont



sensiblement bouleverser le paysage de la bande dessinée francophone. La naissance du journal *Tintin* en septembre 1946 sauve la carrière d'Hergé, menacée des conséquences de sa participation au quotidien *Le Soir volé*. Maison fondée à l'initiative de R. Leblanc, qui fait confiance également à Edgar P. Jacobs, Jacques Laudy et Paul Cuvelier. Le succès est triomphal. Il s'agit du premier éditeur à accorder une importance aux rares tirages de prestige (les premiers albums de Jacobs). Un journal dont les tirages iront en croissant, mais qui en raison de l'évolution des médias finit par sombrer à cause d'erreurs éditoriales ou encore l'influence des émissions télévisées qui accordent la priorité aux dessins animés japonais. Opium pour les générations nouvelles. En France, le journal *Pilote*, créé dès 1959, ne va pas rencontrer le succès escompté. Il est sauvé par la reprise de l'éditeur Dargaud qui, rapidement, par la multiplicité des talents proposés et une politique intelligente d'albums soignés ainsi que le succès foudroyant d'*Astérix*, va inscrire le neuvième art dans une forme d'expression triomphalement reconnue. Deux éditeurs qui vont rapidement se lancer dans l'aventure de l'animation avec des succès parfois incertains. Ici, même les archives ne permettent pas une évaluation des tirages réels. Signalons aussi l'influence d'un merchandising qui fait exploser les ventes et connaître les séries désormais « cultes ».

### La BD, entre expansion et diversification

Bien vite, l'évolution des idées et de la presse fait découvrir une multitude de sources et de connaissances nouvelles, la multiplication de revues spécialisées et la volonté d'éditeurs étudiant des domaines encore ignorés, étrangers, vont engendrer une découverte de trésors, mais aussi une évolution enfin adulte du média, on est loin alors de la « BD à Papa ». Une révolution s'opère qui ouvre bien des portes, celles des futurs festivals. Ceci depuis mai 1968, le tribunal des dessinateurs condamnant, à tort, Goscinny, ouvre un creuset d'innovations. Naissent des mensuels à la

fois subversifs, mais aussi un tropisme fort pour la contre-culture et l'ouverture à l'*underground* américain. Une volonté d'émancipation. Naît alors l'idée d'autoédition. L'avant-garde française est plus que jamais active. Un nouveau printemps de la BD montre un marché en plein essor, entre 1974 et 1982, de par delà l'Hexagone, phénomène vécu en Belgique ou en Suisse. La liste des nouveaux acteurs livre des structures de prestige, malheureusement limitées dans le temps : Losfeld, Horay, Pauvert, Lattès. Larousse, prudent, rencontre le succès avec ses collections historiques. Albin Michel met la main, au début des années 1980, sur les catalogues adultes de la « nouvelle presse », les éditions du Square et du Fromage, complétés par un rayon américain publiant les plus prestigieux auteurs et dessinateurs sous la houlette de Fershid Bharucha.

### Les libraires-éditeurs bruxellois, de l'invention d'un patrimoine à la recherche d'une modernité

La Belgique, berceau d'écoles prestigieuses, celles de Marcinelle puis de Bruxelles, est active au niveau de ses fanzines : *Ran Tan Plan* d'André Leborgne, *Curiosity* de Michel Deligne, ou encore la chronique de Morris et Pierre Vankeer dans *Spirou*. De jeunes acteurs ambitieux fondent leurs éditions : les frères Pasamonik, Joor, les librairies The Skull et Pepperland seront terriblement actives dans bien des domaines patrimoniaux, mais aussi dans la découverte de futurs créateurs devenus cultes. Bien d'autres suivront (pages 244, 245 et 252) avec des fortunes diverses, mais aussi une diffusion sabotée !

### L'aventure Futuropolis, creuset de nouveaux formats inattendus, mais justifiés

Étienne Robial, graphiste de génie, et Florence Cestac créent une structure accordant la priorité au noir et blanc dès 1972, terminée en 1987 avec le rachat par Gallimard. Un catalogue prestigieux, témoin de la réinvention parfaite et soignée d'un art majeur, développe le talent de générations innovatrices.

### La recomposition de l'édition, 1980-1990

L'effondrement des ventes de périodiques fragilise le secteur. La tentation audiovisuelle provoque un séisme. Une nouvelle génération naît. Seuls Delcourt, Soleil et Casterman adoptent une politique volontariste avec une volonté d'œuvres adultes ou centrées sur le roman graphique.

### Le groupe Ampère reconquiert l'édition catholique

Des rachats et politiques éditoriales moralisatrices réunissent tant Dargaud que Le Lombard puis Dupuis.

Un travail parfait, enrichi d'une bibliographie solide et d'un index clair et précis. Recommandé. ●

- › Sylvain LESAGE, *Publier la bande dessinée. Les éditeurs franco-belges et l'album, 1950-1990*, Presses de l'ENSSIB, 2018, 424 pages, 29,00 €.

# ÇA VOLE DANS TOUS LES SENS !

PAR PASCAL DERU

formateur en ludothèques

## HIBOUFOU

Comment ne pas être sous le charme de ce petit jeu, où l'éditeur Djeco mélange avec brio la qualité de ses graphismes et une règle simple et efficace ? Chaque joueur tient en main trois cartes qui, chacune, illustrent un hibou composé de deux couleurs : par exemple, une tête jaune avec un plumage bleu. Quand vient son tour de jeu, il tente de poser ses cartes en veillant à ce qu'un hibou ait toujours une couleur commune avec son ou ses voisins. Il ne s'agit pas pour autant d'un domino, car le jeu ne peut en aucun cas sortir d'un espace de trois cartes posées l'une à côté de l'autre. Or c'est précisément parce que la partie se joue sur *ce mouchoir de poche* (poser au milieu, à gauche ou à droite) que le jeu suppose de la réflexion. Poser sa première carte est toujours facile... mais arriver à en poser trois demande de s'interroger sur l'ordre qui permettra de respecter la règle pour chacune des cartes.

Un jeu sans concession à la facilité, puisque seule la pose d'une troisième carte rapporte des points et d'autant plus si celle-ci atterrit sur le plus gros des trois tas. Court et magnifique !. Pour 2 à 5 joueurs, à partir de 8 ans, durée : 15 minutes. (Éditions Djeco, environ 12,50 €.)



## MICROPOLIS

*Micropolis* nous emmène dans le monde des fourmis. Chacun reçoit une pièce centrale, appelée la caserne et garnie de cinq fourmis rouges, autour de laquelle se construit en 25 minutes un réseau de galeries composé de 10 tuiles.

À chaque manche, sept tuiles sont tirées de la pioche, posées en file indienne et proposées aux joueurs. À tour de rôle, dans un ordre qui dépend de la caserne la plus peuplée, chacun se sert. La tuile la plus à droite est toujours gratuite ; la seconde coûte une fourmi ; la troisième deux fourmis et ainsi de suite selon la logique. La motivation de vouloir une tuile plutôt qu'une autre vient de ce que certaines tuiles offrent des éléments qui augmentent la valeur de la fourmilière en construction : une reine ou une nurse, une sentinelle ou un sergent



recruteur, un architecte, un abri ou encore une réserve de fruits. En retour, cet excellent système de jeu fait circuler les fourmis d'une fourmilière à l'autre et équilibre les possibilités d'action.

En fin de jeu, quand chacun a positionné 10 tuiles autour de sa caserne, différentes sources de points sont prises en compte : nombre de fourmis et bonus pour sa galerie la plus peuplée ; octroi de points pour les galeries avec une seule reine ; multiplicateur pour ceux qui ont collectionné des fruits différents dans une même galerie, etc.

*Micropolis* est un jeu familial qui mêle avec brio une dimension de construction, un thème bien exploité et des choix qui ne relèvent pas d'un simple lancer de dés. Nous l'avons autant joué entre adultes qu'avec des enfants de 8 et 10 ans : dans les deux cas, il a tenu sa promesse de plaisir. En tout une belle réussite ! Auteur : Bruno Cathala et Charles Chevallier. De 2 à 6 joueurs. (Éditions Matagot, environ 29,00 €.)

## DARD DARD

*Dard Dard* et *Mito* sont des jeux cousins. Peut-être vous rappelez-vous que *Mito* est un jeu où tricher est per-



mis pourvu que le tricheur respecte certaines règles, et que ce petit chef-d'œuvre a été imaginé par deux enfants, Emely et Lukas Brand.

Or voici qu'ils remettent cela avec un jeu à peine différent dans le principe, mais avec d'autres insectes (papillons, guêpes, araignées) et riche de quelques idées neuves qu'ils ont expérimentées. La meilleure d'entre elles est sans doute une sauterelle posée entre chaque joueur et que seuls ceux qui en sont les voisins directs peuvent voler. Mais il n'est pas facile de surveiller à la fois son voisin de droite et son voisin de gauche... et encore moins quand le jeu s'emballe parce qu'une abeille pollinisatrice se pointe et crée du tohu-bohu ou qu'une guêpe avec ou sans dard surgit et sème la confusion !

*Mito* reste un incontournable dans les jeux d'ambiance. *Dard Dard* est une invitation à renouveler sa capacité de réagir et d'échapper à la surveillance, cette fois, du ver vigilant. Pour 3 à 5 joueurs, à partir de 7 ans, durée : 25 minutes. (Éditions Gigamic, environ 11,00 €.)

### CHOP! CHOP!

Jeu de poursuite entre chat et souris dans une cuisine, au centre de laquelle est dressée une table en 3D que seul le chat peut emprunter si cela lui semble un bon raccourci. Un joueur est le chat, tous les autres sont des souris planquées dans leurs trous. Mais les gourmandes respirent la pleine odeur de l'emmental dont quelques morceaux traînent sur les cases du plateau. Hardiment, elles sortent donc et explorent la cuisine. Sur un thème classique, ce jeu d'équipe



fonctionne bien, car les joueurs peuvent jouer plusieurs fois de suite avec une même souris si le chat la talonne.

Le jeu monte en suspens jusqu'à la fin de la partie, car si certaines souris sont croquées, il suffit d'une seule qui échappe à la gourmandise féline pour que le camp des souris l'emporte. Par ailleurs, les cases sont recouvertes de cartes dont les actions ne sont dévoilées que lorsque chat ou souris parvient dessus. Parfois c'est un fromage... mais plus souvent un symbole (fourchette, couteau, flèche) qui fait rebondir la poursuite : atteindre de loin un fromage découvert par le chat, rejoindre une autre case du plateau, stationner un tour ou, au contraire, rejouer immédiatement.

Design et figurines s'accordent avec finesse au décor d'une cuisine carrelée à l'ancienne. Pour 2 à 5 joueurs, à partir de 6 ans, durée : 15 minutes. (Éditions Djeco, environ 30,00 €.)

### FEELINGS

Les jeux sur les émotions sont à la mode... mais plus rarement pour les adultes. *Feelings* s'engouffre dans le créneau et c'est une bonne surprise !

Une situation est donnée à l'ensemble du groupe. Elle est choisie dans le registre qui convient le mieux aux participants : cadre entre amis, cadre familial ou cadre scolaire. Ces situations sont très diverses et j'en relève une dizaine pour vous en révéler la variété. Cadre familial : 1. Un(e) élève que tu n'aimes pas est moquée parce qu'il/elle porte des lunettes. 2. Ton père t'entraîne tous les week-ends. Il veut que tu sois le/la meilleur(e) dans ton activi-

té. 3. Soirée en famille : Mamie t'invite à danser. Cadre scolaire : 1. L'enseignant te punit. Tes parents veulent le rencontrer.

2. Un de tes parents est enseignant dans ton école. 3. Tu fais une bêtise. C'est ton camarade qui se fait punir à ta place. Cadre entre amis : 1. Votre nièce de 14 ans dort avec son petit ami. 2. Vos parents gagnent au loto. Ils donnent tout à des associations caritatives. 3. Votre fils/fille vous annonce qu'il/elle se convertit à une religion.

Les joueurs sont associés par deux. Face à cette situation, ils doivent marquer deux choix : 1. l'émotion qui les traverse (huit émotions différentes sont proposées lors d'une manche) ; 2. l'émotion que choisira vraisemblablement leur binôme.

Quand les choix sont faits, les binômes gagnent des points selon que chacun a été bien deviné par son partenaire. Les joueurs sont libres de commenter leur choix... mais c'est évidemment là que le jeu développe de l'intérêt, nourrit l'empathie, change le regard et les a priori.

Vingt-cinq émotions différentes sont disponibles. J'en relève quelques-unes moins habituelles : la sidération, la déception, la fierté, l'inquiétude, l'excitation, la résignation...

Un plateau permet de comptabiliser les points. À vrai dire, entre adultes, nous nous en sommes passés, car tension et intérêt étaient pleinement au rendez-vous. Un des auteurs n'est autre que Jean-Louis Roubira, à qui nous devons *Dixit*. Le jeu est produit par une société belge, Act in Games, et distribué par Asmodée. Pour 3 à 8 joueurs. (Environ 27,00 €.)

### KONTOUR

De nombreux jeux d'ambiance sont proposés dans l'univers du dessin. Dans un format poche, l'éditeur Gigamic propose une jolie boîte en métal dont l'originalité est de faire deviner un concept (une momie, un livre, un bison, une fusée...) en ne dessinant que des traits droits, 15 au maximum, et sans utiliser plus que 30 secondes. C'est simple et efficace ! À partir de 10 ans, pour 3 à 7 joueurs. (Environ 13,00 €.) ●



# LA CRISE, CETTE CERISE SUR LE GÂTEAU

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*



Et si la crise devenait une opportunité ?

Intime, enfantine, adolescente ou politique, la voici déclinée à tous les temps par des spectacles de théâtre qui bouleversent, dérangent et questionnent. D'où les ateliers philo proposés dans leur foulée par les centres culturels du Brabant wallon, dans le cadre de l'opération « La crise sur le gâteau ». Je pense, donc je suis...

**C**ertaines expressions anglaises se traduisent difficilement, car elles expriment également une autre mentalité, une autre culture ou manière d'envisager la vie et, en l'occurrence, les difficultés, les échecs. Souvent traduite par « on apprend par ses échecs », l'expression « we learn from our mistakes », chère à Einstein, signifie, en réalité, que l'échec est carrément souhaitable. Il ne suffit pas, contrairement à ce qu'on pourrait croire lors d'une lecture primaire, d'un lot de consolation, mais bien d'une véritable philosophie qui fait qu'en Angleterre, celui qui n'a jamais échoué n'a, en réalité, jamais rien tenté. Et ne force dès lors pas l'admiration. Pour rester poli. Dans le même ordre d'idées, « crisis are opportunities » est censé encourager les personnes à se réjouir de l'arrivée d'une crise, à s'en féliciter, à l'exploiter pour mieux rebondir.

« La crise sur le gâteau » a vu le jour dans cet état d'esprit. Comme une invitation à découvrir des pièces de théâtre qui bousculent parce qu'elles parlent de nous, de nos désillusions, de nos envies de pouvoir, de notre peur des autres, de notre honte du passé, de nos angoisses face à l'avenir, de ces guerres que l'on se livre, à soi-même et aux autres.

Dans la foulée de la découverte, il s'agissait, pour les enfants ou adolescents, de s'approprier le spectacle autrement, via les ateliers philo coordonnés par Gilles Abel, en vue de se questionner, d'élargir le regard, de ciseler la pensée, de partager une parole et peut-être de faire vaciller ses certitudes. Ou d'imprimer ses émotions dans le cadre des ateliers de sérigraphie, très intéressants eux aussi, faisant appel à ce processus qui permit notamment aux affiches de Mai 68, dont on vient de célébrer les 50 ans, de se multiplier. Et ce grâce

au collectif Ice Screen qui offrit aux mots, aux pensées, de devenir couleurs, lignes, courbes, impressions.

Une opération bien conçue qui met aussi en avant des valeurs de solidarité et de communauté. Ensemble, on est tellement plus forts. Voilà pourquoi « La crise sur le gâteau » résulte, sous la houlette du centre culturel du Brabant wallon, de la collaboration des centres culturels de Braine-l'Alleud, Genappe, Ittre, Jodoigne-Orp-Jauche, Nivelles, la vallée de la Néthen, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Perwez, Rixensart, Tubize, Waterloo, de l'Atelier Théâtre Jean Vilar, de l'Association Braine Culture, de Columban Espace de Cultures et des Ateliers du Léz'arts. Ouf !

L'appellation choisie en dit long sur le regard posé sur lesdites crises. L'idée est née dans la continuité du projet Ottokar qui, chaque année, mettait le théâtre jeune public en valeur dans une province différente, et ce, afin de fêter dignement la journée mondiale du théâtre jeune public organisée par l'ASSITEJ (Association internationale du

théâtre jeune public). Essoufflée, l'initiative s'est vue remplacée par l'envie de choisir une thématique de programmation assortie d'ateliers. Une quinzaine de spectacles ont donc été programmés d'octobre 2017 à avril 2018, en séances scolaires ou tout public.

### AU SENS LARGE

La belle idée fut aussi d'envisager la crise dans le sens large du terme, intime, familiale, existentielle, adolescente, politique, financière, identitaire et l'on en passe.

Avec, au menu, de véritables bijoux, comme bien sûr *La Guerre des buissons* par le Théâtre des 4 Mains. Un spectacle qui fit l'unanimité aux Rencontres jeune public de Huy, l'été dernier, et que les spectateurs pouvaient dès lors découvrir rapidement.

Inspirée d'un roman de Joke van Leeuwen, une des grandes auteures de littérature jeunesse, *Toen mijn vader een struik werd* (Quand mon père est ►

### RÉFLEXIONS D'ENFANTS

« Une crise, pour moi c'est quand on est énervé, c'est quand nos émotions fortes sortent de notre corps et qu'on ne les contrôle pas trop. » (Charlotte, 9 ans)

« Une crise, pour moi c'est une bataille. » (Jan, 9 ans)

« Une crise, c'est : mon cœur ne parle plus. » (Nicolas, 10 ans)

« Un enfant c'est insouciant et la philosophie c'est sérieux.

Selon qui ? Des enfants qui portent des soucis sur leurs épaules ça n'existe pas ? Et qui a dit que penser ça ne pouvait pas être un jeu ? »

« Dire ce qu'on pense c'est juste parler. Penser ce qu'on dit, c'est réfléchir. Parfois, on parle sans réfléchir et on réfléchit sans parler. Réfléchir, ce n'est pas rien. »

« Est-ce que passer à autre chose, c'est oublier le passé ? »

- *devenu un buisson*), cette mise en scène de Jérôme Poncin raconte le conflit à hauteur d'enfant. Une succession de scènes de vie, à l'orphelinat ou dans un home de personnes âgées, aussi suggestives que bien rendues. Une autre manière de dire la guerre aux petits et une belle matière à discussion lors des ateliers menés par Gilles Abel, le grand philosophe pour enfants de la Communauté française, ou par certains de ses « disciples ».
- « Beaucoup d'animations ont eu lieu autour de ce spectacle, nous dit Gilles Abel. Les plus grands s'interrogeaient quant à l'exil, la migration et la violence. Les plus petits se demandaient pourquoi le papa n'accompagne pas son enfant, ou pourquoi la grand-mère le laisse partir. Ils s'intéressaient donc plus aux relations intrafamiliales. »



La guerre des buissons,  
© photo Nicolas Bomal

## DANSEUSE ÉTOILE

Autre crise, plus identitaire celle-là, mais intime et oh combien sincère et

passionnante, celle relative à l'âme et au corps que nous conte, avec une authenticité touchante, Florence A.L. Klein dans *Je suis une danseuse étoile*, ou le récit d'une fillette plutôt boulotte qui rêvait d'interpréter *Le Lac des cygnes*, mais dont les espoirs se sont envolés au gré des réflexions, carrément odieuses parfois, de camarades de classes, voire de professeurs ou autres adultes.

## COMMENT CONNAÎTRE SA PERSONNALITÉ ?

La pièce *Des illusions* de la Compagnie 3637 n'a pas laissé les jeunes indifférents. Ils ont assisté, il est vrai, à une véritable claque théâtrale qui traduit les (dés)illusions des adolescents d'aujourd'hui à travers un texte touffu de Sophie Linsmaux, Bénédicte Mottart et Coralie Vanderlinden, les auteurs et interprètes qui intervertissent les rôles. Emma fête ses 17 ans. Thème de la soirée : « Qu'est-ce que tu veux devenir plus tard ? » Les invités se prennent au jeu et arrivent tous déguisés. Mais ce que cette réponse implique, au-delà de la fête, paralyse Emma. Suite à la représentation, plusieurs questions se posent.

Est-ce toujours négatif une désillusion ?  
 Qu'est-ce qui est le plus important dans notre futur travail : le bonheur qu'il nous donne ou le salaire qu'il nous donne ?  
 Est-ce que quand on a de l'argent, on a de l'importance ?  
 A-t-on besoin de pression pour avancer ?  
 Pourquoi devrait-on se sentir opprimé ?  
 Pourquoi ne pouvons-nous pas tout prendre à la légère ?  
 Comment connaître sa personnalité ?

Autant de questions, au cours des ateliers philo, qui sont parfois, voire souvent, restées sans réponse, mais qui ont le mérite d'avoir été posées, d'avoir cheminé dans les pensées.

Un spectacle qui aborde des thèmes rares, qui se demande comment parler du corps aux enfants, leur donner envie d'explorer ce continent intérieur. Comment ne pas le résumer à l'anatomie, au sport, à la compétition, mais lui donner une dimension poétique. Voilà ce qu'a osé faire Florence A.L. Klein grâce à un texte d'abord, remarquable, d'une écriture sensible, et partiellement autobiographique. Ce n'est pas un hasard si la comédienne a ému certains spectateurs aux larmes.

« J'ai 38 ans. Mais un jour, j'ai eu comme vous cinq ans, six ans, sept ans, huit ans. Qu'est-ce qui a changé ? (Ou pas) À cinq ans, je pouvais encore devenir une danseuse étoile. »

Et puis, incontournable, voici l'adolescence, dansée et transcendée dans le spectacle *Des illusions* de la Compagnie 3637, un titre à double sens qui annonce déjà la chute d'un spectacle organique, visuel et corporel mis en scène par Baptiste Isaia (voir ci-contre).

Ou encore celle des migrants, abordée dans un camion, par le Tof Théâtre, dans *J'y pense et puis...* ou celle de la colonisation dans *Colon(ial)oscopie*, un texte incisif de Geneviève Voisin et Francesco Mormino qui revient par touches bien balancées sur le passé colonial de la Belgique, un sujet qui ne figure pas au programme scolaire et qui, à défaut d'y entrer par la grande porte, pourrait le faire par la fenêtre, celle qu'ouvre si souvent le théâtre. On pourrait encore citer *Jean Jean*, *Gulfstream* ou les autres, tant chacun avait ses raisons d'être. Mais comme le temps, l'espace est compté. Et l'on ne voudrait pas partir sans la conclusion encourageante de Gilles Abel. « On a eu 95 % de réception. L'impression qui revenait était : on ne le fait pas souvent et même si ce n'est pas facile, c'est chouette de prendre ce temps-là, d'être capable d'aller plus loin, de parler de la vraie vie. C'est à faire plus souvent, disaient les adolescents. » ●

# S'ÉMERVEILLER

PAR MICHEL DEFOURNY  
maître conférencier à l'ULg

La biodiversité est menacée : pollution et réchauffement climatique, accroissement de la population et réduction des espaces indispensables à la vie sauvage, épuisement des ressources naturelles, usage de pesticides... Des albums récents permettent à l'enfant de s'émerveiller devant les richesses de la nature et la grande variété des espèces tant végétales qu'animales. Face à pareil trésor dont il est l'héritier, sans doute prendra-t-il conscience de la nécessité et de l'urgence du combat à mener.

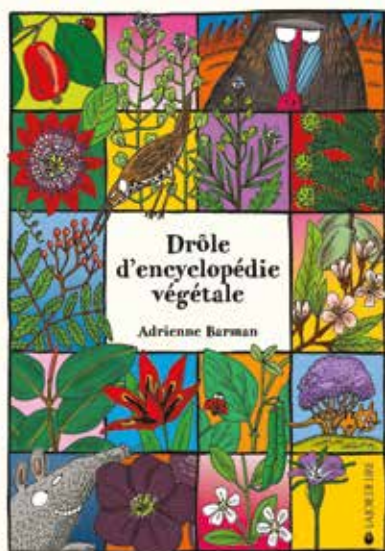
**DRÔLE D'ENCYCLOPÉDIE VÉGÉTALE**  
PAR ADRIENNE BARMAN

Dans *Drôle d'encyclopédie*, paru à La Joie de lire en 2013, Adrienne Barman avait classé les animaux de façon originale. On y rencontrait « les chasseurs », « les rose bonbon », « les nerveux », « les solitaires », « les disparus », « les rayés », « les fidèles », « les blanc neige », « les sauteurs »... Chacune

de ces familles était présentée avec une bonne dose de farfelu dans une explosion de couleurs. Cinq ans plus tard, dans *Drôle d'encyclopédie végétale*, Adrienne Barman entraîne ses lecteurs dans une extraordinaire escapade planétaire à travers prés, jardins, forêts, ruisseaux et marais, déserts et montagnes... Nous voilà émerveillés, étonnés, inquiets, rassurés... tant le pouvoir des plantes et des arbres, de leurs feuilles, de leurs racines, de leurs

fleurs, de leurs fruits, de leur écorce... est grand ! Tant leur beauté est stupéfiante, tant leurs couleurs sont vives et inspirantes, tant elles se révèlent nourrissantes et bienfaitantes, tant elles peuvent être dangereuses, tant leurs senteurs nous enivrent ou parfois nous répugnent, tant elles fécondent notre imaginaire. Avec Adrienne Barman, le lecteur part à la découverte des « champêtres », des « épiciées », des « grimpantes », des « bonnes salades », des « piquantes », des « colorantes », des « dépolluantes », des « mangeuses », des « empoisonneuses », des « parfumées »... L'âge des « doyennes » nous laisse pantois lorsque nous apprenons que le *Welwitschia mirabilis* peut vivre jusqu'à 2000 ans et que le séquoia géant vit jusqu'à 3000 ans. Les dimensions des « géantes » nous laissent rêveurs : l'arum titan s'élève jusqu'à 3 mètres de hauteur tandis que le diamètre de la victoria d'Amazonie peut atteindre 3 mètres. Cette passionnante encyclopédie réserve de multiples surprises : de l'« arbre aux mouchoirs » à l'« amarante queue-de-renard » en passant par le « coussin de belle-mère » !

Différents modes de lecture s'offrent à nous. Soit l'album se laisse feuilleter pour le plaisir des yeux ravies par les formes et les couleurs des végétaux, mis en valeur par les fonds de page et leur poésie. Les uns sont colorés uniformément, d'autres présentent d'har-





- monieux agencements de couleurs, d'autres encore proposent des paysages ou des mises en scène qui intègrent des animaux et des humains ; l'humour omniprésent se fait quelquefois malicieux. Autre possibilité, l'index qui répertorie plus de 700 noms servira de point de départ, il suffira de sélectionner un nom puis de se reporter à la page correspondante pour retrouver une espèce familière ou, au contraire, pour se confronter à l'inconnu ! Et par-delà, cette drôle d'encyclopédie suscite l'envie d'en savoir davantage. Au lecteur d'approfondir ses connaissances en consultant d'autres livres pour s'initier aux mystères de la vie végétale.

### PLANTES VAGABONDES PAR ÉMILIE VAST

Si, par exemple, l'enfant s'interroge sur la façon dont les plantes partent à la conquête du monde et se dispersent, il pourra se reporter à l'ouvrage d'Émilie Vast, *Plantes vagabondes*, paru cette année aux éditions MeMo. On y voit combien la nature se montre astucieuse. Les aigrettes du pissenlit s'envolent, emportées par le vent ; les stolons du fraisier rampent avant de trouver l'endroit idéal où prendre racine ; la samare de l'érable tournoie dans l'air, tel un petit hélicoptère ; pour se déplacer, le fruit de la bardane aux boules hérissées de crochets s'agrippe au pelage des animaux ; les mûres comme les baies du sureau se laissent manger et digérer par des merles ou des mulots qui assurent leur transport jusqu'au moment de leur expulsion ; lorsqu'elles sont trop serrées dans leur fruit-capsule, les graines de violette sautent et se répandent aux alentours ; pour planter ses graines, la chélidoine s'assure la collaboration des fourmis, comme le noisetier recourt aux services des écureuils... Émilie

Vast a dénombré dix procédés qui permettent aux plantes de « se déplacer », alors que nous les croyons immobiles ! Elle rappelle également que les humains n'ont cessé d'en cultiver et de les faire voyager à travers le monde afin de mieux se nourrir ou d'embellir leur jardin : de la carotte au maïs, de la tomate à la tulipe, de l'oignon au bégonia.

La segmentation verticale ou horizontale des doubles pages adoptées par l'auteur marque bien la succession des étapes de la maturation des graines ou celle des processus de déplacement.

La nature captive Émilie Vast depuis son enfance et, en tant qu'artiste, elle lui a consacré plusieurs albums, parus chez MeMo. *L'herbier, arbres feuillus d'Europe* est paru en 2009 ; *L'herbier, petite flore des bois d'Europe*, en 2010 ; *L'herbier, plantes sauvages des villes*, en 2011 ; *Il était un arbre*, en 2012 ; *Abeille et Épeire* en 2017. Son style graphique séduit par sa méticulosité, sa précision tout en finesse, son dépouillement : elle stylise, elle découpe les formes avec virtuosité et travaille la couleur en aplat. Chacun de ses albums est un régal pour les yeux.

### JOUER DEHORS PAR LAURENT MOREAU

C'est par un amusant dispositif icononarratif que Laurent Moreau invite ses lecteurs à observer quelque 250 animaux en leur milieu naturel, en suivant les jeux d'un frère et d'une sœur que leur mère exaspérée vient d'envoyer dehors tant ils se chamaillaient. L'album tire sa force d'un subtil décalage entre le texte et les images : fusion de l'ici et de l'ailleurs, de la réalité et de l'imaginaire, qui combine trois axes. De courtes phrases font entendre la voix maternelle qui suggère des activités d'extérieur : arrosage des fraisiers du

potager derrière la maison, courses effrénées, attention portée aux nuages, suspension dans les arbres, éveil de l'imagination pour s'embarquer dans de grandes aventures. Parallèlement, les illustrations réalistes se font à la fois narratives et documentaires. On y voit les deux petits personnages en train de jouer follement tandis que, de double page en double page, défilent de vastes paysages où vivent des dizaines et des dizaines d'animaux. Peu à peu, les enfants se sont éloignés de nos contrées (bords de mer, campagne, montagne) pour accomplir un véritable tour du monde, traversant déserts africains, savane, jungle asiatique, Australie, banquise, toundra... avant de regagner leur chez eux, accompagnés par un cortège de bêtes sauvages prêtes à mettre la maison sens dessus dessous ! Pauvre maman !

Dans les planches complémentaires qui clôturent l'album, Laurent Moreau a répertorié tous les animaux rencontrés successivement par les enfants. Leur niveau de vulnérabilité est clairement indiqué d'après la liste rouge de l'Union internationale pour la conservation de la nature : espèces en danger critique d'extinction, espèces en danger, espèces vulnérables, espèces quasi menacées, et autres. Le tableau est affligeant, alors que les dessins de Laurent Moreau, d'une grande simplicité, font ressentir leur beauté. ●

- › **Adrienne BARMAN, *Drôle d'encyclopédie végétale***, La Joie de lire, 2018, 200 pages, 24,90 €.
- › **Adrienne BARMAN, *Drôle d'encyclopédie***, La Joie de lire, 2013, 216 pages, 24,90 €.
- › **Emilie VAST, *Plantes vagabondes***, MeMo, 2018, 64 pages, 17,00 €.
- › **Laurent MOREAU, *Jouer dehors***, Hélicium, 2018, 48 pages, 16,90 €.



# LYRA :

## NOUVELLE TRILOGIE DE PHILIP PULLMAN

PAR MAGGY RAYET

En 1998 paraissait en langue française le premier volume de *À la croisée des mondes*, une trilogie signée Philip Pullman. Vingt ans après, l'écrivain britannique remonte le temps : dans *La Belle Sauvage*, Lyra, son héroïne, est un bébé de six mois.

**L**es *Royaumes du Nord*, premier volume de la trilogie *À la croisée des mondes* de Philip Pullman, fut publié à Londres en 1995. Il fallut attendre trois ans pour qu'il soit accessible aux lecteurs francophones. La traduction en fut confiée à Jean Esch, connu avant tout jusqu'alors pour ses travaux dans le domaine du polar et du thriller anglo-saxon et qui sera associé par la suite à tous les livres de Philip Pullman. En 1998, ce dernier est déjà un écrivain reconnu en Grande-Bretagne. Diplômé de l'université d'Oxford, c'est dans cette ville qu'il vit et travaille et c'est elle qui servira de cadre à sa trilogie. Par contre, dans l'édition francophone, son nom n'est pas encore familial. Même si Gallimard Jeunesse a déjà repéré quelques titres. Même si Henriette Bichonnier a introduit *Jacob superstar – How to be cool* – dans la Bibliothèque internationale, célèbre collection créée en 1968 chez Nathan par Isabelle Jan.

*Les Royaumes du Nord* paraît chez Gallimard, en grand format, le 2 octobre 1998, c'est-à-dire à peu près en même temps que la sortie en Folio du premier volume des aventures de Harry Potter, daté quant à lui du 9 octobre ! En Grande-Bretagne, le succès est immense. Si l'on en croit Nicholas Tucker, auteur d'une

*Rencontre avec Philip Pullman*, ses ventes auraient même dépassé à un moment celles du « petit sorcier ». Ce qui n'est guère étonnant, Philip Pullman étant un formidable conteur. On reste admiratif devant sa capacité à structurer un récit, à inventer des personnages, à imaginer des situations, à rendre crédibles des dialogues, à créer et à maintenir un suspense. Le lecteur rencontre ici aussi bien des érudits d'Oxford que des ours en armure, des sorcières, des anges et des spectres. Sa plus belle idée – l'auteur reconnaît lui-même que c'est la plus féconde –, ce sont les fameux *dæmons* : dès sa naissance, chaque être humain est indissolublement lié à un animal qui se transforme à volonté tant que l'humain est un enfant et qui se fixe à la puberté, reflétant ainsi la personnalité de l'adulte qu'il est devenu.



Philip Pullman  
© Michael Leckie

### LA MATIÈRE SOMBRE ET LA POUSSIÈRE

Pour Nicholas Tucker, *À la croisée des mondes* – 1140 pages environ – peut se lire comme un roman d'aventures ou comme une parabole sur l'essence de la nature humaine et la façon dont elle a été trahie. « L'intrigue de base décrit comment deux enfants, Lyra et Will, réussissent à vaincre les forces de l'oppression pour établir un nouvel ordre fondé sur la vérité, l'honnêteté et l'amour. Ce faisant, ils reproduisent le destin original d'Adam et Eve quand ils croquent le fruit de l'arbre de la connaissance, obtenant par là le droit de vivre en pleine conscience. » Dans la revue *Lectures*, à l'occasion de la parution en français du troisième volume de la trilogie – *Le Miroir d'ambre* – Daniel Delbrassine insiste notamment ►

- sur l'influence exercée sur l'auteur par le poète visionnaire William Blake et aussi par John Milton, à qui le titre anglais de la trilogie – *His Dark Materials* – a même été emprunté.

Cette « matière sombre » évoquée au XVII<sup>e</sup> siècle par l'auteur du *Paradis perdu* fait songer bien entendu à l'hypothétique matière noire, ingrédient incontournable des théories cosmologiques actuelles. Et comme Philip Pullman entraîne ses lecteurs dans des mondes différents, comme il introduit dans ses histoires des objets aux pouvoirs étranges, rien d'étonnant à ce que les amateurs d'explications scientifiques s'ingénient à les multiplier. Quitte à se lancer dans des interprétations audacieuses. Dans ce cas-ci, deux Britanniques, Mary et John Gribbin, se mirent à la tâche et proposèrent *Les Mystères de la science dans la trilogie de Philip Pullman*. Dans « une très brève introduction », ce dernier se présente ainsi : « Bien que grand amateur de science, je ne suis pas, foncièrement, un scientifique. Je suis un conteur. » Et d'émettre ce souhait : « J'espère avoir réussi à retenir suffisamment d'informations pour que le lecteur ait le sentiment que le décor était solide et qu'il ne risquait pas de s'écrouler si quelqu'un s'appuyait dessus. Je crois que lorsque vous êtes convaincu par une partie de l'histoire, vous êtes plus disposé ensuite à croire au reste. Je ne suis pas en train de dire que c'est vrai, évidemment ; on sait bien que ce n'est pas vrai. Mais on se dit que ça fonctionne. »

Sur Wikipédia, l'article intitulé À la croisée des mondes, présenté, ce qui est assez rare, comme un « article de qualité », propose une analyse fouillée de l'œuvre de Pullman, de sa richesse, de ses intentions et de son actualité. La presse, quant à elle, est élogieuse. Cueillons au passage un titre du quotidien anglais *The Guardian* : « His Dark Materials is two decades old, but its lessons are made for today ».

## DE PRÉCIEUSES PÉPITES POUR PATIENTER

Après la parution de sa trilogie, Philip Pullman ne semble pas prêt

à abandonner ses personnages. Et surtout pas la petite Lyra, qui avait 11 ans dans les premières pages et que Nicholas Tucker présente ainsi : « Malicieuse, irrespectueuse, volontaire et indépendante, elle est également bienveillante et généreuse. »

En 2003 paraît *Lyra's Oxford (Lyra et les Oiseaux)*, qui raconte les démêlés de la demoiselle avec une sorcière redoutable. Avant de figurer dans la collection Folio, ce texte court bénéficie d'une édition cartonnée et toilée qui en fait un objet raffiné. La préface de l'auteur intrigue : « Cet ouvrage raconte une histoire, mais contient aussi d'autres petites choses. Ces petites choses sont peut-être – ou peut-être pas – en relation avec l'histoire. Ou peut-être sont-elles à mettre en relation avec des histoires qui n'existent pas encore. » Ces « petites choses » en forme d'indices sont des bouts de papier, des vieilles photos, des publicités, des cartes, des modes d'emploi, un plan de la ville d'Oxford... Pour illustrer cette pépite, il n'est pas fait appel à Eric Rohmann comme pour la trilogie, mais au talent de graveur de John Lawrence. Dans la même présentation, paraît en 2008 *Once Upon a Time in the North (Il était une fois dans le Nord)*, évoquant la première rencontre entre deux personnages attachants, l'aéronaute Lee Scoresby et l'ours Iorek Byrnison. Ici, dans ce texte aux allures de « western », Lyra n'apparaît que dans les fameuses « petites choses » : figure notamment une lettre signée de sa main alors que, étudiante dans un collège d'Oxford, elle termine son mémoire d'histoire économique.

Après ces deux précieux petits livres et leurs annexes énigmatiques, le lecteur attend une suite. Il l'attendra pendant près de dix ans.

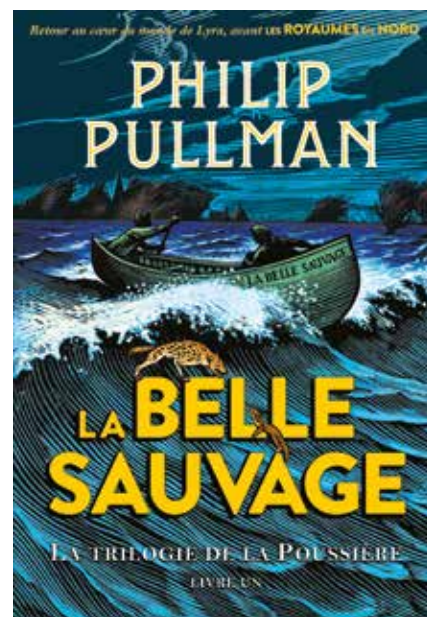
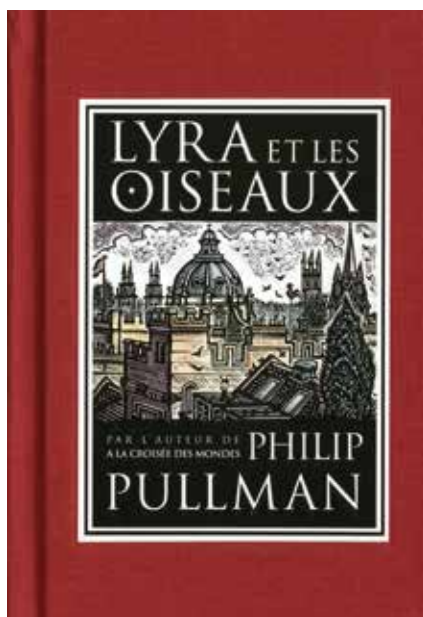
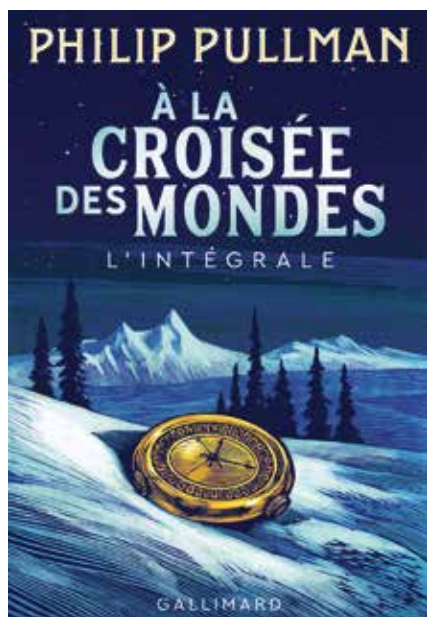
## UNE HISTOIRE DIFFÉRENTE

À l'automne 2017 paraît enfin, presque simultanément en anglais et en français, le premier volume d'une nouvelle trilogie. Sur la couverture illustrée par Chris Wormell, une barque – La Belle Sauvage – lutte sur

des flots déchainés. Elle donne son titre au livre. Et c'est bien mérité : grâce à elle, Malcolm, jeune garçon réfléchi et sympathique – rejoint par Alice, grande adolescente au sacré caractère –, un bébé de six mois va être sauvé des eaux. Et ce bébé n'est autre que notre Lyra. Philip Pullman a remonté le temps. Dès sa naissance, Lyra a été confiée à un prieuré de bonnes sœurs situé à Godstow, au bord du fleuve, non loin d'Oxford. Mais le secret n'est pas bien gardé, le bébé semble intéresser beaucoup de monde et le climat d'insécurité grandit. D'autant plus que tombe une pluie torrentielle, que le niveau des eaux monte dangereusement et que la catastrophe ne tarde pas à éclater. C'est le déluge !

Pour Lyra et ses jeunes protecteurs, les ennemis ne se résument pas aux éléments déchainés. Un savant de génie, devenu pervers et fou, les suit à la trace. Et puis, comme dans les livres précédents, la menace du Magisterium, autorité suprême d'une Église totalitaire, est omniprésente : à travers un Conseil de discipline consistorial s'occupant des problèmes d'hérésie et d'incroyance et aussi à travers une Ligue de Saint-Alexander, odieuse école de la délation. Face à ces organisations redoutables, les bonnes sœurs du prieuré de Godstow ne font évidemment pas le poids !

Le titre général de cette nouvelle trilogie, *La Trilogie de la Poussière (The Book of Dust)*, laisse espérer qu'on va en apprendre un peu plus sur cette « Poussière » qui a déjà fait couler beaucoup d'encre dans À la croisée des mondes. L'auteur en avait donné plusieurs définitions, explique Nicholas Tucker : « C'est le péché originel, la forme des pensées encore à naître, la matière sombre, les particules d'ombre, les particules de conscience, et même les anges rebelles. » Ici, la chercheuse Hannah Relf explique prudemment à Malcolm qu'il « s'agit d'une sorte de particule élémentaire dont on ne sait pas grand-chose ». Et de lui conseiller de lire des livres dont les titres nous sont familiers, comme *L'étrange histoire des quantas* de Banesh Hoffmann et Michel Paty, publié aux États-Unis en 1947 et repris à



présent dans les bibliographies des traités d'histoire des sciences.

On sait que l'auteur travaille pour l'instant au troisième volume de *La Trilogie de la Poussière* et que le deuxième volume est prêt à être édité. On aurait pu imaginer que celui-ci raconterait la petite enfance de Lyra au sein de Jordan College. Mais les lecteurs ont déjà été prévenus : le deuxième volume mettra en scène une Lyra adulte. Et Philip Pullman d'insister : cette deuxième trilogie n'est ni un « prequel » ni un « sequel », mais bien un « equal ». « C'est une histoire différente ! »

Sans attendre, lisez l'incipit de *La Belle Sauvage*. À voix haute, c'est mieux. Vous constaterez qu'il est difficile de ne pas tomber sous le charme du conteur. Et de ne pas dévorer jusqu'à la dernière les 544 pages : « Au bord de la Tamise, à cinq kilomètres en amont du centre d'Oxford, à l'écart de l'endroit où les grands collèges Jordan, Gabriel, Balliol et deux douzaines d'autres s'affrontaient dans des courses nautiques, là où la ville n'était qu'un ensemble de tours et de flèches au loin, au-dessus des nappes de brouillard de Port Meadow, se dressait le prieuré de Godstow, occupé par de gentilles bonnes sœurs qui vaquaient à leurs saintes occupations, tandis que sur la rive opposée se trouvait une auberge baptisée La Truite... » ●

- **Philip PULLMAN, *À la croisée des mondes***. L'intégrale, trad. de l'anglais par Jean Esch, Gallimard, 2017, 1136 pages, 29,90 €.
- **Nicholas TUCKER, *Rencontre avec Philip Pullman***, trad. de l'anglais par François Gallix, Gallimard, 2004, 224 pages, 7,00 €.
- **Daniel DELBRASSINE, *À la croisée des mondes de Philip Pullman***, dans *Lectures*, n° 122, septembre-octobre 2001, pp. 49-53.
- **Mary et John GRIBBIN, *Les Mystères de la science dans la trilogie de Philip Pullman « À la croisée des mondes »***, trad. de l'anglais par Jean Esch, Gallimard Jeunesse, 2004, 192 pages, 9,00 €.
- **Philip PULLMAN, *Lyra et les Oiseaux***, trad. de l'anglais par Jean Esch, Gallimard Jeunesse, 2003, 64 pages, 12,50 €.
- **Philip PULLMAN, *Il était une fois dans le Nord***, trad. de l'anglais par Jean Esch, Gallimard Jeunesse, 2008, 104 pages, 12,50 €.
- **Philip PULLMAN, *La Belle Sauvage***, trad. de l'anglais par Jean Esch, Gallimard, 2017, 544 pages, 22,00 €.

# FANNY DREYER ET SARAH CHEVEAU :

## L'AVENTURE DE CUISTAX

Jeunes illustratrices, Fanny Dreyer et Sarah Cheveau ont développé une vraie complicité au sein du groupe qui a créé le fanzine bruxellois Cuistax. Et son grand frère : *La Limite*. Le Service général des Lettres et du Livre les a sollicitées afin de faire découvrir leur univers original au sein de la publication *Les Incontournables 2016-2018*. Portraits croisés.

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale,  
Service Littérature de jeunesse,  
Service général des Lettres et du Livre

### Qui êtes-vous, Fanny Dreyer ?

Originaire de Suisse romande, j'ai passé mon baccalauréat option Art visuel au collège Saint-Michel de Fribourg. Durant mes études, je suis intervenue plusieurs fois en tant que stagiaire décoratrice sur des courts-métrages d'animation. Passionnée par l'illustration, j'entre à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles en illustration et passe mon master en juin 2011. Janvier 2013 connaît la sortie du premier numéro de *Cuistax*, réalisé en collaboration avec les personnes participant à une exposition collective, intitulée *Colorama* et organisée à la Maison des Cultures de Saint-Gilles.

**Fanny, vous avez déjà publié six albums<sup>1</sup> : *Le Mystère du Monstre* ; *Les Musiciens de Brême* ; *La Dame de l'ascenseur* ; *La Nuit de Saint-Nicolas*, *Moi, canard* et *La Poya*, pouvez-vous en dire quelques mots ?**

J'ai rencontré l'éditeur La Joie de lire à la Foire de Bologne, mon travail leur a plu, mais c'est avec la revue *Hors*

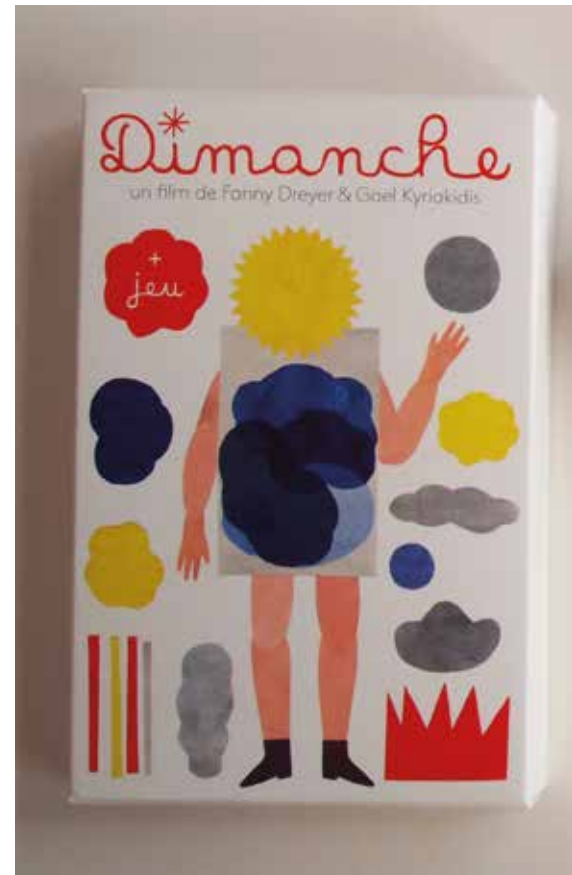
*Cadre[s]* (j'avais gagné un concours) que ça a réellement démarré, puisque La Joie de lire m'a rappelée après avoir eu connaissance de mon petit projet au sein de cette revue. La Joie de lire m'a proposé d'illustrer une nouvelle de mon choix de Corinna Bille. J'ai choisi d'illustrer *Le Mystère du Monstre*. J'étais très libre. Les seules contraintes étaient liées au texte, qui est assez long.

**Une particularité, ce sont les yeux, bien présents dans les illustrations, non ?**

J'adore personnifier la nature, avec l'envie d'un univers qui fourmille. Ces yeux apportent une dimension supplémentaire, interpellent le lecteur, presque comme un regard caméra au cinéma. Le lecteur sent que j'ai du plaisir à utiliser une technique et à dessiner.

L'album *Les Musiciens de Brême* est, en fait, une maquette réalisée lors de mes études aux Beaux-Arts et que j'ai retravaillée.

Dans *La Dame de l'ascenseur*, Tom et Tina rendent visite à leur grand-mère



à l'hôpital. Dans l'ascenseur, ils entendent la voix d'une dame et se posent tout un tas de questions à son sujet : leur imaginaire est en marche.

*Moi, canard* est le fruit d'une collaboration avec Ramona Badescu, une amie auteure (elle est, entre autres, la plume de *Pomelo*). Il s'agit d'une adaptation contemporaine du conte *Le Vilain Petit Canard*, pour initier les plus petits à la tolérance, « un livre singulier et poignant », comme l'explique Sophie Van der Linden sur son blog<sup>2</sup>.

**Et un superbe leporello : *La Poya***

Un petit garçon accompagne un troupeau de vaches lors de la montée aux alpages. Il découvre ainsi ce moment important de la vie alpine, la *poya*. Pour Lise, une jeune vache, c'est aussi une première fois.

**Le film *Dimanche***

*Dimanche* est un court-métrage d'une dizaine de minutes, réalisé avec une musicienne, Gael Kyriakidis, et produit par Ciné 3D (Suisse). Je suis co-



réalisatrice et directrice artistique, chargée de l'univers graphique et dirigeant l'équipe. Le film<sup>3</sup> est sorti en Suisse et on attend les sélections des festivals. Il sortira à Paris et à Bruxelles ; le lieu reste à trouver. Des clés USB ont été réalisées afin de pouvoir visualiser celui-ci. Un jeu de cartes, le *Jeu des sept jours*, a vu le jour pour évoquer les jours de la semaine.

#### **Sarah Cheveau ?**

D'origine française, j'atterris à Bruxelles à 18 ans. J'étudie l'illustration, la vidéo et la gravure à l'ERG (École de recherche graphique). Puis je passe l'agrégation et travaille en tant que professeure pendant six ans. Parallèlement, j'anime beaucoup d'ateliers au Wolf, dans différents centres culturels, des bibliothèques, écoles et musées. Aujourd'hui, je partage mon temps entre l'illustration, l'écriture d'albums, les ateliers pour enfants et les histoires contées, parfois chantées. Ces aventures s'entrelacent et se nourrissent l'une l'autre. Illustratrice, je tra-

vaille pour la presse, l'édition jeunesse et des projets de communication : affiches, logos et supports pédagogiques. Je suis un membre actif du collectif d'illustrateurs bruxellois *Cuistax*<sup>4</sup>, avec lequel nous éditons un magazine pour enfants bilingues, imprimons des petites éditions de posters et organisons des expositions. Et j'ai aussi un projet d'album mêlant écriture et dessins, courant 2019. J'ai fait beaucoup de vidéo à l'ERG. Je vois mes livres comme des montages avec des rythmes, des temps globaux. Le livre est un tout avec ses couleurs, ses sons, son temps particulier.

#### **L'aventure *Cuistax* : un vrai fanzine bruxellois**

*Cuistax* fête déjà ses cinq ans avec le n° 9 et le thème « Parade ». Il existe un noyau dur participant depuis le début, avec le tandem Chloé Perarnau et Fanny Dreyer<sup>5</sup>.

Pour les autres événements, nous avons un cercle concentrique avec Sarah Cheveau et Anne Brugni. À

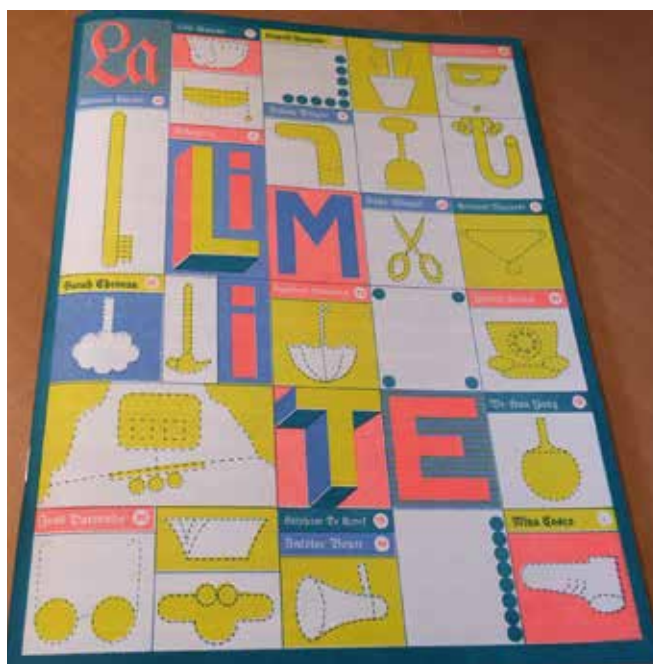
quatre, nous avons réalisé plusieurs expositions, dont une à Lisbonne, une à Lyon, et une en préparation.

#### **Un nom belge, un fanzine bilingue**

Nous avions l'envie d'un nom belge compris dans les deux langues. *Cuistax* a fait l'unanimité, car il représente une énergie collective, le mouvement, et il s'agit d'un nom plutôt drôle pour les enfants. Ce fanzine, de création bruxelloise, est bilingue (français-néerlandais) et est destiné aux enfants à partir de six ans, c'est-à-dire pour les lecteurs débutants. Bruxelloises d'adoption et souhaitant l'être jusqu'au bout, il nous a paru normal de réaliser une revue bilingue à Bruxelles. Les collaborateurs (un groupe d'amis) se sont mis d'accord sur les rubriques à y faire figurer, avec la volonté d'avoir pour chaque numéro une rubrique en lien avec Bruxelles, le nombre de pages étant limité.

#### ***Cuistax***

*Cuistax* est imprimé de manière artisanale en risographie chez Ronan Deriez ; ►



- procédé d'impression au rendu proche de la sérigraphie avec des couleurs très vives. De la vraie microédition ! Chaque numéro est réalisé en deux couleurs.

### La Limite

*La Limite* est un fanzine d'images narratives en risographie quatre couleurs, en tons directs. C'est un magazine que nous autoéditons à Bruxelles, il est en quelque sorte le grand frère de *Cuistax*. Il a été lancé le 9 mai 2018 à la librairie Le Joli Mai, et les 200 exemplaires tirés sont déjà épuisés. Cette revue connaît un gros succès. Fanny : « Nous suivions d'autres revues comme *Nyctalope*, *Pan...* et nous nourrissions l'envie de créer notre propre revue sur Bruxelles. C'est un projet qui nous tenait à cœur depuis longtemps, les cinq ans de *Cuistax* nous ont semblé une bonne occasion pour mettre sur pied ce projet. Adrien Herda a décidé de prendre les rênes. L'idée est d'avoir un thème pour ce premier numéro de *La Limite*, et de réaliser l'illustration de la revue en lien avec ce thème. Pour le numéro 2, le titre pourrait donc changer... L'objectif est de tester des choses narrativement et dans l'image. Le succès de la revue dépasse les frontières ; nous avons reçu de très bons échos en Europe. »

### La collaboration à la publication *Incontournables 2016-2018* ?

Une des particularités du collectif *Cuistax*, formé après nos études, est de répondre à des commandes à plusieurs mains : deux, trois ou quatre personnes, une mini-équipe. C'est très amusant et ce ping-pong entre univers différents produit des choses originales, grâce aux nombreux échanges sur les projets et une vraie complicité, avec les mêmes références graphiques. Nous avons de plus en plus de commandes en graphisme, en illustration, afin de réaliser un univers comme celui de *Cuistax* sur d'autres supports. Nous avons travaillé avec Atout France, CFC, des centres culturels, notamment ceux de Jacques Franck, Ganshoren et Saint-Gilles, PointCulture, le Vecteur, l'Éden, le Wiels, SuperMouche... ●

#### INFOS :

<http://fannydreyer.blogspot.com>  
<https://www.instagram.com/sarahcheveau>  
<http://cargocollective.com/sarahcheveau/>

#### Notes

1/ *Le Mystère du Monstre* (2012), *Les Musiciens de Brême* (2013), *La Dame de l'ascenseur* (texte d'Olivier Sillig, 2014) et *La Poya* (2017) parus à La Joie de lire ; *La Nuit de Saint-Nicolas* (texte de Catherine Metzmeier), *La Renaissance du livre*, 2015 ; *Moi, canard* (texte de Ramona Badescu), Cambourakis, 2016.

2/ <http://www.svdl.fr/svdl/index.php?post/2016/04/15/moi-canard>.

« Ce pourrait être un roman, par son format, ou un album, par ses qualités visuelles. Mais c'est un texte de théâtre qui n'en a pas l'air. C'est donc un livre qui ne ressemble pas aux autres livres. Une sorte de vilain petit canard du conte d'Andersen, dont il est une réécriture. Cette indécision – et la liberté qu'elle offre – sied magnifiquement à Ramona Badescu, dont l'écriture vagabonde, plus que jamais, butine le blanc de la page en des césures et des renvois qui forment une arthmie vivifiante. Ce faisant, elle donne une voix, une véritable voix, nouvelle, intime et poignante à ce *Vilain Petit Canard* et tire ce récit vers une expression du moi, de la sensibilité, porteuse d'images poétiques au fort pouvoir évocateur.

Et l'illustratrice Fanny Dreyer se met au service de ce texte, tout en offrant sa propre partition, loin des usages du récit illustré, soit sept séquences muettes insérées entre chaque chapitre, qui oscillent entre évocation des ambiances ou motifs et repères narratifs. Son style singulier, celui qu'on lui connaît est là, mélange de texture picturale et d'efficacité graphique, mais ici comme en réserve, tandis que la représentation de la nature occupe le premier plan et s'offre gracile, nue et troublante. Ses images, elles aussi, vagabondent, s'autorisent des échappées buissonnières ou imaginaires, mais ramènent, toujours, à la beauté du livre, celle d'un conte, d'une écriture et d'une poésie visuelle remarquablement conjugués. »

3/ *Teaser* à visualiser : [http://cine3d.ch/?page\\_id=1602](http://cine3d.ch/?page_id=1602).

4/ <http://cuistax-cuistax.blogspot.be>.

5/ Cf. « Le tandem de *Cuistax*. Rencontre avec Fanny Dreyer et Chloé Perarnau », article de Fanny Deschamps, dans *Le Carnet et les Instants*, n° 196, 4<sup>e</sup> trim. 2017.



**RETROUVEZ LES RUBRIQUES**

**MISE EN PochES & RECENSIOnS**

**DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES**



sur le site

**[www.bibliotheques.be](http://www.bibliotheques.be)**

(rubrique Publications)

---

**LES RECENSIOnS SONT RÉDIGÉES PAR**

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoit van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Anne Richter, Florence Richter, Marc Roesems (cinéma), Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

---

# LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 9



14



28



81

## 03 ÉDITORIAL

**03** Bibliothèques, PointCulture, centres culturels : au cœur du corps social  
par Jean-François Füeg

## 06 ACTUALITÉ

**06** Bilan 2017 de la Commission des centres culturels

par Sophie Levêque et Célia Dehon

**08** PointCulture : rapport annuel de la saison 2016-2017

par Tony de Vuyst

**12** Bilan 2017 du Conseil des bibliothèques publiques

par Véronique Leroy

**14** Les développements culturels du territoire 2016

par Diane Sophie Couteau

**16** Rapport d'activités 2017 de la Réserve centrale de Lobbes

par Sylvie Vandamme

**18** L'APBFB en visite à la bibliothèque De Krook à Gand

par Françoise Dury

**20** ENCC - Shortcut Europe 2018 : « Exploring cultural spaces »

par Béatrice Minh

**22** Congrès ABF 2018 : « À quoi servent les bibliothèques ? »

par Chantal Stanesco

**27** La question du genre en bibliothèque : atelier avec des étudiants de La Cambre

par François Jégou et Véronique Leroy

**28** RecycLivre pour les « vieux » livres  
par Johan Vandomber et Sylvie Vandamme

## 31 ICI & AILLEURS

**31** Un pour tous, tous pour un !

A propos des associations professionnelles  
par Hugues Dorzée

**35** Maastricht, culture postindustrielle  
par Catherine Callico

## 39 MÉTIER

**39** Cécile Paul, formatrice et accompagnatrice de changement

par Diane Sophie Couteau

## 41 NUMÉRIQUE

**41** Mondorama se joue des frontières

par Pierre Hemptinne

## 44 PORTRAIT

**44** Renata Gorka scénographe, ou l'ancrage dans le réel

par Flavie Gauthier

## 47 ACTION

**47** Festival Millenium : du documentaire engagé à la pratique collaborative

par Catherine Callico

**50** La Maison du livre de Saint-Gilles a vingt ans

par Flavie Gauthier

**53** La nature filmée

par Benoit van Langenhove

## 56 AUVIO

**CD**

**56** Une fête musicale

par Benoit van Langenhove

**DOCU**

**58** 20 ans du festival « Regards sur le travail »

par Philippe Delvosalle

## 61 LECTURE

**SOCIÉTÉ**

**61** Sommes-nous des animaux comme les autres ?

par Michel Bougard

**65** Visages de la guerre

par Thomas Casavecchia

**68** Etre né quelque part

par Catherine Renson

**71** Revue *Nectart* sur les politiques culturelles

par Roland de Bodt

**BDW**

**72** Publier la bande dessinée

par Franz Van Cauwenbergh

## 74 JEU

**74** Ça vole dans tous les sens !

par Pascal Deru

## 76 JEUNESSE

**ACTION**

**76** La crise, cette cerise sur le gâteau

par Laurence Bertels

**ENFANT**

**79** S'émerveiller

par Michel Defourny

**ADO**

**81** Lyra : nouvelle trilogie

de Philip Pullman

par Maggy Rayet

**PORTRAIT**

**84** Fanny Dreyer et Sarah Cheveau :

*L'aventure de Cuistax*

par Isabelle Decuyper



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES  
CULTURE.BE

www.bibliotheques.be  
www.centresculturels.cfwb.be  
www.pointculture.be

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
Service général de l'Action territoriale - bureau 1A001  
Bd. Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles  
Tél. (02) 413 22 36 - (04) 232 40 17